

4.2.1 Agglomération urbaine de Trois-Rivières

L'agglomération urbaine de Trois-Rivières comprend la ville de Trois-Rivières, Trois-Rivières Ouest située à proximité ainsi que les villes de Cap-de-la-Madeleine et de Sainte-Marthe-du-Cap, ces deux dernières étant établies de l'autre versant de la rivière Saint-Maurice. Cette agglomération urbaine est à 135 kilomètres de Montréal et 128 kilomètres de Québec : au cœur du Québec développé. Les activités d'aide alimentaire rejoignent des usagers à l'échelle de cette agglomération et même à l'extérieur.

4.2.1.1 Bref historique

L'histoire de Trois-Rivières remonte au 16^{ième} siècle mais ce n'est qu'au 18^{ième} siècle que commence à se mettre en place le processus d'urbanisation. Le développement de la ville sera basé sur l'exploitation des industries du bois dans la région de la Mauricie et sur les Forges du Saint-Maurice qui connaîtront un accroissement de leurs activités lors de la guerre d'indépendance américaine et pendant la période menant à la Conquête en 1760¹. Jusqu'au début du 19^{ième} siècle, on parle de Trois-Rivières comme d'une petite ville de commerce. L'essor de l'exploitation forestière, lié notamment à l'aménagement de la rivière Saint-Maurice, le développement d'un chemin de fer puis l'harnachement de la rivière par la Shawinigan Water & Power à la fin du siècle pavent la voie à une industrialisation importante d'origine canadienne-anglaise et américaine dès le début du vingtième siècle. Les possibilités de la production de pulpe vont amener le développement de l'industrie papetière au point que l'on fera la promotion de Trois-Rivières, dans les années 1930, en tant que capitale mondiale du papier. Pendant cette période, une structure d'emplois différencie les travailleurs de la forêt de ceux du textile, particulièrement présents au Cap-de-la-Madeleine, par rapport aux « bons » emplois stables de l'industrie du papier concentrés dans la ville de Trois-Rivières. Cette structure d'emploi s'améliore sensiblement par la syndicalisation bien qu'elle soit marquée par le peu de présence des Canadiens-français dans la direction des entreprises, comme dans la capitalisation des industries.

La montée des mouvements syndicaux américains et canadiens-français, en lien avec les luttes des travailleurs de la ville, marque la cohésion et les clivages sociaux de l'agglomération de Trois-Rivières. Mais l'importance des institutions religieuses à Trois-Rivières demeure prépondérante comme source de cohésion sociale à travers de multiples organisations : écoles, hôpitaux, congrégations, associations de tout genre et même dans l'activité syndicale. Il n'est pas nouveau d'évoquer le lien étroit entre le régime politique de Duplessis, député de Trois-Rivières et Premier ministre du Québec, et l'élite cléricale. Il ne faut pas oublier, par ailleurs, la présence de groupes religieux protestants issus d'une immigration anglophone entraînée par l'industrialisation. Bien que la révolution tranquille, qui se manifeste notamment à Trois-Rivières par la création d'une université, remanie considérablement la composition des groupes dirigeants et la prépondérance des clivages religieux dans l'organisation sociale, il faut mentionner que toutes les

¹ Sulte, Benjamin, *Histoire de la ville de Trois-Rivières et ses environs*, Montréal, 1870.

organisations d'aide alimentaire, sauf en ce qui a trait aux cuisines collectives dans l'agglomération de Trois-Rivières, sont liées à un enracinement religieux catholique ou protestant. De plus, comme nous l'avons vu au chapitre 3, les organismes spécialisés dans l'aide alimentaire ont en très grande majorité été créés récemment, soit à la fin des années 1980 et au début des années 1990, et doivent être situés du point de vue des mutations de l'engagement religieux depuis les années 1960.

Les deux dernières décennies ont donné lieu à un déclin de l'activité industrielle notamment à la rationalisation des entreprises papetières. Le secteur des services et du tourisme qui se développe n'arrive toujours pas à combler ni le nombre ni la qualité des emplois antérieurs.

4.2.1.2 Portrait de la population

En 1991, la population de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières était de 136 303 personnes tandis qu'en 1996, elle s'établissait à 139 959 personnes, soit une croissance de 2,7 % au cours de cette période. Mais cette variation est très inégalement répartie selon les espaces de l'agglomération, comme le donne à voir le tableau suivant :

Tableau 28 : Population des espaces urbains de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières en 1991 et 1996 et leur variation.

Espace urbain	Nbr de personnes en 1991	Nbr de personnes en 1996	Pourcentage de variation
Agglomération urbaine de Trois-Rivières	136 303	139 956	+2,7 %
Trois-Rivières (Ville)	49 426	48 419	-2,0%
Trois-Rivières Ouest (Ville)	20 076	22 886	+14,0%
Cap-De-la-Madeleine (ville)	33 716	33 438	-0,8%

Statistiques Canada Recensement 1991, 1996

Cette variation démographique est une première approximation des espaces qui se développent dans l'agglomération (Trois-Rivières Ouest) par rapport aux espaces qui connaissent une décroissance : la ville de Trois-Rivières et dans une moindre mesure celle du Cap-de-la-Madeleine.

Vieillessement de la population

La ville de Trois-Rivières connaît un vieillissement important de sa population : une moyenne d'âge de 40,4 ans (36,3 pour le Québec) ainsi qu'un taux de 86 % de la population de plus de 15 ans (80,7 % pour le Québec). Cette tendance se manifeste

malgré la présence d'un centre universitaire qui augmente la population des 20-24 ans à 7,9 % par rapport à l'ensemble de la population. Cette proportion n'étant que de 6,35 % pour la population québécoise en 1996 selon le recensement de Statistiques Canada. L'agglomération urbaine se situe à 37,4 ans de moyenne d'âge et est composée à 82 % de personnes de 15 ans et plus. Au Cap-de-la-Madeleine, la moyenne est plus élevée, soit 38,5 et 82,6 % du taux de personnes de plus de 15 ans. Dans le cas de la ville de Trois-Rivières Ouest, la moyenne d'âge est de 34,2 ans de moyenne d'âge pour un taux de 79,6 % des personnes ayant 15 ans et plus. Si l'on compare le pourcentage des personnes de 55 ans et plus dans les villes de Trois-Rivières et de Cap-de-la-Madeleine par rapport au Québec (28,7%/ 25,3%/ 21,2%), on constate un vieillissement important de la population de ces villes. Ces informations concordent avec les données précédentes pour caractériser les villes de l'agglomération en terme de croissance et de décroissance.

Familles monoparentales

Le taux de familles monoparentales est cohérent avec la distribution précédente si l'on conçoit qu'elle constitue un indice certain d'appauvrissement. En 1996, ce taux est de 19,45 % pour la ville de Trois-Rivières tandis qu'il est de 14,8 % pour Trois-Rivières Ouest et de 17,65 % pour la ville du Cap-de-la-Madeleine. La moyenne québécoise étant établie à 15,86 % des familles selon Statistiques Canada en 1996.

Scolarisation

En 1996, la scolarisation de base de la population en général de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières est légèrement supérieure à celle de la population de l'ensemble du Québec. Alors que le pourcentage de la population québécoise qui n'a pas de diplôme d'études secondaires est de 35,4 %, il est de 33,16% pour la ville de Trois-Rivières, de 34,11 % pour la ville du Cap-de-la-Madeleine et s'établit à seulement 23,63 % pour ce qui est de Trois-Rivières Ouest. Ces taux taisent cependant de fortes disparités entre les quartiers dans les deux premières villes, comme nous le verrons.

4.2.1.3 Portrait de la pauvreté

À partir d'entrevues avec des informateurs clés, d'observation de l'aménagement urbain ainsi que de données statistiques, nous avons cherché à identifier les clivages sociaux de cette agglomération urbaine, les zones de pauvreté² et les caractéristiques des populations résidentes.

Tableau 29 : Revenus des familles, logement, éducation et taux de familles monoparentales par municipalité de l'agglomération de Trois-Rivières

² L'adéquation entre des lieux, quartiers et rues et l'établissement de zones de pauvreté peut être faite avec une assez grande précision dans cette région, contrairement à la situation en Estrie, grâce à la toponymie et aux études historiques sur les quartiers **Trépanier, Guy et Cossette, Richard**, *Trois-Rivières et ses quartiers 1831-1931*, Trois-Rivières: La société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 1984.

Indices du recensement Statistiques Canada (1991-1996)	Ville de Trois- Rivières	Ville de Trois- Rivières Ouest	Ville du Cap-de- la Madeleine	Québec (Province)
Revenu moyen des familles comptant un couple marié ou en union libre (1991)	42 367	51 468	41 416	
Revenu moyen des familles comptant un couple marié ou en union libre (1996)	50 007	59 592	48 839	53 192
Revenu moyen des familles monoparentales (1996)	26 131	28 976	22 161	38 421
Valeur moyenne des logements privés occupés possédés (1996)	81 623	89 040	77 758	103 179
Pourcentage des personnes n'ayant pas terminé ses études secondaires (1996) sur la population totale des personnes de 15 ans et +	33,1	23,6	34,11	35,49
Pourcentage des familles monoparentales par rapport aux familles en couple marié ou union libre	24,1	17,4	21,4	18,86

D'un point de vue socio-historique, la constitution de municipalités différenciées dans l'agglomération urbaine de Trois-Rivières (Cap-de-la-Madeleine, Trois-Rivières, Trois-Rivières Ouest) marque une différenciation sociale générale entre les populations du centre et des banlieues. Cette différenciation correspond, dans le cas de Trois-Rivières Ouest, à celle que l'on connaît à Montréal dans les années 1960 jusqu'aux années 1980, c'est-à-dire à un exode des personnes les plus nanties vers les banlieues. Une partie restreinte de la population du Cap-de-la-Madeleine correspond à ce type de migration et en général, la population de cette ville dispose d'un revenu moyen inférieur à celui de la ville Trois-Rivières, indiquant bien qu'il s'agit d'un autre processus d'urbanisation. Mais avant d'approfondir la description de cet espace, il faut relever la différenciation entre les deux villes qui longent le Saint-Maurice. Le revenu moyen des familles du Cap-de-la-Madeleine est légèrement inférieur (1991/41 715\$, 1996/48 839\$) à celui de Trois-Rivières (1991/42 367, 1996/50 007\$). L'écart s'accroît si nous considérons également la ville de Trois-Rivières Ouest (1991/51,468\$, 1996/59,592\$), la municipalité la plus nantie de l'agglomération. À l'exception de Trois-Rivières Ouest, les revenus familiaux sont inférieurs à la moyenne québécoise. Cette différenciation spatiale se confirme lorsque l'on considère les revenus des familles monoparentales. Les plus bas revenus de ces familles se retrouvent au Cap-de-la-Madeleine, les plus hauts à Trois-Rivières Ouest. La valeur moyenne des logements privés occupés correspond aussi à cette tendance à l'exception que, même pour ce qui est de Trois-Rivières Ouest, la valeur demeure inférieure à la moyenne québécoise.

Le développement de la ville du Cap-de-la-Madeleine correspond à l'établissement des moins nantis à la périphérie de la grande agglomération urbaine du fait du coût inférieur du logement et des taxes afférentes. Cette situation renvoie aussi aux types

d'industrialisation différenciés entre le centre, Trois-Rivières, avec un fort secteur dans l'industrie du papier, et le Cap-de-la-Madeleine qui, bien que l'on y retrouve une industrie de ce genre, s'est développé surtout dans le domaine de l'industrie du textile où les conditions d'emploi et les salaires sont inférieurs au secteur des industries du papier.

4.2.1.4. Les lieux de pauvreté de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières et les organismes d'aide alimentaire

L'observation de l'établissement urbain et les entrevues avec des informateurs clés ont permis d'identifier des espaces de pauvreté dans l'agglomération de Trois-Rivières et de situer, par rapport à ces espaces, la localisation des organismes d'aide alimentaire. Dans la ville de Trois-Rivières, nous avons identifié trois espaces où les populations sont appauvries :

Le quartier Sainte-Cécile³ et à proximité, où sont situés l'organisme Les artisans de la paix (soupe populaire et distribution de colis) et les cuisines collectives de Francheville
 Le centre-ville et les quartiers adjacents où l'Armée du salut avait encore, au moment de l'enquête, une soupe populaire et a encore aujourd'hui des activités de distribution de colis de nourriture
 Une agglomération de rues refermées sur elles-mêmes éloignée du centre-ville où l'on retrouve une concentration de loyers à prix modique (HLM).

Au Cap-de-la-Madeleine, les quartiers les plus anciens près du Saint-Maurice à l'embouchure du fleuve sont ceux où l'on retrouve les personnes les moins nanties. Deux organismes oeuvrent dans l'aide alimentaire : Ebyôn (soupe populaire) et le Bon citoyen (distribution de colis de nourriture). La carte suivante, extraite des documents du recensement de Statistiques Canada de 1996, nous permet d'identifier ces zones en terme de secteurs de recensement :

³ La dénomination de ce quartier Sainte-Cécile est utilisée par nos informateurs et constitue l'agglomération de recensement. Celle-ci correspond, en 1931 au quartier Sainte-Ursule et au quartier Notre-Dame. Voir Trépanier, Guy, Cossette, Richard, 1984, p.35.

d'industrialisation différenciés entre le centre, Trois-Rivières, avec un fort secteur dans l'industrie du papier, et le Cap-de-la-Madeleine qui, bien que l'on y retrouve une industrie de ce genre, s'est développé surtout dans le domaine de l'industrie du textile où les conditions d'emploi et les salaires sont inférieurs au secteur des industries du papier.

4.2.1.4. Les lieux de pauvreté de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières et les organismes d'aide alimentaire

L'observation de l'établissement urbain et les entrevues avec des informateurs clés ont permis d'identifier des espaces de pauvreté dans l'agglomération de Trois-Rivières et de situer, par rapport à ces espaces, la localisation des organismes d'aide alimentaire. Dans la ville de Trois-Rivières, nous avons identifié trois espaces où les populations sont appauvries :

Le quartier Sainte-Cécile³ et à proximité, où sont situés l'organisme Les artisans de la paix (soupe populaire et distribution de colis) et les cuisines collectives de Francheville
Le centre-ville et les quartiers adjacents où l'Armée du salut avait encore, au moment de l'enquête, une soupe populaire et a encore aujourd'hui des activités de distribution de colis de nourriture
Une agglomération de rues refermées sur elles-mêmes éloignée du centre-ville où l'on retrouve une concentration de loyers à prix modique (HLM).

Au Cap-de-la-Madeleine, les quartiers les plus anciens près du Saint-Maurice à l'embouchure du fleuve sont ceux où l'on retrouve les personnes les moins nanties. Deux organismes oeuvrent dans l'aide alimentaire : Ebyôn (soupe populaire) et le Bon citoyen (distribution de colis de nourriture). La carte suivante, extraite des documents du recensement de Statistiques Canada de 1996, nous permet d'identifier ces zones en terme de secteurs de recensement :

³ La dénomination de ce quartier Sainte-Cécile est utilisée par nos informateurs et constitue l'agglomération de recensement. Celle-ci correspond, en 1931 au quartier Sainte-Ursule et au quartier Notre-Dame. Voir Trépanier, Guy, Cossette, Richard, 1984, p.35.

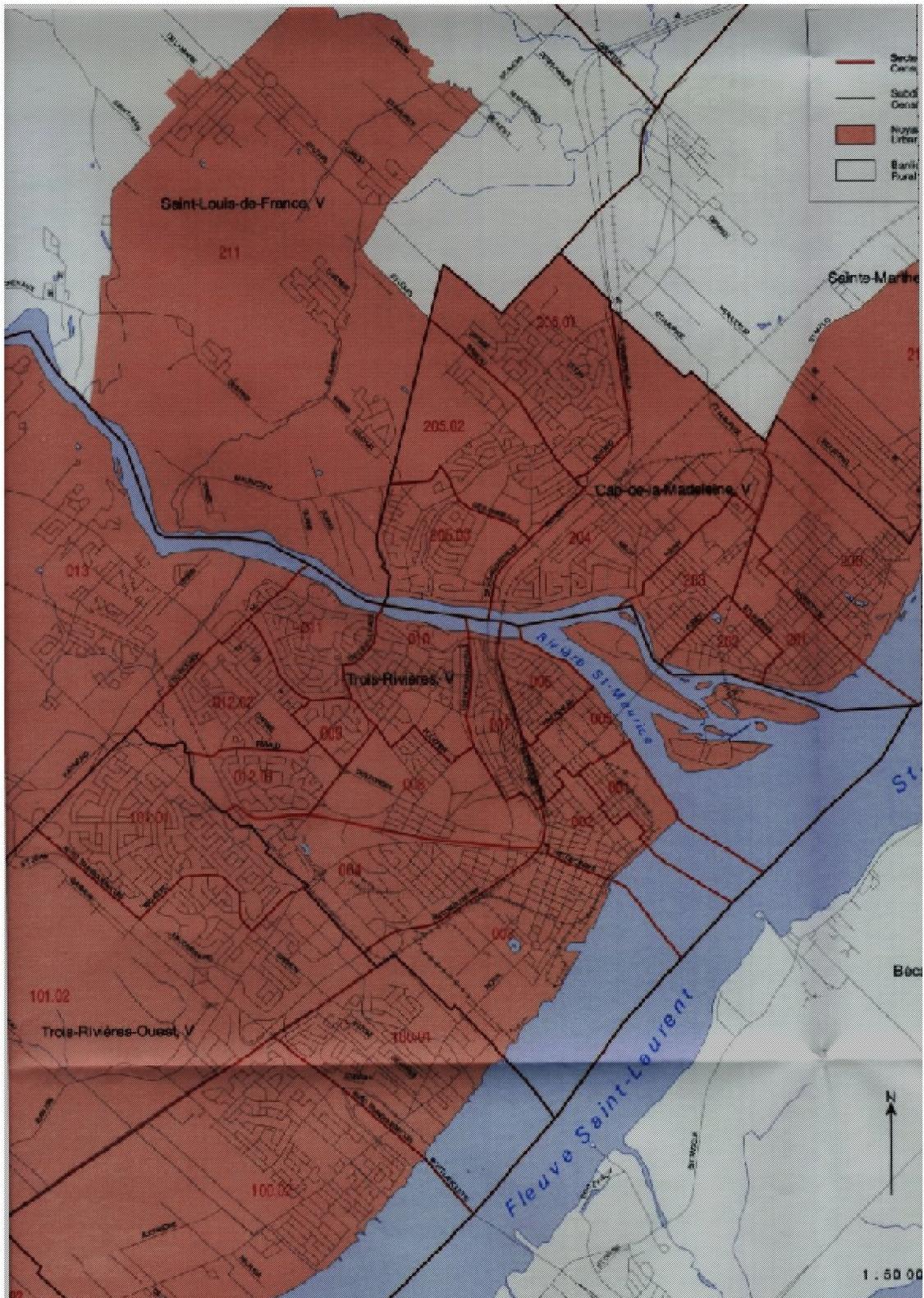


Figure 9 Secteurs de dénombrement de Statistique Canada recensement 1996.

Nous débuterons la description par l'espace dont les indices socio-économiques indiquent la présence du secteur le plus appauvri de toute l'agglomération : le quartier Sainte-Cécile.

Tableau no. 30 Découpage géographique des espaces de pauvreté : quartier Sainte-Cécile (001/ 005) et secteurs à proximité (002/ 006).

	Quartier Sainte-Cécile et proximité			
PROFIL DES SECTEURS DE RECENSEMENT	Secteur 001	Secteur 0005	Secteur 002	Secteur 006
Revenu moyen des personnes \$	13960,00	14070,00	17689,00	18708,00
Revenu moyen des familles \$ époux-épouse	30331,00	36080,00	38345,00	45054,00
Revenu moyen des familles \$ mono masculin	37504,00	12938,00	20529,00	36578,00
Revenu moyen des familles \$ mono féminin	14615,00	15749,00	15572,00	14463,00
Taux de chômage %	29,70	22,90	15,40	14,20
Taux de chômage homme %	30,40	24,70	21,50	16,00
Taux de chômage femme %	27,50	19,10	8,00	12,00
Niveau inférieur à la 9 ^e année	715,00	470,00	585,00	610,00
Population, 1996 (données intégrales)	2514,00	1962,00	3220,00	2566,00
Taux niveau inférieur à la 9 ^e année selon la pop totale %	28,44073	23,9551478	18,1677019	23,7724084
Sans certificat d'études secondaires	460,00	315,00	400,00	350,00
Taux sans certificat d'études secondaires selon la pop totale %	18,29753	16,0550459	12,4223602	13,6399065
taux cumulés -9 et -diplômes secondaires %	46,73827	40,0101937	30,5900621	37,4123149
Total des familles époux-épouse selon la structure de la famille (données-échantillon (20 %))	360,00	275,00	390,00	540,00
Total des familles monoparentales selon le sexe du parent (données-échantillon (20 %))	215,00	140,00	95,00	155,00
taux des familles mono par rapport aux familles époux%	59,72222	50,9090909	24,3589744	28,7037037
Valeur moyenne du logement \$	63983,00	57727,00	60542,00	73072,00
Propriétaire	235,00	195,00	205,00	485,00
Locataire	1100,00	845,00	1570,00	745,00
Nombre total de ménages privés par genre de ménage (données-échantillon (20 %))	1335,00	1040,00	1775,00	1230,00
taux de propriétaires nombre total de ménages %	17,603	18,75	11,5492958	39,4308943
taux locataires selon nombre total de ménages %	82,397	81,25	88,4507042	60,5691057

Statistiques Canada, Recensement 1996.

Cette première zone de pauvreté de la ville de Trois-Rivières s'ajuste aux secteurs de 001, 005, 002 et 006 du recensement. Le quartier Sainte-Cécile est le lieu où les indices reliés à la pauvreté sont les plus marquants de l'agglomération de Trois-Rivières. Par exemple, la moyenne du revenu est la plus basse dans l'agglomération, qu'il s'agisse du revenu des personnes (13 960\$) ou celui des différents types de familles (époux-épouse/30 331\$) ou encore celui des familles monoparentales féminines (14 615\$). Il est à remarquer que le revenu des femmes chefs de famille n'est guère plus élevé que celui des personnes. C'est dans ce secteur que les Artisans de la paix sont établis et tiennent des activités de soupe populaire et de distribution de colis.

Le secteur 002 est composé d'établissements qui prolongent le quartier Sainte-Cécile ainsi que d'un milieu beaucoup plus nanti de maisons proches du port. L'examen de l'établissement urbain donne à croire que la moyenne reflète non pas des conditions meilleures en général des personnes de ce secteur mais plutôt la juxtaposition de populations très différenciées : démunies et mieux nanties. Le secteur 006 le long du Saint-Maurice est connu comme étant l'endroit où, historiquement, les personnes les plus démunies de la région ont vécu. Ces deux derniers secteurs, les 004 et 006, dénotent une progression du revenu significative par rapport aux premiers secteurs (002, 005) mais surtout un taux de chômage beaucoup plus bas (29,7%-22,9%/ 15,40%-14,20%). Le taux de chômage pour les hommes de 21,5% dans le secteur 002 renforce le constat d'une juxtaposition de bas et de plus hauts revenus dans cette population.

Nous avons retenu deux indices à propos de l'éducation et nous avons élaboré des taux qui sont souvent utilisés pour évaluer la présence d'analphabétisme fonctionnel⁴ dans un milieu. L'éducation étant ici considérée comme un indice significatif du rapport aux habiletés sociales valorisées mais aussi nécessaires pour l'insertion économique à moyen et long terme. Le taux des personnes ayant un niveau inférieur à une 9^{ième} année et de celles n'ayant pas de diplôme du secondaire suit la même progression par secteur que le revenu, à l'exception du secteur 006. Les secteurs correspondant au quartier Sainte-Cécile présentent des taux très élevés (28,4%-001, 23,9%-005) de personnes n'ayant pas une 9^{ième} année.

Le taux de familles monoparentales correspond à la démarcation la plus radicale entre les deux états de pauvreté signalés par les couleurs des colonnes selon les secteurs : 59,7%-50,9% versus 24,3%-28,7%. Nous sommes dans l'ordre du simple au double. La valeur moyenne des logements fait état de la plus ou moins importante rénovation des habitations.

La seconde zone de pauvreté est à proximité de la première. Il est difficile d'affirmer s'il s'agit de deux milieux très distincts puisqu'ils sont contigus à travers le secteur 002. Le centre-ville comprend à la fois des immeubles très récents et très anciens peu rénovés. De la même manière que pour le secteur 002 près du quartier Sainte-Cécile, nous pouvons penser qu'il y a coexistence de populations démunies et mieux nanties dans plusieurs des secteurs du centre-ville.

⁴op. cit.

Tableau no. 31
Découpage géographique des espaces de
pauvreté

	Centre ville Trois-Rivières et à proximité *****		
	**	//////////	//////////
PROFIL DES SECTEURS DE RECENSEMENT	Secteur 003	Secteur 004	Secteur 008
Revenu moyen des personnes \$	14432,00	18319,00	17920,00
Revenu moyen des familles \$ époux-épouse	29579,00	39481,00	48999,00
Revenu moyen des familles \$ mono masculin	13226,00	36858,00	45022,00
Revenu moyen des familles \$ mono féminin	17129,00	21468,00	38699,00
Taux de chômage	21,50	12,00	14,60
Taux de chômage homme	24,30	11,50	13,50
Taux de chômage femme	18,40	12,70	14,80
Niveau inférieur à la 9 ^e année	905,00	815,00	360,00
Population, 1996 (données intégrales)	3013,00	4934,00	2479,00
taux selon la pop totale	30,03651	16,51804	14,52198
Sans certificat d'études secondaires	515,00	500,00	195,00
taux selon la pop totale	17,0926	10,13377	7,866075
taux cumules -9 et -diplomes secondaires	47,12911	26,6518	22,38806
Total des familles époux-épouse selon la structure de la famille (données-échantillon (20 %))	475,00	1040,00	430,00
Total des familles monoparentales selon le sexe du parent (données-échantillon (20 %))	155,00	315,00	75,00
taux des familles mono par rapport aux familles époux	32,63158	30,28846	17,44186
Valeur moyenne du logement \$	58479,00	80850,00	77709,00
Propriétaire	310,00	700,00	500,00
Locataire	1445,00	1595,00	595,00
Nombre total de ménages privés par genre de ménage (données-échantillon (20 %))	1750,00	2295,00	1095,00
Taux de propriétaires nombre total de ménages	17,71429	30,50109	45,6621
Taux locataires selon nombre total de ménages	82,57143	69,49891	54,3379

Le secteur 003 est celui où s'est établie l'Armée du Salut. Le revenu moyen des personnes dans ce secteur est d'à peine 472 \$ par année plus élevé que celui du secteur 001 du quartier Sainte-Cécile. Si l'on poursuit la comparaison des secteurs les plus appauvris des deux zones de pauvreté, nous constatons que le revenu des familles époux-épouse du secteur 003 est inférieur de 752 \$ à celui du secteur 001. La différence entre le revenu des familles monoparentales masculines du secteur 001 et 003 est aussi remarquable (37 504 \$/ 13 226 \$). Cette différence pour ce type de famille est aussi grande pour d'autres secteurs. Par exemple, le secteur 005 (12 938 \$) par rapport aux autres secteurs de niveau de revenu un peu plus élevé (20 529\$ -002, 36 578\$ -006, 36 858\$ -004, 45 022\$ -008). On peut en conclure que la variation est très grande dans les conditions des familles monoparentales masculines tandis que chez les familles monoparentales féminines, cette variation est moins accentuée : un peu moins bas dans

les revenus les plus faibles (ex.: 655 \$ pour le secteur 001) et un revenu plus élevé seulement dans un secteur (008). Les conditions de revenus des familles monoparentales féminines dans le quartier Sainte-Cécile et à proximité sont très similaires (secteurs 001, 005, 002 et 006). Si l'on considère les indices du taux de chômage, on remarque que le quartier Sainte-Cécile et les secteurs à proximité ont des taux un peu plus élevés que ceux des secteurs du centre-ville (001-29,70%, 003-21,50%). Bien qu'en général, le taux de chômage des femmes est légèrement inférieur, on constate aussi le maintien de ces différences entre secteurs les plus appauvris (001-27,50%, 003-18,40%). En fait nous pensons que dans le centre-ville la population appauvrie est dans des conditions similaires à celle de la première zone de pauvreté. Les indices de scolarisation nous portent à le croire. Par exemple, si l'on compare les taux de personnes qui n'ont pas une 9^{ième} année dans le secteur 001 (28,4%) et ceux qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires (18,29 %) pour un total cumulé de 46,7 % nous retrouvons une situation similaire dans le secteur 003 (30,0%, 17,0%, 47,2%). L'observation des établissements urbains va dans ce sens : il y a juxtaposition dans le centre-ville d'immeuble très anciens et peu rénovés à des immeubles neufs dont certains sont des condominiums. La proportion de familles monoparentales dans le centre-ville est moins élevée (32,6%) que dans le quartier Sainte-Cécile (59,7%) où plus qu'une famille sur deux est monoparentales. On peut observer nettement que la différence entre les secteurs les plus bas de revenus dans la première zone de pauvreté correspondent aux taux de familles monoparentales tandis que dans la seconde zone, celle du centre ville le secteur 008 est une exception c'est là que les revenus des familles monoparentales sont les plus élevés. En considérant les revenus en rapport à la valeur du logement, on est amené à relativiser les différences entre les secteurs à faibles revenus des tableaux présentés jusqu'ici. Le logement étant une des dépenses importantes et celui-ci ayant une valeur plus élevée dans les secteurs où, dans les catégories de revenus, il y a des revenus un peu plus élevés : dès lors, la différence de revenus est absorbée du moins en partie par la différence de prix des logements ou d'entretien des maisons. On remarquera que dans certains secteurs, il y a un taux de propriétaires plus élevé qu'à Montréal et autres très grands centres urbains. La possession d'une maison ne signifie pas que l'on échappe à la pauvreté, surtout en région. Le maintien d'une maison avec un très faible revenu peut constituer une source d'endettement élevé.

Tableau no. 32 Découpage géographique des espaces de pauvreté

	Zone HLM Trois-Rivières *****
PROFIL DES SECTEURS DE RECENSEMENT	Secteur_009
Revenu moyen des personnes \$	14753
Revenu moyen des familles \$ époux-épouse	33598
Revenu moyen des familles \$ mono masculin	89976
Revenu moyen des familles \$ mono féminin	12861
Taux de chômage	16,1
Taux de chômage homme	10
Taux de chômage femme	23,3
Niveau inférieur à la 9 ^e année	470

Population, 1996 (données intégrales)	1870
taux selon la pop totale	25,13369
Sans certificat d'études secondaires	250
taux selon la pop totale	13,36898
taux cumules -9 et -diplômes secondaires	38,50267
Total des familles époux-épouse selon la structure de la famille (données-échantillon (20 %))	280
Total des familles monoparentales selon le sexe du parent (données-échantillon (20 %))	140
taux des familles mono par rapport aux familles époux	50
Valeur moyenne du logement \$	74374
Propriétaire	75
Locataire	905
Nombre total de ménages privés par genre de ménage (données-échantillon (20 %))	980
Taux de propriétaires nombre total de ménages	7,65306
Taux locataires selon nombre total de ménages	92,3469

Statistiques Canada, Recensement 1996

Dans la troisième zone de pauvreté de Trois-Rivières, où se retrouvent des loyers à prix modique (HLM), la situation inverse se présente : la valeur des logements est élevée (74 374\$) et le taux de locataires très élevé 92,3% tandis que le revenu est très bas 14 753\$. Ceci rend bien compte de l'impact de la subvention des logements sur les conditions économiques. Les taux des personnes n'ayant pas une 9^{ième} année de scolarité (25,1%) et un secondaire (38,5%) sont un peu moins élevés que dans les quartiers les plus appauvris du centre-ville. Il n'y a pas d'aide alimentaire faite par des organismes spécialisés situés à proximité de ce secteur.

Les indices que nous avons retenus de l'espace de pauvreté au Cap-de-la-Madeleine nous indiquent des conditions économiques similaires aux milieux appauvris de Trois-Rivières mais dans une configuration sociale différente : une homogénéité plus grande des conditions d'existence des personnes dans la zone identifiée de pauvreté.

Tableau no. 33 Découpage géographique des espaces de pauvreté

PROFIL DES SECTEURS	Cap-de-la Madeleine Embouchure du Saint-Mauricie et secteurs à proximité			
	Secteur 202	Secteur 200	Secteur 201	Secteur 203
Revenu moyen \$	15300,00	17858,00	17019,00	18212,00
Revenu moyen des familles \$ époux-épouse	32781,00	40699,00	38169,00	41112,00
Revenu moyen des familles \$ mono masculin	45513,00	23666,00	41707,00	18361,00
Revenu moyen des familles \$ mono féminin	19175,00	19579,00	23116,00	15496,00
Taux de chômage	16,90	16,80	17,70	14,10
Taux de chômage homme	19,20	16,10	20,70	17,00
Taux de chômage femme	13,70	18,20	13,90	9,60

Niveau inférieur à la 9e année	695,00	1035,00	620,00	710,00
Population, 1996 (données intégrales)	2325,00	5826,00	3038,00	3149,00
Taux niveau inférieur à 9 ^e année selon la pop totale	29,89247	17,76519	20,40816	22,54684
Sans certificat d'études secondaires	360,00	870,00	500,00	385,00
Taux sans certificat d'études secondaires selon la pop totale	15,48387	14,93306	16,4582	12,2261
Taux cumules -9 et –diplomes secondaires	45,37634	32,69825	36,86636	34,77294
Total des familles époux-épouse selon la structure de la famille (données-échantillon (20 %))	505,00	1210,00	670,00	700,00
Total des familles monoparentales selon le sexe du parent (données-échantillon (20 %))	140,00	350,00	175,00	135,00
Taux des familles mono par rapport aux familles époux	27,72277	28,92562	26,1194	19,28571
Valeur moyenne du logement \$	57545,00	70432,00	66061,00	71076,00
Propriétaire	460,00	1085,00	680,00	500,00
Locataire	685,00	1440,00	760,00	1015,00
Nombre total de ménages privés par genre de ménage (données-échantillon (20 %))	1145,00	2525,00	1435,00	1520,00
Taux de propriétaires nombre total de ménages	40,17467	42,9703	47,38676	32,89474
Taux locataires selon nombre total de ménages	59,82533	57,0297	52,96167	66,77632

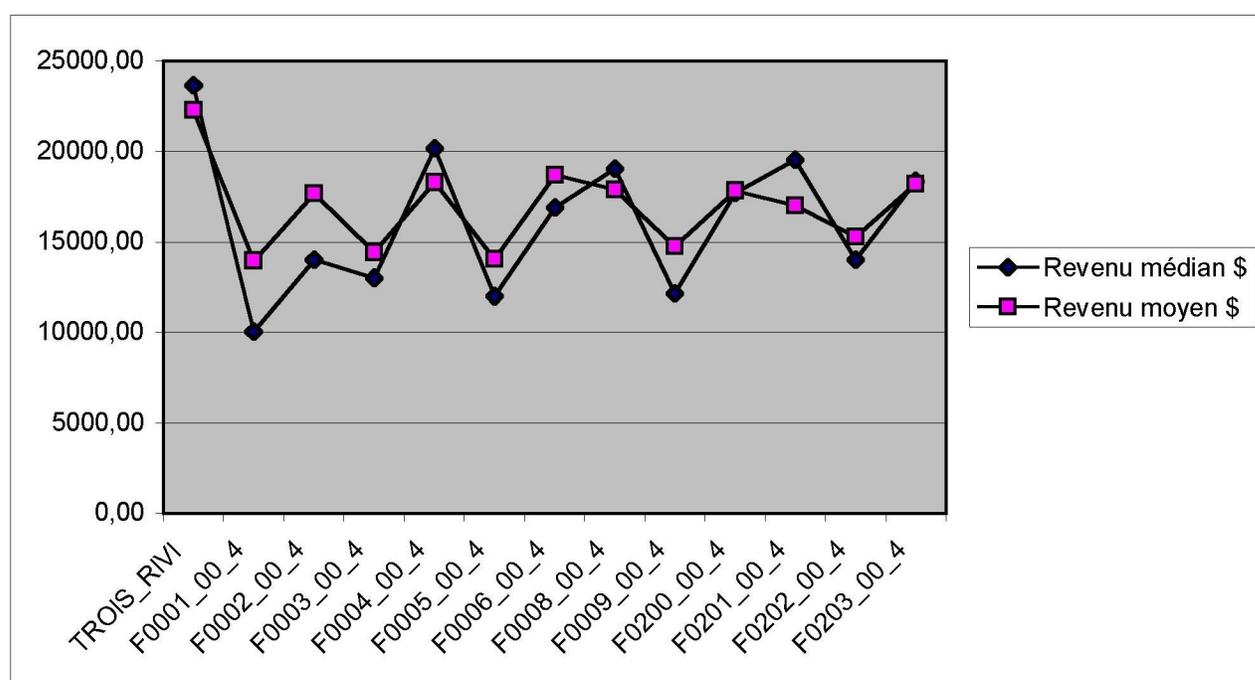
Statistiques Canada, Recensement 1996

Les revenus moyens au Cap-de-la-Madeleine sont plus élevés dans le secteur où le revenu est le plus faible (001) à Trois-Rivières (15,300/13,960) soit de 1 340\$. Cette situation est assez étonnante si l'on considère que le Cap-de-la-Madeleine a moins bénéficié de l'industrialisation depuis le début du siècle que la ville de Trois-Rivières. Il y a peu de variation entre le secteur où le revenu est le plus bas et les autres secteurs à proximité. Cette faible variation entre les secteurs vaut pour de nombreux indices (ex. : le taux de chômage). La différence marquante avec les secteurs que nous avons examinés à Trois-Rivières réside dans le bas taux des familles monoparentales par rapport aux familles époux-épouse (27,7%, 28,9%, 26,1%, 19,2%) au Cap-de-la-Madeleine par rapport au taux des quartiers similaires de Trois-Rivières. Nous avons rencontré auparavant des taux allant jusqu'au double par exemple 59,7 % dans le secteur 001. L'état des relations de parenté et d'alliances est différent dans cette zone par rapport aux zones de pauvreté de Trois-Rivières. Cela concorde avec la sociographie des relations de parenté et d'alliance dans la société québécoise qui a montré que celles-ci opérait un processus de redistribution sociale (Lemieux, Houle, Sabourin). Allons-nous retrouver, dans les modalités de l'aide alimentaire, une forme de redistribution sociale calquée sur ces relations sociales? Le taux de chômage beaucoup plus bas au Cap-de-la-Madeleine (16,9%) contribue à la meilleure situation des personnes et des familles de cette municipalité en comparaison au taux de chômage dans les secteurs les plus démunis de Trois-Rivières (29,5%, 21,5%). Il n'en va pas de même pour ce qui est du taux de scolarité. Le nombre de personnes présentant un niveau de scolarité inférieur à une 9^{ième} année est comparable (secteur 001 - 28,4%, secteur 202- 29,8%), ainsi que le taux de celles qui n'ont pas terminé le secondaire tout en ayant une 9^{ième} année (secteur 001- 18,2%, secteur 202- 15,4%). On peut donc constater une configuration originale de la situation au Cap-de-la-Madeleine : une plus grande homogénéité des conditions d'existence des secteurs appauvris et une persistance de la famille nucléaire. D'autres indices permettent de souligner cette tendance entre les quartiers des deux villes. Par

exemple, la proportion élevée de propriétaires même dans le secteur 202 (40,17 %) du Cap-de-la-Madeleine.

De plus, en comparant le revenu médian, le revenu qui revient le plus souvent au revenu moyen, mesure qui nous donne une estimation de la dispersion des revenus, on constate une variation beaucoup moins grande dans les secteurs du Cap-de-la-Madeleine que dans ceux de Trois-Rivières. C'est le fait particulièrement des lieux les plus appauvris. Au Cap, le revenu médian du secteur 202 est de 14 058 \$ et le revenu moyen de 15 300 \$ tandis que dans le quartier Sainte-Cécile, le revenu médian est de 10 031\$ et le revenu moyen de 14 251\$.

Figure no. 10 Revenus médian et moyen pour les secteurs de recensement examinés dans les ville de Trois-Rivières et du Cap-de-la-Madeleine



Statistiques Canada, Recensement 1996

Les indices statistiques nous ont permis d'établir une différenciation sociale entre les lieux de pauvreté, particulièrement entre les deux villes longeant le Saint-Maurice. Deux organismes d'aide alimentaire sont localisés dans les secteurs les plus appauvris. Il s'agit du Bon citoyen et d'Ebyôn, la Tablee du CAP. Voici la description de ces organismes par type d'aide alimentaire.

4.2.1.5 Brève présentation des organismes d'aide alimentaire dans l'agglomération de Trois-Rivières

Les soupes populaires

À travers nos entrevues avec des informateurs, nous avons reconstruit les événements marquant du développement des activités d'aide alimentaire dans la région de Trois-Rivières depuis le début des années 1980. Rappelons qu'avant cette période, où se constituent des lieux spécialisés d'aide alimentaire, cette forme d'aide était assumée par les curés et les organismes paroissiaux (ex. : Saint-Vincent-Paul). Il pouvait s'agir de donner des bons de nourriture, des colis sur une base occasionnelle ou d'urgence. Ces pratiques de distribution de colis de nourriture existent encore aujourd'hui dans certaines paroisses de Trois-Rivières bien qu'elles soient plus restreintes qu'auparavant. Des usagers de l'aide alimentaire nous ont parlé d'une soupe populaire qui, sous l'initiative d'une femme, avait été créée dans un appartement avec des moyens de fortune, au début des années 1980. Il s'agissait d'une sœur, membre d'une congrégation religieuse de la région.

Les Artisans de la paix

Puis en 1982, dans le contexte de la crise économique, le fondateur des Artisans de la paix, en collaboration avec un groupe paroissial, débute son œuvre avec la distribution de paniers de Noël. En 1988, sous son initiative, une soupe populaire et une activité de distribution de provisions sont rendues possibles par l'achat du bâtiment de l'ancienne librairie des Frères de l'Instruction chrétienne. En 1990, des améliorations importantes sont apportées aux installations alimentaires. La soupe populaire accueille alors une centaine de personnes. Suite à un incendie majeur, l'organisme se relocalise dans le quartier Sainte-Cécile, dans l'immeuble du Géant du meuble, grâce au financement obtenu par une campagne réalisée sous forme de téléthon. Ce sont des bénévoles qui ont aménagé l'ensemble des installations existantes aujourd'hui. En 1988, la distribution de colis et la soupe populaire étaient accessibles gratuitement. L'année suivante, pour des raisons de « mauvaise utilisation » par les usagers des biens alimentaires, selon les responsables, la soupe populaire et la distribution de colis deviendront payantes. Les prix du repas sont de 1,50\$ par dîner pour les personnes bénéficiant de la sécurité du revenu et de 2,50\$ pour les autres personnes. Les personnes recevant la sécurité du revenu peuvent avoir accès à une carte d'abonnement réduisant le coût du repas quotidien à 1,33\$. Les frais pour les sacs de nourriture sont de 3,00\$ pour généralement 5 sacs de nourriture. Les Artisans de la paix opèrent aussi sur place un magasin de brocante et de vêtements et, dans un autre magasin de Trois-Rivières, une friperie. En 1996, l'organisme compte 6 employés et 34 personnes embauchées sur des programmes d'employabilité pour la réalisation de ses activités, en plus de se prévaloir de la participation de bénévoles.

L'Armée du Salut à Trois-Rivières

Cet organisme s'est installé dans le centre-ville de Trois-Rivières en 1989 à la suite d'une étude portant sur de la pauvreté dans la région menée par le bureau de la recherche de cette organisation charitable. Un restaurant populaire a alors été ouvert. Celui-ci a toutefois fermé ses portes en 1998 devant l'impossibilité, selon les dirigeants de l'organisme, d'investir suffisamment pour être conforme aux règlements de la restauration. Cet organisme effectue également, depuis son ouverture, de la distribution de sacs de provisions, une activité qu'il poursuit toujours aujourd'hui. Au moment de notre enquête, les responsables de l'Armée du Salut réorganisaient leurs activités d'aide alimentaire. L'Armée du Salut dispose aussi une Église au centre-ville à quelques rues de leur magasin servant à la vente de brocante et de vêtements. Au moment de l'enquête, la distribution de colis de nourriture était réalisée dans un aménagement temporaire situé dans le hall d'entrée de l'Église. Sept employés à temps plein, un à temps partiel et 16 recrutés sur des programmes d'employabilité, en plus des personnes bénévoles, travaillent dans cet organisme. On demande 2\$ pour les colis de nourriture.

Ebyôn : la tablée du Cap

L'histoire des soupes populaire au Cap-de-la-Madeleine est différente. Il ne s'agit pas d'un mouvement charitable de personnes nanties. Les Tablées qui se sont succédées sont le résultat de mouvements populaires. Vers 1986, une première soupe populaire se développe de l'initiative conjointe d'un comité de citoyens et d'un comité de locataires. Celle-ci fermera par manque de dîneurs. Certains attribuent sa fermeture aux contraintes trop fortes dans lesquelles les dîneurs se retrouvaient (prières, interrogatoire sur leur vie personnelle, etc.). Une deuxième tentative sera menée un peu plus tard avec la participation de la Chambre de commerce. Cette seconde Tablée fermera aussi. Quelques mois plus tard, une Tablée rouvrira à l'instigation de groupes d'assistés sociaux et de groupes d'ex-toxicomanes. C'est cette soupe populaire qui existe encore aujourd'hui. Elle conserve une caractéristique des premières Tablées : celle de se définir comme un mouvement participatif associé à des activités d'éducation populaire. Dans cet esprit, un groupe d'alphabétisation s'est développé par la suite à l'intérieur de l'organisme Ebyôn du Cap-de-la-Madeleine. La soupe populaire est gratuite.

Les organismes de distribution de colis de nourriture

L'aide alimentaire sous forme de colis suit la même évolution générale en passant des paroisses à des organismes spécialisés. Les Artisans de Paix comme l'Armée du Salut ont tous deux fait, dès leur ouverture, de la distribution de colis.

Le Bon Citoyen

Au Cap-de-la-Madeleine, l'organisme le Bon Citoyen distribue depuis 1993 des sacs de nourriture en échange de 1,00\$. Cet organisme se définit comme chrétien et présente un enracinement religieux protestant. Au moment de notre enquête, une personne y travaille à temps plein, cinq sur des programmes d'employabilité et cinq sont bénévoles. Cet organisme opère un commerce de brocante et de vêtements pour financer ses activités. Au même endroit, a lieu la distribution de colis. Les deux autres organismes ont aussi un enracinement religieux catholique et protestant. Il existe par ailleurs un autre organisme nommé « Sainte-Catherine de Sienna » à Trois-Rivières Ouest. Celui-ci est moins institutionnalisé et distribue chaque mois de la nourriture à 50 familles. Nous n'avons pas eu l'occasion de visiter cet organisme. Une convention adoptée entre les responsables des organismes distribuant des sacs de provisions établit que ceux-ci doivent uniquement desservir des personnes résidant dans un territoire délimité, territoire qui est un découpage complémentaire par rapport aux autres organismes. Les personnes ne résidant pas dans leur territoire sont référées à l'organisme couvrant les besoins du territoire où celles-ci résident. Si les personnes ont déjà reçu d'un autre organisme antérieurement, on les oriente vers cet organisme. Lors de la réception des sacs de nourriture, on estampille les cartes d'assurance-médicament pour éviter la possibilité du dédoublement de l'aide.

Les Cuisines collectives de Francheville : un monopole du discours sur les activités des cuisines collectives à Trois-Rivières?

Nous n'avons rencontré qu'une seule cuisine collective dans l'agglomération de Trois-Rivières, malgré de multiples démarches menées sur plusieurs mois. Au début de notre travail de terrain, nous avons entrepris de rencontrer les responsables des cuisines collectives de Francheville. La responsable avec laquelle nous sommes entrés en contact a remis de semaines en semaines toute discussion au sujet de la présentation de notre recherche aux instances responsables de l'organisme. À la suite de tous ces délais, on nous a répondu que, dû aux délais nécessaires à l'examen de notre demande aux instances selon la procédure démocratique de l'organisme, cette personne décidait d'elle-même de ne pas présenter notre demande de recherche à ces instances et ainsi de la rejeter sans discussion. Nous avons été très étonnés par la justification avancée par cette responsable. La longueur de la procédure démocratique d'un organisme ferait que des responsables peuvent, de par leurs seules décisions personnelles, ne pas soumettre une demande et ainsi éviter le débat démocratique si bien valorisé? Le fait que cet organisme ait été, cette année-là, impliqué dans une recherche évaluative explique peut-être une telle attitude de la part d'une de ses responsables. Il fut clairement mentionné de notre part et à plusieurs reprises que cette recherche n'était pas évaluative mais descriptive et visait les usagers plutôt que l'organisme.

Quoi qu'il en soit, le traitement de notre demande par cet organisme laisse flanc à une interprétation plutôt problématique des considérations démocratiques avancées. Ce qui nous apparaît problématique est que, sous prétexte de démocratie, on puisse chercher à contrôler les discours et les discussions qui se tiennent à propos d'une activité publique et

subventionnée telle qu'elle est développée par le regroupement des cuisines collectives de Francheville. Nous ne pouvons conclure sur ce qui en est au juste et nous ne le ferons pas. L'absence d'une information ouverte sur cet organisme et sur ses activités ne le permet justement pas. Par ailleurs, dans les régions de l'Estrie et le reste des régions de la Mauricie, nous avons pu rencontrer des cuisines collectives sans que ne se pose ce type de problème.

4.2.1.6 Questions de fonds sur la compétition entre les organismes oeuvrant dans l'aide alimentaire

Cette situation est peut-être exemplaire de deux questions de fond dans le domaine de l'aide alimentaire. Une première est soulevée par des responsables d'organismes communautaires que nous avons rencontrés à Trois-Rivières, soit la compétition pour les subventions entre les organismes qui se définissent comme des regroupements de femmes et ceux qui se définissent comme des regroupements de lutte à la pauvreté. Une deuxième concerne le fait d'inclure ou non les cuisines collectives dans les activités d'aide alimentaire. Dans le cas présent, l'argument consiste à poser que, comme certaines cuisines collectives ne fonctionnent pas avec des biens alimentaires donnés, il ne s'agit pas d'aide alimentaire. Cette question a été soulevée au colloque annuel sur l'aide alimentaire de 1998. Il est entendu que, dans un type de recherche comme la nôtre, la définition administrative de ce qui est aide alimentaire n'est pas adéquate. Nous ne nous sommes pas limités aux organismes desservis par la Fédération des moissons pour faire le relevé des activités d'aide alimentaires : toutes les activités alimentaires familiales, dans des réseaux de circulation entre des personnes en situation de pauvreté, étaient a priori partie constitutive de notre objet d'étude. Même si l'on s'en tient à une définition administrative en terme de subvention, les activités alimentaires des cuisines collectives de par l'infrastructure importante qu'elles requièrent pour que puisse cuisiner un groupe de personnes, et de par l'animation qu'elle nécessite de la part des organismes, impliquent une certaine forme d'implication financière pour produire de la nourriture. Pour ces raisons, il nous apparaissait important d'inclure dans nos travaux la description des activités de cuisines collectives. Bien que nous ayons dû le faire d'une façon marginale à Trois-Rivières, nous l'avons effectué pour les autres milieux de la Mauricie et pour l'Estrie.

4.2.2 La visibilité sociale des lieux d'aide alimentaire

Dans l'agglomération de Trois-Rivières, les lieux d'aide alimentaire ne sont pas très publicisés dans les médias. Les organismes, disposant de ressources limitées face à une demande croissante, évitent de publiciser largement leurs activités. Cette situation peut s'expliquer par des contraintes d'approvisionnement, mais peut aussi se prêter à d'autres interprétations. Ne cherche-t-on pas ainsi à cacher la pauvreté? Ou encore, vaut-il mieux ne pas trop faire connaître ces lieux pour que ceux qui les fréquentent ne soient pas stigmatisés?

Plutôt que d'échafauder des interprétations sur les « raisons » de cette façon de faire commune aux lieux d'aide alimentaire, tant soit-il qu'il y ait de telles « raisons », nous allons plutôt examiner quel rapport établissent les usagers avec l'espace de pauvreté et plus généralement leur milieu par l'entremise de l'activité d'aide alimentaire.

Comme cela se présente pour certains organismes, l'Armée du Salut avait, au moment où nous avons fait notre travail de terrain, une soupe populaire et son magasin de meubles et vêtements sur une grande rue commerciale du centre-ville de Trois-Rivières. Une personne se promenant sur la rue commerciale peut entrer à la soupe populaire en croyant qu'il s'agit d'un restaurant, comme il nous fut raconté. Les Artisans de la Paix, même s'ils sont situés dans un quartier moins fréquenté que cette rue principale du centre-ville, tiennent leurs activités dans une ancienne bâtisse industrielle dans le quartier résidentiel de Sainte-Cécile. Le contraste avec les autres immeubles urbains du secteur, en terme de dimensions et de forme architecturale, attire l'attention. Ebyôn, au Cap-de-la-Madeleine, dispose beaucoup moins de visibilité sociale. Le type de bâtisse (un entrepôt) et l'absence d'enseigne font que, comme nous l'avons constaté à travers des entrevues, des personnes résidant à quelques rues ne connaissent pas ces lieux bien que ceux-ci soient situés à côté de l'église catholique.

Les activités de distribution de colis étant plus ponctuelles, on peut croire qu'elles seraient moins apparentes dans les lieux publics. Or, la situation diffère selon les cas. L'organisme Bon Citoyen distribue les colis dans le local où sont tenues des activités commerciales de vente d'objets usagers. Cette distribution de colis est donc visible par la file des clients qui attendent à la caisse dans le magasin. Aux Artisans de la Paix, le local étant plus grand, on peut aller acheter des brocantes sans voir les activités de distribution alimentaire qui se déroulent au fond de la pièce dans une section fermée par des panneaux. Par ailleurs, la distribution de colis est adjacente à la soupe populaire. À l'Armée du Salut, les activités de distribution de colis étaient en réorganisation, au moment de notre travail de terrain. Elles se réalisaient alors dans l'immeuble de l'église de l'Armée du Salut, donc loin d'une activité commerciale.

Les activités de cuisine collective, de par leur organisation, se déroulent hors des lieux publiquement accessibles, soit dans un local isolé ou, lorsque l'activité se tient dans un local public, hors des moments d'affluence. Une des activités alimentaires largement médiatisées dans l'agglomération urbaine de Trois-Rivières reste le Noël des pauvres. Mentionnons, pour terminer cette section, que tous les responsables des organismes demandant une rétribution en échange de repas ou de sacs de nourriture nous ont précisé que, dans les cas de situations précaires et urgentes vécues par les usagers, ils donnaient gratuitement les denrées alimentaires, qu'il s'agisse de repas ou de colis de nourriture.

4.2.3 La construction des relations sociales dans les activités d'aide alimentaire

La description des entrevues permet de saisir en quoi les relations sociales constituant les activités d'aide alimentaire se posent en continuité de celles du milieu et comment celles-

ci développent, transposent et élaborent des types d'interactions sociales qui leur sont spécifiques. En contrepartie, il faut considérer dans la suite de cette analyse les effets réciproques entraînés par le développement de l'aide alimentaire depuis la fin des années 1980, à la fois du point de vue des espaces de pauvreté et plus généralement de celui des milieux. Dans l'agglomération de Trois-Rivières, nous avons identifié quatre grands types de relations sociales vécues les usagers, à travers l'aide alimentaire :

Des relations sociales formées à partir d'une transposition des relations de parenté et d'alliance dans l'activité d'aide alimentaire. Utiliser l'expression « tablée », qui relève de la sémantique de l'espace familial, pour désigner une soupe populaire est un exemple de cette transposition.

Des relations sociales dont les caractéristiques relèvent d'un échange marchand : l'aide alimentaire devient dès lors un service alimentaire qui est choisi dans l'ordre d'un calcul économique ou/et des liens affectifs qu'il permet.

Des relations sociales dont les caractéristiques font état des relations religieuses et de leurs mutations contemporaines. Comme nous le verrons, ce sont généralement certains des usagers de plus de 50 ans qui vivent leur participation aux activités d'aide alimentaire à travers ce type de relation. Il s'agit de personnes et de groupes restreints d'usagers.

Des relations sociales qui sont vécues essentiellement comme des rapports de domination politique (au sens large) par les usagers. Les relations sociales vécues par les usagers dans les activités d'aide alimentaire sont celles imposées par ceux qui dirigent les activités et ne sont pas compatibles aux relations sociales constituant la vie des usagers. Nous avons remarqué que les usagers vivant ce type de relations se positionnaient, face à l'aide alimentaire, comme membre d'un groupe et, quelquefois, ils se présentaient même sur les lieux d'aide alimentaire en groupe : groupes de femmes, groupes d'hommes, groupes de jeunes, groupes de personnes recevant la sécurité du revenu, groupes de toxicomanes ou d'ex-toxicomanes, groupes d'ex-détenus, etc. En terme de morphologie sociale, ces groupes témoignent de liens de proximité denses; il peut s'agir de groupes restreints dus à l'appartenance à un milieu très spécifique ou bien de groupes plus larges issus de regroupement politique, tels les regroupements d'assistés sociaux. Dans tous les cas, la relation dans l'aide alimentaire est expressive d'un clivage social qui peut être représenté par les usagers comme une différenciation de classes, de catégories sociales, d'exploiteurs, etc.

Chacun des types de relations sociales énoncés ici résume des tendances principales qui ont été dégagées de l'observation et des entrevues auprès de la majorité des usagers de l'aide alimentaire, dans un lieu d'activité. Ils ne résument donc pas l'ensemble des relations. C'est de la correspondance entre l'analyse des données sociographiques que nous venons de décrire, les observations et les entrevues que nous avons pu les identifier.

4.2.3.1 L'aide alimentaire comme transposition des relations de parenté et d'alliance

Les relations de parenté et d'alliance, comme le montre la sociographie québécoise, définissent les relations familiales mais aussi l'existence d'une famille étendue. À une époque et dans certains milieux, ces relations sociales organisaient un ensemble d'activités sociales, dont les activités politiques et économiques. Nous avons fait l'hypothèse qu'existait une telle transposition des relations de parenté et d'alliance dans des activités alimentaires au Cap-de-la-Madeleine, en raison de la plus grande densité des familles dans ce milieu par rapport à l'ensemble de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières. Le terme transposition signifie ici qu'il peut exister une continuité entre les relations sociales se formant dans le milieu (et particulièrement l'espace de pauvreté) et les relations se nouant dans les activités d'aide alimentaire. Cela vaut pour tous les types de relations sociales. Plus précisément, cela ne signifie pas que l'activité d'aide alimentaire se résume à un élargissement des relations familiales et que ces relations familiales consistent en un « modèle » traditionnel ou autre. Il s'agit plutôt de constater en quoi ces relations sont reproduites dans l'activité alimentaire sous certains aspects et transformées sous d'autres aspects, définissant ainsi un type spécifique de relation à l'aide alimentaire. Ces relations peuvent varier d'une manière importante selon les types d'aide alimentaire. La soupe populaire est une activité quotidienne où l'interaction sociale entre les usagers, les bénévoles et, dans une moindre mesure, les responsables sont denses. La distribution de colis est ponctuelle. L'interaction est individualisée sous forme d'entrevue entre les responsables et les personnes ou les familles. La relation avec les autres usagers est, plus souvent qu'autrement, très faible : celle d'une ligne d'attente ou, au mieux, d'interactions verbales de politesse. Les cuisines collectives peuvent quant à elles être qualifiées d'activités à forte interaction de proximité, dans la mesure où les personnes, en plus de consommer un repas ensemble lors de la journée de la fournée, bien souvent, coordonnent aussi leurs actions dans une activité de production. Tenant compte de ces premiers constats, nous allons décrire plus amplement la constitution des relations sociales selon les types d'aide alimentaire.

4.2.3.2 Les soupes populaires de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières en tant qu'activités sociales

Au moment de notre enquête, la soupe populaire de l'Armée du Salut dans le centre-ville de Trois-Rivières fermait ses portes. Il ne restait donc plus que deux soupes populaires ouvertes dans l'agglomération urbaine de Trois-Rivières, celle des Artisans de la Paix et celle de l'organisme Ebyôn au Cap-de-la-Madeleine. Ces soupes populaires se différencient en plusieurs points : à Trois-Rivières, elle est payante et se déroule cinq jours par semaine le midi, tandis qu'au Cap-de-la-Madeleine, elle est gratuite et n'a lieu que quatre midis par semaine, soit du lundi au jeudi. Ces deux soupes populaires sont fermées de la fin de l'année scolaire (fin juin) à la mi-août environ.

La régularité et la durée de l'activité d'alimentation aux soupes populaires font que celles-ci ne rencontrent pas l'ensemble des besoins alimentaires des personnes et des familles, c'est-à-dire tous les repas du jour, tous les jours de la semaine et tous les mois

de l'année. Il existe une tension entre les demandes de certains usagers, qui considèrent que leurs besoins alimentaires demeurent non comblés, surtout en considérant la fermeture des mois de l'été. La fermeture de la fin de semaine (samedi et dimanche) ou le repas du matin et du soir ne nous ont pas été mentionnés explicitement comme un manque à pallier. On parle plutôt d'augmenter le nombre de soupes populaires à Trois-Rivières, vu la fermeture de celle de l'Armée du Salut, ou encore de développer d'autres types d'aide alimentaire, des cuisines collectives par exemple.

Il faut observer et participer à une soupe populaire comme nous l'avons fait pour constater que le développement et surtout le maintien d'une telle activité quotidienne exige énormément de ressources matérielles et humaines aux organismes communautaires qui l'assument.

Les responsables et les bénévoles que nous avons interviewés insistent sur le fait que, pendant l'été, les ressources alimentaires sont plus abondantes et moins onéreuses. De plus, au cours de cette période, le recrutement de bénévoles devient beaucoup plus difficile. À ces raisons, justifiant selon les responsables la fermeture estivale des soupes populaires, s'ajoute l'importance pour eux de ne pas se substituer complètement à l'activité alimentaire des personnes et des familles en fournissant un service qui couvrirait l'ensemble de leur alimentation.

Lors de notre première année d'enquête, nous avons identifié la soupe populaire du Cap-de-la-Madeleine comme un lieu où l'organisation et le déroulement des activités d'aide alimentaire étaient très différentes à celles observées plus largement dans l'agglomération de Trois-Rivières. Nous avons réalisé une observation participante comme bénévoles à la soupe populaire pendant plusieurs semaines, le temps de nous familiariser avec les usagers et le milieu. Il s'agissait aussi de réaliser toutes les implications pratiques d'une activité d'aide alimentaire aussi importante.

La confrontation des rapports d'observation nous a permis d'établir qu'il existait une forte prégnance des relations entre les usagers dans le développement de l'activité d'aide alimentaire. Une série de comportements non planifiés par les usagers ou les responsables se déroulaient, faisant apparaître la dynamique endogène au développement de cette soupe populaire. Plus précisément, nous avons observé une redistribution des surplus alimentaires entre les usagers eux-mêmes. Ceci nous suggérait l'hypothèse de la transposition des relations de parenté et d'alliance.

Le repas distribué à la table comprend du pain, un ou des fruits, un ou des desserts en plus d'une soupe et d'un repas principal. La quantité d'aliments servis fait en sorte qu'un surplus peut être rapporté chez soit pour une collation. Or, nous avons observé **à chaque jour** que les usagers réunissaient ces surplus et une ou des personnes les redistribuaient. Voici, raconté par une personne usagère, le processus que nous avons observé :

C : Quand tu es venue à la (soupe populaire) te rappelles-tu comment était le monde en rentrant?

I : Moi je trouve que le monde, il est chaleureux. Le monde, il se parle de table en table. Ils mangent pas puis après ça bye bye. Si y ont des restants, ils l'offrent à l'autre. Ça, j'ai trouvé ça très généreux de leur part.
(femme 18-30 ans)

En fait, nous avons pu constater que les personnes donnent et reçoivent de deux façons, soit en s'adressant directement à une ou d'autres personnes afin de leur offrir quelque chose qu'elles ne mangent pas, soit en déposant auprès des personnes les plus âgées les biens alimentaires à offrir. Ceux-ci redistribuent ces biens à des personnes de la soupe populaire ou à d'autres personnes de leurs milieux.

Nous avons pu interviewer l'une de ces personnes qui a ce rôle de « grand-père », c'est-à-dire d'aîné de la soupe populaire, sans pouvoir toutefois produire un compte-rendu verbatim de notre entretien :

« Il vient d'un lieu éloigné de la soupe populaire associée à un espace de pauvreté de Trois-Rivières. Il vit seul et ne fréquente pas sa famille. Venir à la soupe populaire est sa sortie de chaque jour. Il nous raconte qu'il aime tout à la soupe. Lorsqu'on lui demande ce qu'il fait avec les surplus de nourriture, il nous raconte qu'il les donne à des familles démunies dans ce milieu éloigné des lieux d'aide alimentaire. » (résumé d'entrevue)

(homme, 60 ans et plus)

Nous avons pu remarquer qu'un grand nombre d'usagers présentant des caractéristiques sociales variées participaient à ce type d'échange où tantôt ils donnent, tantôt ils reçoivent :

C : Toi, les personnes que tu rencontres ici, ça t'as-tu surpris les personnes que tu rencontres ici?

I : C'est surtout leur générosité qu'i m'ont surpris.

C : C'est vrai

I : J'es trouve généreux ça pas d'allure. J'appelle ça des pauvres, ici comme à (autre soupe populaire), c'est généreux. Même ici c'est encore plus généreux

C : C'est vrai?

I : Oui,

C : Tu dirais qu'à (autre soupe populaire) les gens se donnent...

I : Moins. Ils s'en donnent moins. Des fois, il y a des tranches de pain dans la poubelle, pis des affaires mais ici y en a à peu près pas dans la poubelle. La poubelle est vide.

C : (...) Toi y en a qui sont venus te donner des choses directement?

I : Oui, puis j'en ai donné aussi.

(femme, 18-30 ans)

Nous avons pu constater, dans la description des relations dans l'aide alimentaire, que les éléments ici observés, relatifs à la densité et au type de relations entre les usagers, ressortaient dans les entrevues avec les usagers et les bénévoles mais aussi dans d'autres

types de circulation d'objets entre les personnes. Ce comportement définit **les usagers comme groupe social dans l'activité**. Certaines personnes, comme dans la citation précédente, en parlent comme des « pauvres » pour s'en distinguer; dans ce cas précis, cette personne se différencie de ce groupe de personnes formé par l'activité d'aide alimentaire par sa plus longue éducation. Cette adhésion à un groupe d'usagers constitué dans l'aide alimentaire présente certaines caractéristiques des familles étendues. Si dans le premier extrait, il est possible de considérer que, comme la personne est jeune et a des relations problématiques avec sa famille, celle-ci serait amenée à amplifier ces traits des relations sociales propre à la famille étendue, la situation suivante renvoie à une toute autre trajectoire, celle d'un homme d'âge mûr qui fait état du même constat :

C : Ça fait combien de temps que vous venez à la soupe populaire?

I : Ça fait environ deux ans.

C : Vous rappelez-vous comment c'était la première fois que vous êtes venu? Comment vous avez perçu l'endroit, les gens?

I : C'était comme ça dès le début. Moi j'ai toujours ressenti de l'amour ici. D'abord, depuis deux ans que je viens ici, automatiquement y a pas un repas que j'ai pas aimé. Parce qu'ils sont très particuliers, sont très humains, c'est une cuisine saine à part de ça. C'est pas gras, c'est bien pensé. Y a pas une fois que je suis venu icitte que j'étais inquiet de ce que je vais manger

C : Hum, hum

I : Si on touche à la soupe, le plat principal, ce qui nous emporte. Moi je rentre icitte, je rentre comme je rentrais dans une histoire d'amour

C : Ah, oui!

I : Je suis reçu avec des sourires, i savent que je suis occupé un peu dans le bénévolat. Ils me disent pas mais ils me voyent aller...

Pour cette personne qui vit seule, les références sont explicites aux registres des relations intimes et spirituelles par l'évocation de l'amour. Les relations sociales entre l'utilisateur et les bénévoles sont vécues comme telles. Celui-ci raconte l'évolution de son rapport à l'aide alimentaire :

I : Personnellement, ça me gêne pas de venir ici, c'est fait pour les humains, c'est un droit acquis pour moi. C'est mon droit puis mon cheminement qui me mènent icitte.

C : Hum, hum

I : Aujourd'hui, ça me gêne pas de dire que je viens dîner à (soupe populaire)

C : Puis les gens...

I : Ça me gêne pas plus de dire que je vais dîner au restaurant. Leurs réactions me dérangent pas.

C : Percevez-vous qu'il y a une réaction d'étonnement de la part des gens

I : Non.

C : Au début quand vous disiez ça, ça devait les surprendre un petit peu?

I : Oui, au début tu te pratiques à pas le dire à n'importe qui. (...) Astheure ça me dérange pas. Ce que je dis c'est que je suis bien de le dire en dedans de moi. Eux autres, ils prennent ce qui fait leur affaire.

C : Est-ce que vous avez eu à vous adapter au fait que vous venez à une soupe populaire?

I : Oui, un peu, question d'orgueil. On est des humains. Ça été un petit peu ça. Mais quand j'ai vu l'atmosphère qu'y a ici puis à force de m'apprivoiser.

Nous voyons ici un retournement du rapport de la personne face à l'aide alimentaire, en passant d'une participation problématique à une participation qui peut être diffusée. Le changement de statut de l'activité d'aide alimentaire, pour cette personne, résulte des qualités de la relation élaborée dans cette activité, qui concrétisent en somme **l'amour fraternel du bénévolat** au sein duquel elle est à la fois « donneur » (bénévole dans un autre organisme) et « receveur » (à la soupe populaire). L'aide relève d'une commune humanité (« c'est fait pour des êtres humains ») ce qui suscite l'énoncé politique : « C'est un droit acquis ».

À partir de points de vue d'autres personnes ayant eu une socialisation extérieure à ce milieu, il est possible de constater à la soupe populaire du Cap-de-la-Madeleine la même place centrale occupée par ce type de relations dans l'activité alimentaire. En voici une illustration :

I : Ici c'est très bien. Ici tu t'assis n'importe où. Le monde (ils) sont à leur place. Il n'y a pas de grands gueulars. Personne parle plus haut qu'un autre. Tout le monde mange, les gens mangent. Ils s'assoient pour jaser entre eux autres. Ils parlent pas trop fort. Les voix sont très supportables.

C : Est-ce que tu trouves que l'accueil est bon?

I : Très bon, ici y a une super équipe l'autre bord. J'ai une bonne impression des gens qui travaillent là, le sourire, une belle présentation. On voit qu'ils font leur possible. (...) je les ai félicité hier, il y a avait un bon petit lunch. (...) De temps en temps je leur dis, ils apprécient beaucoup. Ils m'ont tout regardé avec le sourire. Au moins, y en a un qui l'a dit.

Cette soupe populaire est tenue par un organisme qui offre des activités d'alphabétisation. Il y a un va-et-vient des personnes d'un côté comme de l'autre, celles-ci fréquentant tour à tour la soupe populaire et les ateliers d'alphabétisation. Nous avons été surpris de voir comment l'animation de ces cours se prolongeait à l'heure des repas par des discussions entre les dîneurs.

Pour résumer nos observations, nous pourrions dire que l'activité d'aide alimentaire et l'éducation populaire qui a été développée dans sa suite définissent **l'aide comme un « deuxième » processus de socialisation de base** aux habiletés sociales nécessaires à l'existence actuelle. Version transposée de la socialisation première, celle immanente à la vie collective à travers la famille et l'école. Cette acquisition d'habiletés sociales fondamentales (rencontre publique, lecture et écriture, capacité de discussion, connaissance de l'informatique, etc.) s'effectue d'abord sous la forme d'une réitération de la socialisation première. Le cas des activités éducatives est expressif à cet égard.

Nous avons pu visiter les « classes », des locaux attenants à ceux de l'aide alimentaire. Peut-être avait-on remarqué notre surprise de constater que les locaux étaient remplis de chaises anciennes d'école primaire, disposées en rang comme à la petite école. Sur le

moment, l'animateur s'est empressé de nous dire que c'est à la demande expresse des personnes en apprentissage que ces meubles ont été utilisés et disposés ainsi.

Le long extrait suivant permettra de constater ce parcours de re-socialisation à la vie collective à travers l'aide alimentaire à partir d'une identité publique problématique :

I : La première fois j'étais ben gênée, oui, oui j'étais ben ben gênée. Ça m'a pris bien 15 jours, trois semaines avant de m'adapter.

C : Ah, oui!

I : Puis aujourd'hui, astheure, je rentre là puis pas de problème!

C : (...) C'était comment quand t'as commencé à venir?

I : C'est tout' du monde qui ont besoin. Premièrement, c'est tout' les mêmes qui reviennent. C'est toujours les même tu sais, temps en temps tu as des nouveaux visages mais la plupart du temps, c'est toujours les mêmes. C'était spécial.

C : Ça c'était-tu quelque chose qui t'aidait à t'adapter?

I : Non, c'est que tranquillement pas vite, je suis tombée toute seule, j'avais pas le choix parce, comme je disais, s'il y a 30 jours dans un mois ça fait 60 repas. Fait que je calculais ça faisait 16 repas par mois. Ça faisait 16 repas de moins à acheter. Fait que disons j'étais obligée de venir, j'avais pas le choix. Sinon je mangeais pas 16 repas dans le mois. Je mangeais pas à ma faim. Ça, ça m'a presque forcée à venir. Puis astheure ça se fait automatique, les bénévoles, j'ai des amis, ces choses-là, tranquillement pas vite, cela m'a amenée à l'école... (...)

J'étais un peu moins isolée, puis j'ai décidé de sortir de ma maison puis suivre des cours de maths et de français à l'école. (...) Ça m'a sortie de mon isolement, puis j'ai eu de la misère au début là mais aujourd'hui ça va bien.

C : Au début qu'est-ce que tu trouvais...

I : L'adaptation, les gens, la manière que les gens fonctionnaient, l'adaptation en soi, tu pars de ta cuisine et tu arrives en gang, c'est pas évident. C'est pas trop trop évident mais ça c'est fait'.

(femme, 30-45 ans)

On peut noter ici que les relations dans l'aide alimentaire, très denses dans ce milieu, vont être perçues par cette personne comme entraînant une difficulté d'adaptation. Elle est venue à la soupe populaire à partir d'un calcul économique. Comme elle établira des liens avec les bénévoles, ceci l'amènera à s'adapter à cette vie collective des usagers de l'aide alimentaire et de l'école d'alphabétisation. Elle affirme une différenciation sociale entre les normes sociales individualisées, tel qu'en fait état l'attribution au départ de son recours à l'aide alimentaire, et les normes sociales collectivisées du milieu des usagers. L'activité d'aide alimentaire semble le lieu d'une re-socialisation à des normes collectives propres à ce milieu. Cette forte dynamique des usagers de l'aide alimentaire, entre eux et avec les bénévoles, entraîne une valorisation de l'activité. De nombreuses personnes se représentent cette soupe populaire comme un lieu où l'on utilise tout sans gaspillage : il n'y a rien qui reste dans la poubelle. De nombreuses affirmations réfèrent à cette logique d'économie dans l'usage et se différencient d'une façon critique de celle de l'échange marchand. Critique, du monde des démunis, de l'ordre dominant de la consommation exacerbée par la publicité aujourd'hui omniprésente. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet aspect de l'aide alimentaire enracinée dans les relations de

parenté et d'alliance lors de l'analyse de l'appropriation par les usagers de l'aide alimentaire. À travers cette valorisation, les activités d'aide alimentaire ne sont plus autant « cachées » ou perçues comme inférieures aux autres activités sociales, comme en font état les extraits de discours que nous avons cités. Cette mise sur la place publique rend la participation à ces activités plus impliquantes et peut, pour certaines personnes, freiner leur recours à l'aide alimentaire. Mais ce qui demeure cependant déterminant pour chacun, c'est le rapport à la pauvreté qui s'est forgé au cours de sa socialisation.

4.2.4 L'aide alimentaire comme relation de service sur le modèle de l'échange marchand

Cette relation se différencie de celle qui prédomine à la soupe populaire de Trois-Rivières. Les Artisans de la Paix ont ouvert, en 1988, une soupe populaire gratuite. Il s'agit de l'action conjointe de laïcs et de religieux catholiques, développée dans l'esprit de la charité chrétienne. Une pancarte de Jésus Caritas dans le « restaurant populaire » rappelle aujourd'hui l'implication de ce mouvement, bien que la présence religieuse à la soupe populaire demeure généralement discrète. En 1991, après avoir fourni six repas par semaine, dont un pour emporter pour le samedi, un diagnostic posé par les dirigeants entraîne une restriction de l'aide alimentaire aux cinq midis de la semaine puis les amène ensuite à la rendre payante. Voici comment nous est racontée cette évolution :

I : Ce que je sais, en 82, monsieur x avait préparé 25 paniers de Noël avec une équipe qui allait chanter les dimanches dans les paroisses. En 1988, il a commencé pour de bon, nous avons acheté l'ancienne librairie des (congrégation religieuse) et la maison était assez grande, il a fallu l'agrandir et l'améliorer pour commencer. En 1990, on a amélioré la cuisine, ensuite l'endroit pour laver la vaisselle. Au début on n'avait qu'un seul lavabo pour laver 100 plats

C : hum, hum

I : Pour cents personnes

En 90, c'était tout près, le feu a consumé tout ça. Alors nous avons acheté le géant du meuble. Nous avons acheté les murs en faisant un téléthon. Mais à l'intérieur, il y avait rien, rien, rien. Ce sont des bénévoles, des gens capables de monter la maison en électricité et en tout. Les portes du frigidaire ont été fait par les bénévoles. Tout a été fait. Alors c'est depuis 90 que nous sommes dans la nouvelle maison et nous sommes en 1998 et la maison est trop petite...

C : En 88 se développe d'abord une soupe populaire?

I : On donnait toute la nourriture. Les sacs de nourriture étaient donnés. Même on leur donnait le repas le samedi. Le repas du samedi était préparé le vendredi. Il y avait une équipe qui faisait des sandwiches au fromage, des sandwiches à la viande, des sandwiches aux œufs puis on mettait les fruits dans un sac. Les vendredis les personnes partaient avec un sac pour ne pas mourir de faim le dimanche. Maintenant, quand on marchait sur la rue, des fois on trouvait un sac de sandwiches. Plus loin on trouvait un sac de fruits. Alors, j'ai dit à monsieur x : les gens rient de nous. Rient de nous. Alors on a arrêté ça. C'était une dépense épouvantable. Ils ne payaient rien. Pour le dîner c'était gratuit. On a vu que les gens jetaient beaucoup. Puis les plus pauvres jettent beaucoup, beaucoup.

C : Les gens jetaient... C'est, pourquoi les gens jetaient comme ça?

I : Ils n'aiment pas ça peut-être, je le sais pas. Au début on leur faisait un sac puis on leur donnait. Peut-être les gens mangeaient pas de chou, de betterave, tout ça. Là y en a un qui nous a fait penser peut-être que si on étalait ça sur la table, i viendraient choisir. On s'est aperçu au début qu'on n'avait pas bien commencé. En fait, il faut que les gens soient contents de ce que l'on donne. S'ils ne sont pas contents, à quoi ça sert?

Nous pouvons percevoir, dans cette évolution, les difficultés à cerner le point de vue des usagers de la soupe populaire et à comprendre leurs comportements et la nature des groupes sociaux auxquels ils appartiennent. Si la distribution de colis a donné lieu à un réaménagement, la soupe populaire quant à elle est devenue payante un peu plus tard :

C : Vous m'avez dit qu'elle n'était pas payante au tout début.

I : Au début non.(...) Au début, on ne payait pas. Alors aujourd'hui, on leur demande un dollar et demi pour ceux qui sont sur le bien-être, puis tous les autres qui veulent nous encourager, 2 dollars et demi.

C : OK

I : Ils ont un choix entre deux trois menus, ils ont la soupe et ensuite deux trois menus et ils ont un dessert.

C : OK, c'est ça. Et quand c'est devenu payant, en 90.

I : Un peu plus tard en 92.

C : Et qu'est-ce qui vous a amenés à rendre ça payant?

I : Il fallait aller à Montréal tous les jours, dépenser puis dépenser. C'est le manque de ressources.

C : C'est le manque de ressources?

I : Et puis c'est une petite participation. Quand on donne tout, on ne fait pas bien. Même en mission, on faisait payer une paire de bas, une pilule, cinq cents. Une pilule qui n'était pas payée n'était pas bonne.

La fréquentation de plus de 120 à 130 personnes à la soupe populaire à Trois-Rivières et la raréfaction des ressources ont obligé l'organisme, selon cette personne responsable, à modifier l'activité d'aide alimentaire. Si cette situation, en ce qui a trait aux ressources, vient justifier le fait de demander une contribution à la soupe populaire, cette réorientation repose aussi sur une lecture des comportements des usagers en termes marchands, formes marchandes qui dominent la vie de tous les jours dans notre société. Un objet vendu a une valeur alors qu'un objet donné n'est pas perçu comme présentant une telle valeur. Est-ce le point de vue des usagers, de la description qu'ils font de leurs pratiques?

Effectivement, la relation à l'aide alimentaire que nous décrivent les usagers et les usagères peut être circonscrite à un rapport de consommation alimentaire. La cuisine a les dimensions d'une cuisine d'un service hospitalier. Des vitres séparent les personnes qui préparent et servent le repas des « clients » du restaurant. Les usagers sont très différenciés (hommes, femmes, familles) et ne forment pas un groupement mais une série de « clients » du service alimentaire avec une prédominance des hommes et des femmes

au-dessus de 50 ans⁵. Le contenu des interactions verbales entre usagers et personnes employées aux services alimentaires parodie avec complicité le mode clients/services, relevant ainsi l'ambiguïté de la situation : ni tout à fait commerce, ni tout à fait don. La cuisine en soi fait montre d'un professionnalisme : des écriteaux très détaillés portent sur les règles que l'on doit respecter en cuisine. Ceci ne signifie pas qu'il n'y ait pas de dimension sociale à la fréquentation de cette soupe populaire, mais que celle-ci a un autre contenu que précédemment (familiale). Cet extrait en fait état en traitant des transformations de la vie sociale de la soupe populaire :

C : Avant c'était plus grand ici (le lieu de la soupe populaire)...

I : Oui, c'est ce qu'i nous ont dit. Avant, le côté social était mieux. Parce qu'il y a du monde qui ont disparu dans ce temps-là. Je voyais du monde ici. La seule place où ils riaient, c'était ici. Il y a bien du monde où les seuls moments où ils parlaient c'était ici. C'est du monde qui accostait personne en dehors, i répondront pas, même si tu y parle (...) le monde jasait avec juste du monde qu'i rencontraient ici. C'est parce que le côté assurance que (personne responsable) m'avait dit, il y en a qui pouvaient s'endormir, il y a des fauteuils l'autre bord. Y en a qui pouvaient s'endormir là, ça fait que les assurances y aimaient pas ça. (...) C'était toutes des tables séparées avant.

C : C'était plutôt des tables ...

I : Des tables à quatre, comme à (l'autre soupe populaire)

La soupe populaire aujourd'hui est encore un lieu de rencontre sociale pour les usagers, bien que le fait qu'elle demande une rétribution d'une partie de la valeur du repas ait eu pour conséquence de restreindre la clientèle à ceux qui sont en mesure de payer le montant. L'importance de ce lieu de rencontre est affirmée surtout par les hommes qui souvent habitent de très petits appartements au centre-ville, comme en témoignent les deux personnes interviewées ici :

(1^{ière} personne)

Les dîners ça me manque les fins de semaine, pour placoter, lire mon journal en dînant c'est différent (la fin de semaine)

(2^{ième} personne)

Ah! Ça c'est sûr. (...)

J'ai trouvé ça dur de rester tout seul dans une chambre de 10 et 1/2 par 10 pieds et 1/2. Dans ça, t'avais une douche, un poêle, un frigidaire, un bureau puis un autre bureau...

Il ne restait pas beaucoup d'espace pour circuler

(1^{ière} personne)

Tu passais pas vingt personnes à fois (rires)...

(hommes de 60 ans et plus)

Une part prépondérante de personnes dans cette activité d'aide alimentaire s'est appauvrie suite à la perte de leur emploi ou bien de retraite anticipée à faible revenus. Ceci peut se combiner à des situations de divorces difficiles et de maladies. Or, la plupart de ces personnes, qui furent des travailleurs et des travailleuses, s'intégraient à la vie

⁵ Comme nous l'avions noté auparavant, l'âge moyen de la population de Trois-Rivières est le plus élevé de l'agglomération.

sociale par leur travail mais aussi par leur rapport de consommation que des revenus plus élevés permettraient. Comme nous l'avons vu en ce qui a trait à l'organisation domestique de ce groupe social, ces personnes gèrent leur budget sous le mode de la coupure des dépenses. En voici une situation exemplaire :

C : Avez-vous établi au fur et à mesure du temps des contacts qui continuent une fois à l'extérieur? Y a-t-il des gens avec qui vous allez prendre un café après le repas? Que vous allez rencontrer ailleurs ?

I (Première personne) : Non, ça c'est une autre affaire que je ne fais pas moi je vais au McDo, les petits vieux à 56 cents tu peux prendre deux cokes de file. Fait que l'après-midi je vais prendre deux cokes 56 cents.

I (Deuxième personne) : Y en a qui sont gênés qui viennent manger icitte.

C : Fait que des fois quand vous rencontrez quelqu'un à l'extérieur, vous préférez pas aller y parler parce que vous ne connaissez pas sa réaction?

I (Deuxième personne) : Ah! Bien ça bien sûr.

Ces personnes ont d'abord connu, à une autre époque de leur vie et sur des dizaines d'années, le marché du travail et celui de la consommation de masse que permet un revenu moyen ou élevé; elles se retrouvent maintenant en situation d'appauvrissement en conservant ces mêmes comportements sociaux appris. Elles vivent l'aide alimentaire d'abord pour épargner, en fonction de pouvoir conserver quelques possibilités, toutes minimales soient-elles, de consommer des biens hors de l'ordinaire qui étaient courants dans leur mode de vie antérieure. D'où l'omniprésence des catégories économiques et du calcul dans leur discours. L'activité d'aide alimentaire construit une régularité importante dans leur vie quotidienne en assurant l'établissement de contacts sociaux. On peut percevoir l'importance et la signification de ces contacts pour les usagers plus âgés, bien que ceux-ci n'élaborent pas une identité publique hors du lieu d'aide alimentaire, comme en témoigne l'extrait suivant : « J'ai été malade un bout de temps, ça a tout' changé mes affaires dans la vie, ça. J'ai jamais repris le 'sus. Le fait d'avoir un régime de vie. De venir dîner (à la soupe populaire), après ça je sors ». Nous reconnaissons ici les particularités de la clientèle de ce « restaurant populaire ». Prédominant des personnes de 45 ans et plus, souvent des hommes, qui se sont appauvries lors d'une perte de leur emploi. La relation à la soupe populaire s'établit d'abord en terme de consommation : on paye minimalement pour un service rendu. On reconnaît par ailleurs que la fréquentation de la soupe populaire amenuise fortement l'isolement. Nous pouvons conclure que ces personnes entrent en rapport avec la soupe populaire à partir des catégories dominantes : celle de l'économique (le marché) et du social (les contacts sociaux) dissociées l'une de l'autre. L'économie ne renvoie ici qu'à un calcul, nous n'y retrouvons pas comme ailleurs une conception de la valeur d'usage des objets, donnant lieu, par exemple, à une critique de la société de consommation. Le social n'est pas saisi comme une éventualité de circulation des biens (dons, réciprocité, associations, etc.) mais uniquement sous son aspect affectif de lien social.

Une entrevue que nous avons réalisée reste, en termes sociologiques, exemplaire d'un rapport à l'aide alimentaire qui prend la forme d'un modèle transposé du rapport de consommation. L'itinéraire de la personne interviewée était expressif de la contradiction sociale entre l'accumulation et la distribution sociale d'une façon telle qu'elle marquait

son existence quotidienne. Il s'agit d'une entrevue avec un entrepreneur qui, suite à des problèmes familiaux et de santé, en vient à recourir à l'aide alimentaire. Ayant vécu avec une représentation du monde productiviste, de type « néo-libéral », du rendement dans ce qu'il décrit comme « un capitalisme extrême », la rupture que constituait le recours à l'aide sociale et l'aide alimentaire a été vécue comme un changement de monde. De son propre aveu, cette personne était un employeur méprisant des personnes sur la sécurité du revenu jusqu'au moment où elle s'est retrouvée devant l'agent de la sécurité du revenu qui, justement, recevait ses invectives lorsqu'elle lui proposait d'employer des personnes dans le cadre des programmes sociaux gouvernementaux. Voici un extrait très cru faisant état de la situation dans laquelle cette personne s'est retrouvée :

Quand, il y en avait qui me forçait à prendre qui était sur le b.s. pour faire des programmes, (Je disais) C'est pas encore un estie de pogneux de vache estie de tabernac, on a pas assez de champs au Québec i peuvent pas les envoyés (rires aux larmes). C'est que, au bureau de b.s. y en un (employé), parce que j'ai tombé, papier de médecin, en congé de maladie, elle avait changé puis elle était là (rires) Elle a dit à propos des maudites vaches tu vas aller brouter dans le champ toi aussi.

Le discours de cette personne socialisée dans une logique économique de marché, - elle qualifie son éducation comme très « catégorique »-, exprime bien que dans un tel univers productiviste, la seule justification à la distribution des richesses est le travail lequel répond à la caractéristique d'être « évaluable » en termes économiques. Les maîtres mots de son éducation sont « il faut se prendre en main, il faut pas attendre des autres. On m'a éduqué à ce que tu peux faire aux autres. (...) Depuis x temps je vis de ce que me donnent les autres »⁶.

La relation à l'aide alimentaire développée par cette personne passe d'abord par une relecture du passé où le récit fait état, à la lumière de l'expérience présente des relations avec les autres usagers de l'aide alimentaire, du constat d'action faite ou impliquant sa responsabilité qui sont devenues des horreurs concrètes qu'expriment les rires convulsifs : congédiements d'un employé parce qu'il va à la toilette; rétribution d'un employé à des salaires très bas, employé qui, aux prises avec un divorce et une faillite, sera retrouvé suicidé dans l'entreprise; machine que l'on n'arrête pas, suivant les demandes du patron, malgré la possibilité de retrouver les doigts tronçonnés d'un employé, etc. Mais aussi, remémoration d'expériences familiales en termes d'échec malgré la richesse ambiante, échec situé comme la suite logique d'un comportement productiviste mené jusque dans ses relations personnelles. Partant de ce cadre de pensée et d'action, l'aide alimentaire apparaît alors comme un univers en soi qu'on n'arrive pas à situer mais qui est devenu nécessaire pour rétablir son équilibre personnel. L'extrait

⁶ Comme l'a relevé Viviane Forrester dans *l'Horreur économique*, dans l'univers de pensée et d'action strictement économique, il n'y a plus d'espace d'existence sociale pour la masse des autres dont la valeur productive en terme de rendement économique n'existerait pas ou n'est pas établie. Ce qui est nouveau dans la situation actuelle, c'est que les personnes dominantes dans l'accumulation n'ont plus autant besoin des autres pour produire. C'est ce qui rend compte du fait que la logique d'accumulation capitaliste actuelle peut dénier le droit même d'existence d'une part importante de la population. (Forrester, Viviane, *L'horreur économique*, Paris: Fayard, 1996).

suivant montre toute la tension due à l'appartenance antérieure aux réseaux d'accumulation économique et à la fois le réconfort trouvé dans la participation à une activité d'aide alimentaire. Nous pouvons y voir intervenir plusieurs des dimensions de l'existence mises en jeu dans l'aide alimentaire :

I : Lorsqu'on est un peu perdu...

C : La dépression était la plus aiguë à ce moment.

I : Oui, pas mal. On cherche toutes sortes d'autres contacts (relationnels) pas trop compliqués. Je suis quelqu'un de compliqué. C'est normal je suis originaire d'une famille (énoncé des caractéristiques de la famille), moi même je m'en vais vers une activité économique, j'ai été là-dedans, je dirigeait une entreprise avant ma maladie qui fonctionne très bien (...) Étant comme ça, de ce genre de mentalité, de vie, de façon que je fonctionnais, il est évident quand on souffre de problème de santé mentale, on cherche autre chose. On se catalogue avec d'autres genres d'individus, la plupart du temps ce sont des gens que l'on n'aurait même pas employé, travailler pour soi. On les aurait déclaré inefficaces pour la production... Ce sont des gens hors société, si l'on veut, dans la société mais catégorie à part et en situation de maladie, tous les autres critères, les autres points que j'allais de l'avant, que j'avais développés étaient mis de côté parce que, étant donné que ça donné un échec, enfin sentimental pas personnel directement. Alors on cherche autre chose et ce genre de situation, ce genre de groupement là, de positionnement d'endroit répond bien à ça (situation de maladie).

C : Est-ce que ça été un choc pour vous de retrouver ces personnes-là?

I : Pas du tout, pas du tout, pas du tout, c'est même bien. Ça permet du raisonnement simple, moins compliqué, la plupart comprennent rien mais toi tu veux pas trop comprendre parce que c'est ça ton problème, t'as dépassé la mesure. À cause des événements, ça peut être toi le responsable ou pas, peu importe, t'es pogné, t'es pris dans une situation trop forte pour toi, ça te dépasse, le choc a été trop important. Tu retrouves là-dedans des gens beaucoup plus simples, un mode de vie, on s'aperçoit que c'est toujours les mêmes, c'est même pus du dépannage, ils fonctionnent et vivent là-dedans, c'est leur vie, c'est un monde dans un monde, c'est bien.

L'établissement de relations avec d'autres usagers permettra à cette personne de sortir de la réification économique d'une vie qui l'a mené, à ce qu'il constate, à des échecs. Or, ce qui est remarquable dans cette entrevue, c'est qu'elle permet d'observer en quoi l'activité d'aide alimentaire est à la mesure des rapports de domination économique structurant notre société :

C'est à la suite d'un échec que je me suis retrouvé là (à l'aide alimentaire), moi (ma vie) c'est l'inverse de ça (l'aide alimentaire) c'est complètement le contraire, mais les deux sont bons, la région que je viens, la plus prospère d'Amérique, maintenant après 12 ans, je suis en mesure de comprendre les deux cotés, c'est-à-dire que, il y a deux genres d'individus et il y a les milieux, ceux qui peuvent s'adapter à l'un et à l'autre, mais tu peux avoir les deux extrêmes. Et c'est bon d'avoir les deux extrêmes parce que la société ne sera jamais parfaite, alors il n'y aura jamais seulement des super-performants, à moins que les drogues dans le futur réussissent à manipuler le cerveau de telle façon qu'i doublent l'utilisation de nos cellules, que ça

double, ça triple, ça quadruple l'utilisation de nos cellules. Mais on parle du moment présent, les vingt prochaines années si l'on veut. La réalité, c'est qu'il y a des super-performants et il y a des anti-performants. C'est pas qu'ils veulent être anti-performants. C'est pas qu'ils veulent pas, c'est ça qu'ils sont. On peut pas rendre intelligent quelqu'un qui l'est pas, i sont pas fous mais je veux dire. C'est ça c'est pas plus.

(...) Y en a qui sont très heureux, i sont intégrés, i sont intégrés. Je ne suis pas heureux là-dedans moi, mais la majorité de ceux que je vois. Maintenant je me suis fait des amis puis des ennemis aussi, parce que j'ai ma façon de parler, tout ça là, que c'est cru pour quelques-uns, ma façon d'être, c'est (la région prospère) tout ça. Je suis pogné avec ça. Mais eux c'est leur vie. Ils sont très bien, très heureux. Probablement le taux de suicide est moins élevé que partout ailleurs, c'est une béquille permanente. Moi je trouve que c'est bien fait, ça a pas de bon sens. Je serais incapable de monter une structure comme ça. OK si on me demande de monter une usine, oui. Je serais pas capable. Je l'utilise mais je serais pas capable de gérer ça. On m'aimerait pas. Y aurait des conflits importants là-dedans. Ça serait peut-être 100 fois plus efficace, mais non efficace au point de vue réel, c'est-à-dire la réalité. Ceux qui sont ici, qui utilisent ça se sentiraient mal dans la structure que je mettrais sur pied. Ça répondrait pus du tout aux besoins que ça répond maintenant. Ça serait autre chose puis là ça marche. C'est correct. Il faut pas réinventer la roue, elle tourne encore...

Cette relation et cette représentation de l'aide alimentaire peuvent sembler très complexes, paradoxales, voire extrêmes. Elles permettent pourtant d'observer un phénomène général, celui du point de vue dominant, celui de la sélection économique des personnes et des groupes sociaux, dans le processus d'accumulation, entre les « performants » et les « non-performants », dans une société perçue de ce point de vue dominant comme constituée de ces deux extrêmes. L'autre extrême, celui des non-performants, est ici représenté par les personnes rencontrées à la soupe populaire. Par ailleurs, la fréquentation de l'aide alimentaire permet à cette personne de retrouver cet équilibre, c'est-à-dire de rendre légitime et compréhensible un état de « maladie », d'où sa considération du caractère thérapeutique de rencontrer des « non-performants » qui l'introduisent à une dimension lacunaire de son existence : les relations sociales conçues comme relations affectives. Un cheminement très complexe, induit par la fréquentation des soupes populaires, fait que se trouve légitimée l'existence de la redistribution sociale comme celle de l'aide alimentaire. Cette personne, qui était auparavant au centre du processus d'accumulation, présente une expérience sociale particulièrement expressive de la dissociation entre l'espace d'accumulation et l'espace de la redistribution sociale. Ce qui est particulièrement problématique, c'est le caractère manichéen, incommensurable et paradoxal des deux espaces sociaux produits par la sélection sociale. Manichéen puisque, selon les catégories et les pratiques d'accumulation, les pratiques de redistribution sociale n'ont ici aucun statut ni légitimité. Nous voyons alors s'exprimer une conception naturaliste de la vie sociale, une division entre les performants et les non-performants, qui donne lieu à une généralisation en termes d'« intelligents » et « non-intelligents », différenciation qui réside dans un ordre biologique des choses sociales. Incommensurable et paradoxal, parce que « l'équilibre » personnel retrouvé à travers la fréquentation de l'aide alimentaire reconduit une vision de la société fondée sur la conjugaison de ces

deux extrêmes dont on n'arrive pas à saisir le principe de structuration si ce n'est sous une forme contradictoire⁷. Nous pensons que le développement de l'aide alimentaire en région, au Québec, est expressif de la généralisation, dans ces milieux, de cette forme de dissociation sociale comme principe général d'organisation de la vie sociale. Or, nous avons tout lieu de croire que l'impact en région de ce processus a des implications radicales sur les réseaux sociaux puisque, souvent, de mêmes personnes appartenant un réseau social (par ex. la parenté) se retrouvent dans des positions sociales différentes dans l'économie (patrons, cadres, employés, chômeurs, bénéficiaires de la sécurité du revenu). Si ces mondes sont incommensurables d'un point de vue idéologique, concrètement l'établissement d'une humanité commune devient de plus en plus difficile par le cumul de ces rôles sociaux.

La discussion que nous venons de faire peut sembler un détour. En fait, celle-ci nous apparaissait préalable au résumé des caractéristiques de la relation à l'aide alimentaire dans ces milieux : l'aide alimentaire a le statut de « social » comme on utilise ce terme dans le sens commun, dans la mesure où, à Trois-Rivières, elle n'est pas une activité qui élabore une production sociale comme c'est le cas au Cap-de-la-Madeleine. Par production, nous entendons production de normes sociales voire d'une organisation sociale qui peut comprendre aussi certaine production et circulation matérielles. Notons, dans cette perspective, que l'on retrouve un élément commun à tous les extraits que nous avons cités jusqu'ici pour décrire la relation entre les usagers de l'aide alimentaire à Trois-Rivières. Cette relation est vécue comme la transposition d'un rapport de consommation marchand (clients/vendeurs) alors que le monde de la production au sens général, celui de la production sociale, est absent. Le rapport aux lieux de pauvreté est négatif, non pas en terme de valeur mais de rapport : on fréquente les lieux de pauvreté parce que l'on n'a pas d'autre choix. Les règles et les relations établies dans ces lieux ont une répercussion limitée sur le milieu de l'aide alimentaire.

Comme le montrent aussi les entrevues, s'il y a des discussions à propos des normes sociales dans l'aide alimentaire, celles-ci ne concernent pas l'activité d'aide alimentaire en soi mais celle plus générale du milieu. La relation à l'aide alimentaire est conçue

⁷ Faut-il rappeler qu'il s'agit du problème que se posent nombre d'économistes et de penseurs sociaux aux 19^{ème} siècle à propos de l'économie : « Comment se fait-il qu'une croissance économique produit dans le même temps une croissante de la pauvreté? » Lorsqu'on ancre ces propos dans le cadre de travaux sociographiques sur l'économie et la société québécoise, on peut observer la forme spécifique et l'évolution de ses contradictions sociales. Avant les années soixante, la distribution sociale dominait sur l'accumulation, surtout en région. Nous avons montré, dans des travaux antérieurs, comment les entreprises francophones ne parvenaient pas à capitaliser parce que c'est un processus de distribution sociale fondée sur les relations de parenté puis généralisée du point de vue ethnique qui dominait celui de l'accumulation. À ce point tel qu'une personne ayant un comportement strictement économique, pendant cette période, se voyait sanctionné par l'expulsion des réseaux sociaux francophones dominants. Or, avec la révolution tranquille, s'amorce une transition de l'économie québécoise francophone notamment en région vers des comportements d'accumulation capitaliste. Depuis la décennie des années 1980, la valorisation sociale d'un certain courant d'entrepreneurship, celui de l'accumulation pure et parfaite pour emprunter le vocabulaire de certains économistes, mène à cette représentation de la vie sociale en termes manichéens, à savoir la dissociation de l'économique et du social, entre un monde de ceux qui appartiennent à l'accumulation et le monde de ceux qui vivent de la redistribution sociale. Nous avons pu voir comment, du point de vue économique, ce clivage social est opaque, fondé sur un ordre naturel des choses, révélant de ce fait qu'on ne saisit pas le principe de structuration sociale qui marque notre existence.

comme un service « économique et social » aux individus. Quand nous avons demandé aux personnes de nous parler des usagers de l'aide alimentaire, ceux-ci l'ont fait en des termes très généraux et ne reconnaissaient pas, à travers ces termes généraux, des éléments qui seraient communs aux usagers. L'identification des personnes, lorsque celle-ci est faite, relève surtout de petits groupes. Cette représentation est cohérente avec l'existence d'une clientèle beaucoup plus diversifiée socialement, et de nature urbaine, dans cette soupe populaire. Dans cette situation, l'activité d'aide alimentaire consiste bien à élaborer une régularité et une intégration dans des réseaux de relations mais dont les tenants et les aboutissants demeurent le lieu et le moment de l'activité. On y discute beaucoup de consommation, mais tout ce qui relève de l'accumulation au sens large (accumulation de connaissance, accumulation dans une organisation collective, etc.) y est absent chez les usagers comme dans l'organisation communautaire. C'est ailleurs que nous retrouverons une appropriation politique de l'aide alimentaire. Certaines personnes tentent de transmettre des savoir-faire, notamment en ce qui a trait à l'alimentation, mais cette pratique reste marginale et se restreint à l'aide alimentaire sous forme de colis.

De toute évidence, le fait de demander une contrepartie monétaire pour le repas (il faut mentionner que pour quelques personnes qui ont faim et ne peuvent payer leur repas, on propose en contrepartie de nettoyer la vaisselle) réduit sans aucun doute l'accès de l'aide alimentaire aux plus démunis. Par ailleurs, comme nous l'avons vu auparavant, c'est souvent chez des personnes souffrant de problèmes de santé mentale importants que l'on rencontrera des gens qui s'astreignent à la souffrance de la faim avant d'avoir recours à l'aide alimentaire. Dans cette soupe populaire, nous avons pu rencontrer une personne éprouvant ce genre de difficultés et dont nous avons respecté les réticences à se faire enregistrer et même à parler de son expérience personnelle, c'est-à-dire à être interviewée. Nous avons donc discuté avec cette personne à partir du sujet général, l'existence de lieu d'aide alimentaire, afin de la placer dans la position de ne pas avoir à référer directement à son expérience personnelle. Voici un extrait du résumé de cette entrevue :

Quand je lui ai demandé ce qu'elle pensait d'un endroit comme ici, à plusieurs reprises elle disait que c'était très important et nécessaire! Elle s'est définie comme une femme en difficultés, dont la situation était très difficile. Elle laisse entendre plutôt que raconter qu'elle a été dans la rue et qu'elle s'est promenée dans plusieurs villes. Quand elle est arrivée à Trois-Rivières, elle a cherché à entrer dans un centre d'hébergement, sans succès.

C'était surtout la soupe populaire qui l'intéressait. Elle racontait que la première fois qu'elle était venue, elle avait faim. Ça faisait plusieurs jours qu'elle n'avait pas mangé. Elle avait faim au point de ne plus être capable de penser à rien d'autre et elle a dit à plusieurs reprises : quand on a faim, on est content qu'une place comme ça existe, on est content de manger. Elle fréquentait la soupe populaire deux fois par semaine, donnant l'impression que les autres jours elle n'avait pas assez d'argent pour venir.

Cette personne ne viendra à la soupe populaire que deux à trois fois par semaine. Elle manque visiblement de ressources et/ou de capacité à gérer ses ressources dû à sa situation. L'existence de cet organisme aura atténué un

tant soit peu sa souffrance. Le fait de se faire admettre dans un centre d'hébergement aurait solutionné, selon elle, ses problèmes d'alimentation.
(Résumé d'entrevue, femme 31-45 ans)

On pourrait être tenté de hiérarchiser les façons de faire de l'aide alimentaire et en valoriser une plus que l'autre. Telle n'est pas notre intention. Si l'activité d'aide alimentaire élabore ici un rapport de consommation individualisé et des relations sociales qui se résument à la juxtaposition des fonctions relationnelle et de consommation, ceci est bien à la mesure de la dynamique sociale des usagers et du milieu. Il y avait bien, à l'origine de cette soupe populaire, une vocation inspirée d'un enracinement religieux catholique qui s'incarnait par le don unilatéral et gratuit. Or, de toute évidence, ces personnes biens intentionnées ont dû réviser leur façon de faire parce qu'elle ne correspondait pas à la relation qui s'établissait avec les usagers. Les modifications faites s'ajustent ainsi à la transposition d'un rapport de consommation marchand.

4.2.5 L'aide alimentaire sous forme de colis dans l'agglomération de Trois-Rivières

Dans l'agglomération urbaine de Trois-Rivières, plusieurs organismes paroissiaux ont fait et font encore aujourd'hui de la distribution de colis de nourriture. Cette distribution prend sa source dans l'événement annuel du « Noël du pauvre ». Mais cette implication des paroisses et des organismes d'ordre paroissial, comme les sociétés Saint-Vincent de Paul, s'est réduite au moment où sont apparus des organismes créés ou spécialisés dans l'aide alimentaire sous forme de colis de nourriture.

Lorsqu'on observe et participe à la distribution de colis de nourriture, celle-ci contraste avec les autres formes d'aide alimentaire par le peu de relations directes qu'il y a entre les usagers, un fait que nous avons pu constater aux trois endroits de distribution de l'agglomération urbaine de Trois-Rivières. Les usagers s'épient, quelques-uns se parlent en très petits groupes dans les différentes lignées, debout et assis, qu'ils doivent faire. La relation qui se construit alors, dans l'aide alimentaire, est comparable à la relation qui s'élabore dans la prestation de la sécurité du revenu. L'enracinement social des activités d'aide alimentaire est de nature religieuse. Les personnes œuvrant dans ce type de distribution alimentaire sont identifiées à des confessions religieuses : catholique et protestante. Par ailleurs, aucun usager n'a affirmé qu'il existait une sélection des personnes usagères sur des bases religieuses⁸ lors de l'entrevue effectuée par les responsables de ce type d'aide. Quelques-uns ont mentionné qu'ils avaient ressenti des pressions à s'impliquer dans des activités religieuses. Une seule personne nous a parlé de « recrutement massif ». Malgré ce peu de relations entre les usagers et la distance sociale entre eux et les bénévoles et responsables, la majorité des usagers apprécie ce type d'aide alimentaire :

- I : On allait chercher du stock, on était très, très bien servi.(...)
C : Est-ce que tu trouvais que l'accueil était bon?

⁸ Quelques années auparavant, de telles allégations avaient été faites. Ceci a donné lieu à l'établissement de la banque alimentaire Moisson Mauricie dans un local séparé de l'organisme les Artisans de la Paix.

I : T'es très bien traité. Moi la plupart des places où je vais pour m'en sortir j'ai toujours été très très bien traité.

C : Ils sont sympathiques?

I : Avenants

C : Ils font pas sentir les gens mal à l'aise?

I : Pas du tout, pas du tout.

C : Ils demandent pas trop d'informations?

I : Pantoute!

C : Comment ça se déroulait la distribution de colis?

I : (à l'organisme x) ça coûte un prix, 3 dollars, ils te présentent un monsieur, il te signe ça puis tu paie. Tu leur dis si t'as des enfants, moi je suis très honnête, puis ils m'en donnent pour une personne. Si t'as des enfants tu présentes ta carte de b.s. Je ne sais pas s'ils ont le moyen de vérifier...

C : Est-ce que c'est si tu as des enfants que tu présentes ta carte de b.s.?

I : Non, c'est tout le temps (...)

C : Donc tu as été à la distribution de colis, les colis en tant que tel, est-ce que tu pouvais choisir les choses?

I : Non, tu choisis pas, mettons, mettons t'arrives, ça ressemble un peu à un rectangle, là tu rentres c'est classé les légumes, des choses différentes, là eux autres arrivent puis i donnent ça, c'est sûr que la fraîcheur, c'est pas comme tu vas chercher à l'épicerie du coin, la fraîcheur est plus ou moins bonne. Il faut que tu consommes ça dans les jours qui suivent...

Dans chacun des trois organismes de distribution de colis de l'agglomération de Trois-Rivières, l'utilisateur rencontre la personne responsable et fait état de sa situation, la première fois qu'il demande. Le volume du colis varie selon qu'il s'agit d'une personne seule ou d'une famille. En ce qui a trait à la relation d'aide, nous avons vu que les Artisans de la Paix avaient modifié leur façon de faire. Plutôt que de fabriquer des colis de nourriture comme le font encore aujourd'hui les deux autres organismes, ceux-ci circulent avec les usagers à travers les aliments disponibles. Comme en témoigne l'extrait précédent, cette façon de faire n'est pas perçue comme étant un choix d'aliment par l'utilisateur puisque la personne qui l'accompagne prend les aliments de son choix et les lui donne.

L'activité d'aide alimentaire par le don unilatéral de colis construit donc un rapport très limité avec les autres usagers ainsi qu'une relation hiérarchique avec les responsables qui, comme nous allons le voir, prendra des modalités différentes selon les organismes et les milieux.

Avant qu'il n'existe des organismes communautaires oeuvrant dans l'aide alimentaire, la distribution de colis de nourriture était réalisée dans les paroisses souvent sous la supervision du curé. Ce type d'aide alimentaire a souvent été initié par les paroisses et les curés à l'occasion de Noël ou comme dépannage ponctuel. Dans certaines paroisses, elle deviendra un service régulier auprès des paroissiens pauvres.

La question que nous pouvons nous poser dès lors est la suivante : quelle relation s'établit entre les usagers et usagères de l'aide alimentaire et les responsables et bénévoles

effectuant cette distribution de colis, compte tenu que ces responsables sont des personnes qui font œuvres religieuses cléricales ou laïques dans le milieu? Et considérant le fait que les usagers comme les québécois en général fréquentent beaucoup moins les institutions religieuses même si en région, la fréquentation semble être demeurée plus élevée si l'on inclut les religions catholique et protestante ainsi que les variantes et les nouvelles religions apparues?

La réponse à cette question est complexe. Cette complexité est à la mesure de la transformation du rapport à la religion, selon les personnes et les groupes. L'agglomération de Trois-Rivières est un des hauts lieux de l'activité religieuse au Québec. Plusieurs congrégations y sont présentes, une basilique au Cap-de-la-Madeleine est fortement fréquentée par les gens du milieu comme des pèlerins de l'extérieur. Nous observons aussi la présence significative de communautés protestantes, dont l'origine peut être associée à l'industrialisation anglo-saxonne du début du siècle.

Il faut envisager que ce rapport au religieux s'est transformé à la fois chez les usagers de la distribution de colis mais aussi chez les religieux et les laïcs dans les Églises. Ainsi, des personnes âgées d'origine modeste, qui ont connu les institutions religieuses, comme la personne suivante qui nous parle du temps où « **pour recevoir de la nourriture, il fallait travailler avec les religieux** », continuent à percevoir et à agir comme si ces institutions opéraient une régulation sociale tout aussi déterminante qu'à l'époque précédant la révolution tranquille :

C : Ici quand vous venez, je sais pas si ça a été comme ça, mais au moins maintenant, vous prenez vous-même les légumes...

I : Non. Non. On prend rien. Moi je prends rien faut toujours me le donner. Ah! Non je ne prendrai rien. Moi je me sens, euh.. Ça toujours été comme ça...

C : C'est vrai que c'est la personne qui met ça dans votre sac.

I : Ça a toujours été comme ça. Mais même s'il me dirait : prend ce que tu as de besoin, je serais pas capable. (...) Si je le prends, je le vole. Elle (une personne à l'aide alimentaire) me le dit, mais l'autre... J'ai tellement vécu sur une méfiance, tellement vécu sur la peur d'être trompée. Quand même que un dirait : prend ce que tu veux. C'est-tu la première, c'est-tu un autre? Tsé, moi je vais manger des bêtises par l'autre.

C : Oui

I : Non. Non. Non . Jamais je ne prendrai.

(femme, 60 ans et plus)

Ce point de vue et ce mode d'interaction sont exceptionnels et s'ancrent dans une expérience ancienne des institutions religieuses. Nous avons rencontré des personnes identifiées à ce type de relation autoritaire, où la personne qui reçoit ne figure pas comme une interlocutrice qui peut rétablir les faits. Ce type de relation ne représente toutefois qu'une tendance minoritaire aujourd'hui parmi les bénévoles et les responsables qui ont un engagement religieux. Nous pensons que l'extrait suivant, raconté par la même personne, fait état de cette situation nouvelle qui est vécue selon un mode d'interaction ancien :

I : Elle me donnait tout' normal comme tout le monde. Mais après, elle me disait, j'ai ça tu le veux-tu ? A m'a testée une journée (personne religieuse) puis j'y dirais. A dit, parce que je l'aimais tellement, c'est vrai faut avoir confiance en quelqu'un mais pas à l'extrême. J'ai dit vous me donnez ça. A dit oui. La semaine prochaine je vais vous montrer ce que j'ai fait' avec ça. Je suis arrivée avec un petit peu de relish puis j'y ai donné.

C : A dû être contente?

I : Oui, elle était contente et puis une petite compote aux pommes. Ça c'est vos pommes attaquées, là. A dit j'es jetterai pas à l'avenir. Quand il venait du monde a disait, elle, a perd rien.

L'objet du test dont elle parle ne porte pas sur ce qui est distribué normalement. La responsable évalue uniquement la possibilité que des denrées alimentaires en moins bon état soient utilisées. Si, comme nous l'avons affirmé, la distribution de colis n'entraîne pas de relation soutenue entre les usagers, nous avons pu noter qu'elle est néanmoins source d'une intensification des relations existantes des personnes usagères dans leur milieu grâce aux colis distribués, comme le montrent plusieurs extraits.

Dans la suite de l'entrevue citée précédemment, la personne nous dira que, comme grand-parent, les colis lui permettent de recevoir ses garçons et ses petits enfants qui vivent pour leur part en situation de chômage. Elle mentionnera que, vivant sur un faible revenu de retraite, elle se rend à la distribution de colis faite par un organisme plutôt que celle de sa paroisse parce qu'à sa paroisse, elle s'est aperçue que beaucoup de femmes avec des enfants y recevaient des colis. Elle dit ne pas vouloir ôter de la nourriture aux enfants. Notons ici que, malgré le contact furtif avec les autres usagers, cette personne s'est élaborée, dans sa démarche de recours à l'aide alimentaire, sa propre règle de fréquentation.

Même si l'enracinement religieux des bénévoles et des responsables est différent de celui des usagers, cette différenciation ne semble pas intervenir en premier lieu dans le caractère problématique des relations sociales rencontré dans ce type d'aide alimentaire par colis de nourriture. Nous pensons que ce qui intervient au premier chef, ce sont les limites de l'appropriation d'une activité d'aide alimentaire où les usagers ne participent que très peu à l'élaboration des normes sociales les régissant. Dans la soupe populaire, les dîneurs vont au moins commenter en groupe leur appréciation des repas tandis que dans la distribution de sacs de nourriture, ils ne se sentent pas en situation de le faire.

Ce caractère problématique prend plusieurs aspects : celui de l'étrangeté des autres usagers que l'on rencontre furtivement dans les lignées et son corollaire, c'est-à-dire les limites de ce type d'aide à combler l'isolement social que vivent plusieurs de ces personnes. De plus, les usagers de ce type d'aide dénotent, dans leur rapport au milieu, l'existence de réactions qui relèvent de préjugés. Eux-mêmes, sans souvent s'en rendre compte, développent un discours sur l'exemplarité de leur vie : ils ne fument pas, ils ne boivent pas, ils sont de bons parents. Ce discours n'est que la forme intériorisée du rapport aux préjugés du milieu. De plus, dans ce genre de distribution, les usagers s'interrogent sur la qualité fluctuante des denrées redistribuées et plus généralement sur les règles de distribution entre usagers et bénévoles. En voici un exemple :

C : Tu m'as dit que ce qui te rend un peu mal à l'aise, c'est l'atmosphère de froid?

I : Oui, ici il y a un peu une atmosphère de froid de temps en temps. C'est peut-être moi qui s'imagine ça, là...

C : C'est ton point de vue à toi qu'on veut.

I : C'est mon point de vue à moi, un froid de temps en temps.

C : Dans le contact qu'on a avec les gens?

I : On dirait que les gens sont un peu mal à l'aise entre eux autres. On se parle icitte. Mais quand on se voit en quelque part, c'est rare qu'on va se parler.

C : OK, c'est pas un milieu qui rayonne.

I : Le monde, on dirait qu'ils sont gênés. C'est sûr quand tu vois du monde qui travaille pis toi tu travailles pas, je parle des autres personnes, c'est sûr qu'i sont un peu mal à l'aise des fois. Arrive ben juste pis trouver des solutions pour arriver. Ben c'est la plupart du monde qui essaye de faire ça (à l'aide alimentaire)

Cet usager mentionne que le local de distribution de sacs de provision est petit. Les personnes venant chercher des colis à l'organisme du Cap-de-la-Madeleine se retrouvent dans une lignée alors que, dans les autres organismes, elles peuvent s'asseoir éparpillées dans une salle. Cette vision d'étrangeté des autres est plus présente à cet endroit :

C : Ton point de vue sur les gens qui viennent chercher de la nourriture, est-ce que tu parles un petit peu avec eux autres?

I : Non, non, je parle pas avec eux, des fois avec leurs visages je vois qu'ils ont plus de misère moralement. Parce que des fois, ce n'est pas juste les choses quotidiennes qui te rendent la vie difficile.

C : Hum!

I : C'est que ça doit être difficile pour eux autres aussi.

C : T'as-tu cette impression là parce que je t'écoute me parler, puis t'as l'air d'avoir l'impression que les gens sont plus dans la misère que toi?

I : Ben, je n'en vois beaucoup...

C : Est-ce que c'est la majorité qui est comme ça?

I : Y en a qui sont comme moi, mais ça me fait plus de quoi de voir ceux qui sont pires que moi. Déjà, moi je trouve ça dur. Tu les vois par leurs

yeux, quelqu'un qui va avoir pleuré longtemps. C'est sûr j'aimerais ça les aider mais je peux pas...

Le témoignage fait par cette femme est particulièrement touchant. Il permet de constater cette impression d'étrangeté, de confrontation à la misère des autres et à la sienne qu'impose l'attente en ligne pour recevoir des colis. En revanche, plusieurs nous ont mentionné qu'ils préféreraient recevoir des colis de nourriture plutôt que d'aller à la soupe populaire, pour des raisons de gêne. Ce qui caractérise ces personnes, c'est de ne pas être identifiées, de ne pas vouloir se faire identifier ou de ne pas s'identifier tout simplement à la situation de pauvres dans leur milieu. Lors de la distribution de colis, on est aperçu moins longtemps et on croit ainsi être moins stigmatisé en tant que pauvre :

C : Qu'est qui a fait' que vous êtes passé, je sais que vous avez arrêté d'aller à la (soupe populaire) parce qu'il y avait la voisine de votre frère qui travaillait là. Mais, il y en a d'autres soupes populaires dans le coin. Qu'est-ce qui a fait que vous avez préféré passer de la soupe populaire à plutôt recevoir des sacs d'épicerie?

I : Moi, mon idée à moi, c'est moins gênant d'aller icitte que d'aller là.

C : Ah oui, vous trouvez ça moins gênant.

I : Oui, oui, parce que le monde tsé j'veux dire.

C : À part aujourd'hui, vous êtes obligé de parler longtemps.

I : Tu rentres icitte puis tu t'en retournes. Quand tu t'en vas là-bas, le monde te regarde entrer, là il te regarde passer, là un moment donné ça te lâche pas, pis moi.

C : Vous avez trouvé qui est trop...

I : Je trouve ça frustrant de se faire regarder.

Dans la suite de cette entrevue, cet usager fait le récit de plusieurs relations problématiques entretenues avec des personnes en situation de pauvreté, notamment celle qui a généré son endettement suite à un prêt à une de ces personnes qui ne lui a pas été remboursé. Cette personne ne veut « rien devoir à personne », pour minimiser en somme des relations ont été pour lui très problématiques. Par ailleurs, il s'agit d'une personne qui n'a pas beaucoup d'habiletés culinaires, ce qui limite visiblement sa capacité à tirer partie de la nourriture reçue, comme on peut l'observer dans cet extrait :

I : Avant j'avais déjà été aux Artisans de la Paix, j'avais été déçu pas mal.

C : Par les sacs d'épicerie?

I : Oui, oui, pas mal, pas mal, pas mal. (...) C'est sûr qu'i en donnent pas mal, là.

C : Qu'est-ce que vous avez trouvé?

I : J'ai été obligé de jeter le trois-quarts.

C : Ah, oui.

I : Après deux jours que je l'avais.

C : Les légumes étaient pas frais?

I : Non, tsé, en tout cas j'ai jeté le trois-quarts. C'était la première fois que j'y allais. (La nourriture) y était correct. Au bout de deux jours. Si mettons ça fait deux jours de plus que c'est dans le frigidaire. Tu rouvres ça (le frigidaire). Un moment donné moi je me dis ça. Je retourne plus là jamais, jamais, jamais. Je suis jamais retourné.

C : Ici ce que vous avez (autre organisme) ce que vous avez vous pouvez le garder au moins pour la semaine?

I : Oui, oui, oui. Je dis pas qu'il n'y a pas en réalité des affaires que je ne jette pas. Parce que là, il faut pas être menteur. Mais tsé, ça arrive qu'il y a des affaires que je jette quand même. Mais le plus que le trois-quarts du temps, je le garde tout pareil. C'est encore mieux qu'aux Artisans.

Les Artisans de la Paix distribuent des provisions qui proviennent de Montréal. Déjà, plusieurs personnes soulignent des problèmes de fraîcheur des aliments. Si l'on ne cuisine ni ne congèle les aliments reçus, ceux-ci ne sont, très rapidement, plus comestibles. Deux des trois organismes fabriquent à l'avance les sacs de nourriture plutôt que de le faire en présence des usagers. Bien qu'il soit possible de refuser certains aliments, les usagers ne les refusent pas par crainte de voir leurs sacs de provisions diminuer ou par gêne d'avoir à refuser un don.

La citation suivante illustre bien la complexité du rapport à la distribution de sacs de provisions qu'entretiennent des personnes et des familles ayant perdu l'emploi qui assurait leurs revenus. Cette personne nous dit qu'un de leurs voisins, les voyant en situation difficile, est venu de temps en temps leur donner des sacs de provisions. En effet, après la perte d'emploi d'un des conjoints, cette famille ne vivait plus que sur un revenu saisonnier :

C : (Tu dis) on a été surpris que c'est des étrangers, parce que je sais que, à force de faire des entrevues on se rend compte que pour beaucoup de gens c'est gênant. Toi le regard extérieur, il compte beaucoup? Y en a qui sont pas à l'aise de demander de la nourriture. Y en a d'autres qui sont parfaitement à l'aise. Toi comment tu...

I : Moi ça me dérange mais je veux dire que, j'irai pas dans ma famille pour demander. Dire : on a de la misère, aidez-nous là. Je suis pas capable, ni aux voisins, l'environnement. Ce qu'on a aimé, c'est que du monde s'en apercevait. Ils venaient pas eux autres mêmes.

C : Des gens de ta famille?

I : Non, c'est un voisin qui... On l'avait juste rencontré comme ça. Parce que nous, l'auto qu'on avait fonctionnait plus. Faque l'hiver on était à pied pour aller faire l'épicerie ou acheter quelque chose, là. Puis on a rencontré ce monsieur là comme ça l'hiver.

C'est juste une connaissance tout simplement.

C : Oui, puis quel type de service qu'il vous rendait?

I : Vu qu'on l'avait rencontré dans le temps des fêtes. Il était venu nous porter deux sacs d'épicerie à la maison avec une dinde dedans. (...) Quand il passe par chez nous, il nous demande toujours comment ça va.

C : Est-ce que c'est devenu un ami, quelqu'un que vous fréquentez.

I : On se fréquente pas tellement, pour dire qu'on va chez lui et lui vient chez nous. Non, quand on se voit, on se parle. Il nous demande toujours comment ça va. (...) Comment ça, on en voit plus souvent aujourd'hui. Parce que l'on voit aujourd'hui à la télé soit des suicides familiaux, des meurtres familiaux puis le monde dit : comment ça. Le monde tu restes à coté puis tu t'en aperçois pas. Ceux qui sont dans la misère puis toute ça. On n'est pas obligé d'être habillé ben ben pauvres pour montrer que ça va pas.

L'aide alimentaire était identifiée par cette personne comme n'étant attribuée qu'à ceux qui reçoivent des prestations de la sécurité du revenu : « Oui, j'étais pas certaine qu'on pouvait l'avoir. Quand j'y ai été, j'étais pas certaine si i diraient oui ou non. Ils ont accepté. J'ai trouvé ça gentil ». Cet extrait fait bien état de la nécessité d'une reconnaissance des situations de pauvreté que vivent les personnes et montre comment **la manière de les reconnaître est déterminante pour ceux qui les vivent**. L'allusion aux situations de violence est un moyen pour la personne de mentionner la situation qu'elle a vécue⁹ et comment l'intervention de ce voisin fut déterminante. Par ailleurs, au cours de l'entrevue, il est mentionné que si la situation se détériore, la famille n'aura pas d'autre choix que de recourir à la soupe populaire. Le recours à l'aide alimentaire est devenu pour elle une voie possible afin d'affronter le pire.

4.2.6 La relation des jeunes à l'aide alimentaire

⁹ Ceci se confirmera à la fin de l'entrevue à micro fermée.

Des jeunes utilisent la distribution de sacs de provisions en tant qu'usagers, mais ils sont plutôt rares. Ceux que nous avons interviewés nous ont confirmé que leurs réseaux d'amis, en situation de difficultés tout comme eux, ne fréquentaient pas l'aide alimentaire bien que, selon leurs dires, ils auraient avantage à le faire. Voici comment un jeune décrit son recours à la distribution de colis de nourriture :

C : Est-ce tu te souviens la première fois que tu es venu? Tu avais été ici?

I : Non, j'ai été (nom de l'organisme). C'était plus proche de chez nous.

C : Ah! OK. Est-ce que tu te souviens un peu comment ça c'était déroulé à ce moment donné là?

I : Oui, j'avais pas d'argent, il a fallu que je m'arrange avec la direction. Qui me laisse gratuitement. Je pense que ça coûte trois piasses pour un sac eux autres.

C : C'est un sac 3 dollars?

I : Ben t'as du pain, puis t'as tout' là. C'est presque tout' trié. Les légumes avant sont triés. Parce que la plupart du temps, quand t'as des légumes, ils sont à jeter dans les vidanges.

C : Donc tu as demandé de l'aide alimentaire, puis ils t'ont demandé trois dollars par sacs? Pour les trois sacs?

I : Pour les trois sacs. Pour une personne.

C : Quand tu as demandé de pas payer comment il a fallu que tu t'arranges? Est-ce qu'il a fallu que tu dises...

I : Il a fallu que j'explique pourquoi j'avais pas d'argent. Là j'y ai expliqué que j'avais juste 100 piasses.

C : Est-ce que l'accueil est bien?

I : Oui (mitigé, du type ouais). Ils sont un peu réticents parce qu'il y en a qu'abusent comme dans n'importe quoi. Tout le monde abuse.

C : Quels arguments, quand ils ont cessé d'être réticents? Est-ce qu'il y a un élément qui a...

I : Quand j'ai expliqué. J'ai pas une cenne, j'ai montré avec mes papiers que j'avais juste 100 piasses. Je ne pouvais pas faire grand chose. Cent piasses d'épicerie, à la fin du mois t'as pu rien. J'ai ma blonde à nourrir. Est pas déclarée. Elle vient chez nous quand même deux fois par semaine.

C : Est-ce que l'on t'a pris seul pour te parler de ça?

I : Y avait du monde qui attendait?
(homme 18-30 ans)

La situation de ce jeune homme va être considérée même s'il n'est pas en mesure de fournir le montant exigé aux autres usagers de l'aide alimentaire. Mis à part la moindre discrétion dont on fait preuve dans cet organisme (dans les deux autres cas, les personnes sont reçues dans une pièce fermée), les bénévoles et les responsables démontrent une ouverture face à la situation de cette personne et consentiront à lui attribuer de l'aide alimentaire.

En fait, la très grande majorité des jeunes que nous avons rencontrés et qui recevaient des colis avait comme point commun d'avoir connu l'aide alimentaire via un travail communautaire, soit dans des programmes de sentence du Ministère de la justice ou encore par des programmes d'employabilité. Ils sont surtout impliqués dans l'Armée du Salut à Trois-Rivières, située au centre-ville, lieu où les jeunes se rassemblent. Dans le cas des soupes populaires, nous avons pu remarquer que les bénévoles prenaient leur dîner à la soupe populaire un peu avant ou après que les usagers dînent. En plus, suivant des règles plus ou moins explicites selon les milieux et les organismes, ces personnes qui vivent eux-mêmes des situations précaires, bien souvent, prendront de la nourriture pour emporter chez elles. Mais ceci ne se fait généralement pas sans discernement voire même sans discussions au sein de l'organisme. Des règles sont formulées, du type : ne sont pris par les bénévoles que les produits en trop faibles quantités pour être distribués sous forme de repas. Là où la situation semble problématique pour les usagers et les bénévoles, c'est quand ces règles demeurent implicites. En voici une illustration, le cas d'une personne qui, attendant la naissance d'un enfant et voulant lui assurer une sécurité alimentaire, va prendre régulièrement des biens alimentaires à cette fin :

C : Quand tu t'apportes de la bouffe chez vous, tu prends-tu ce qui reste ou tu passes avant le monde?

I : Moi, je te compterai pas de menteries, je passe avant le monde. (...)

C : Tu choisis ce que tu as de besoin?

I : C'est ça, il y a des affaires qu'i peuvent pas donner en petites quantités. C'est sûr que des fois, il en reste plus pour le monde. Les employés passent avant.

C : C'est une politique de la place?

I : Oui, c'est ça. Oui, c'est sûr on passe avant.

C : Puis là, est-ce que ça occupe une bonne place dans l'épicerie du mois?

I : Oui, c'est pas pire.

C : Tu te fais des bonnes réserves...

I : Oui, je me fais de bonnes provisions. (...) Mais moi je m'en apporte juste une fois. Comme hier, j'ai amené un cinquantaine livres de carottes, j'es épluche, j'es fait congeler, j'es coupe toutes en rondelles, comme aujourd'hui je me suis apporté une caisse au complet de céleris, il y a peut-être cinquante céleris dans la caisse mais j'en n'amènerai pas toutes les semaines. Je vais peut-être être correct pour trois mois.
(homme, 18-30 ans)

Il n'est pas question de juger cette situation, ni de la généraliser. Cet usage ne renvoie qu'à une fraction minimale de l'ensemble des biens alimentaires distribués. Il faut constater par ailleurs comment ceci détermine la vision et les actions formant l'aide alimentaire comme activité sociale. Il ne fait pas de doute que la très grande majorité de ces personnes recevraient de l'aide alimentaire sur la base des critères appliqués aux usagers. Néanmoins, le caractère discrétionnaire de ces pratiques a pour conséquence **de saper l'élaboration collective de règles de distribution à la mesure de tous les participants à l'activité d'aide alimentaire**. Plutôt que de suggérer une norme sociale idéalisée de justice, nous préférons ici relever la question que soulève cette situation, laquelle marque davantage les milieux où la population est hétérogène comme dans les centres-villes. L'absence de lien entre les regroupements de citoyens, de personnes locataires, d'assistés sociaux ou sa moindre importance, fait état d'un espace de pauvreté morcelé en petits groupes voire même individualisé.

Cette situation pourrait également prêter flanc à d'autres interprétations. Est-ce que l'approche charitable est à même de reconnaître les groupes sociaux auxquels appartiennent les usagers et de se positionner par rapport à eux? Dans d'autres milieux, où ces regroupements sont très actifs comme nous le verrons, c'est à partir de leur expérience que s'élaborent des normes explicites de redistribution. L'importance de cette procédure réside non pas en ce qu'elle implique la valeur des biens alimentaires mais plutôt en ce que les usagers de l'aide alimentaire, à travers leur démarche, remettent en question les règles régissant leur vie et leur milieu. Cette remise en cause s'étend jusqu'à l'existence même de bases de ce que serait une commune humanité.

Nous pouvons percevoir chez les jeunes qu'il y a une moindre identification aux responsables, bénévoles et aux visées de l'organisme. Cette distance sociale des jeunes à l'égard de l'aide alimentaire relève de la différenciation sociale des jeunes par rapport à l'ensemble des institutions du milieu.

Contrairement au cas des soupes populaires, nous avons ordonné notre description de l'activité d'aide alimentaire par la distribution de sacs de nourriture sans discerner précisément selon les milieux. Dans ce type d'activité, les points communs l'emportent sur les différences locales dans l'agglomération. Cela dit, il demeure des différences qui sont cohérentes avec la différenciation sociale entre Cap-de-la-Madeleine et Trois-

Rivières. Nous avons pu constater que l'aide alimentaire sous forme de distribution de colis ne permettait que très peu l'établissement de relations entre les usagers. On pourrait même dire qu'elle est source d'une individualisation de la pauvreté dans le cas des trois organismes rencontrés ici. La personne ou le couple qui demande de l'aide est reçu en entrevue individuelle, et se différencie aussi dans l'attente de colis. Nous avons pu constater que ceux qui ont un rapport individualisé à l'aide alimentaire au Cap-de-la-Madeleine ont tendance à recourir davantage aux sacs de provisions qu'à la soupe populaire. Précisons également que l'organisme de distribution des sacs de provisions dans ce milieu redouble ces relations problématiques entre usagers par une activité spécifique et ponctuelle, les soupers de Noël, qui ont pour but spécifique de contrer l'isolement des personnes et des familles.

I : Surtout leur repas qui font de Noël, pour nous autres s'il n'y avait pas ça.

C : C'est vraiment quelque chose qui vous fait plaisir?

I : Je ne sais pas si on aurait passé au travers sans ça.

C : C'est quelque chose qui est vraiment important pour vous? Sortir de la solitude?

I : Nous autres, c'est rendu notre Noël magique.

C : Comment ça se passe ces soirées-là? Il y a beaucoup de gens qui y vont?

I : Oui, la plupart qui vont déjà chercher la nourriture là. On donne notre nom quand l'organisme nous dit qu'il va en faire un. On donne notre nom d'avance pour qu'eux autres préparent le souper. On arrive à la salle puis eux autres ils montent toujours un spectacle. Qu'est-ce que j'aime dans leur spectacle, justement, ils essaient de faire réaliser au monde justement c'est quoi là.

C : La pauvreté?

I : Oui, c'est quoi. Réfléchissent aussi, il y en a à côté de toi puis tu ne les vois pas, là. En voulant dire t'as pas juste toi à regarder, là. Pour tu puisses être capable d'aider à d'autres aussi.

Les usagers de cette aide alimentaire à Trois-Rivières ne nous ont pas fait mention de telles manifestations qui établissent des liens entre les usagers et avec les responsables. Cette fête, au Cap-de-la-Madeleine, réunit les usagers ainsi que des personnes et des familles seules du milieu. Il constitue un moment, jugé important par cette usagère, d'intégration au milieu et de réflexion sur sa situation et sur celle des autres en plus de permettre une participation des enfants. Il va sans dire que cela a pour conséquence de ré-élaborer le sens de la fête de Noël, fête de la consommation aujourd'hui et qui est source importante d'endettement et de gêne pour des parents démunis.

Pour mettre en relief cette description, nous traiterons dans la prochaine section de l'appropriation sociale de l'aide alimentaire par les usagers. Rappelons brièvement que, classiquement, une analyse vise à saisir des régularités sociales dans les contenus de discours et d'expérience. La particularité de notre analyse tient à ce qu'elle vise à décrire ces régularités que nous constatons mais aussi celles qui sont mises en forme par les usagers dans leurs discours et leurs pratiques, de manière à nous adapter ou nous aménager leur situation.

4.2.7 L'appropriation sociale de l'aide alimentaire

Nous entendons par appropriation sociale le processus suivant : il s'agit des transformations induites par l'élaboration d'une activité sociale (aide alimentaire) dans l'ordre de la connaissance comme dans celui de l'organisation concrète des pratiques sociales. Ces transformations peuvent être observées à l'échelle individuelle ou collective et résultent de l'expérience cumulée et mémorisée des personnes et des groupes. Concrètement, nous pouvons identifier les traces de l'appropriation sociale à travers les nouvelles catégories de connaissance émergeant aux divers moments de l'appréhension de la relation d'aide alimentaire. Il peut s'agir également de la re-définition d'anciennes catégories de connaissance. Tout ceci forme en somme le point de vue des usagers de l'aide alimentaire. Cette activité cognitive, faite d'assimilation et d'accommodation dans la vie quotidienne, peut ou non, selon l'état des relations sociales et de diverses manières, exprimer les propriétés de l'activité d'aide alimentaire et plus généralement de l'appropriation de l'espace-temps de la pauvreté dans un milieu. En ce qui a trait aux pratiques sociales, nous avons des traces des comportements qui s'élaborent dans l'activité d'aide alimentaire et des traces des modalités selon lesquelles ces comportements peuvent induire une ré-élaboration des autres comportements des personnes et des groupes sociaux impliqués. Concrètement, il s'agit d'un apprentissage lié à l'alimentation (nouveaux produits, recettes, conservation), d'un apprentissage à l'interaction quotidienne avec les autres, à la participation à des actions collectives et aux développements de réseaux sociaux à travers l'aide alimentaire, c'est-à-dire par une médiation à l'échelle de l'espace-temps de la pauvreté et du milieu. A contrario, on pourra assister à un apprentissage des limites de l'aide alimentaire qui mènera, à terme, à l'interruption de ces pratiques. La fréquentation de l'aide alimentaire présente de multiples conséquences concrètes qui modifient la vie des usagers. Par exemple, en région, le fait de fréquenter les soupes populaires réduit les déplacements qui s'avéraient très difficiles auparavant. Il fallait revenir chez soi pour dîner et compter pour cela sur les transports en commun, dont on sait le caractère parcimonieux en région. Ceci a de multiples implications, ne serait-ce que la possibilité pour les personnes de fréquenter, en tant qu'usagers et bénévoles, des organismes communautaires qui ne sont pas à proximité de leur lieu de résidence. Celles-ci sont moins confinées dans leur maison et leur quartier. Toutes ces considérations, qui s'ajoutent à d'autres modalités concrètes de l'aide alimentaire, modifient le rapport que ces personnes entretiennent avec leur milieu.

Ce type « d'apprentissage », donc, n'est pas académique. Nous utilisons le terme appropriation pour indiquer qu'il s'agit d'un processus quotidien de pensée et d'action sur le monde, mis en œuvre à travers les interactions sociales. Ce processus se réalise à travers l'expérience et ses conséquences peuvent être observées sous de multiples facettes de la vie quotidienne. Considéré de cette façon, le social ne se résume pas à des contraintes s'exerçant sur les individus : il ouvre des possibilités d'existence pour les personnes et les groupes sociaux à la mesure des modalités de cumul de leurs expériences.

Dans quelle mesure les catégories utilisées par les usagers pour aborder l'aide alimentaire et la pauvreté sont-elles fondées sur leur propre expérience? Dans quelle mesure elles traduisent la morphologie sociale actuelle de la pauvreté, notamment telle qu'elle apparaît dans leur groupe social et le milieu? L'analyse des expériences d'aide alimentaire permet de dégager trois grandes dimensions de l'aide alimentaire qui peuvent être investies de différentes façons par les usagers :

1-la constitution d'une identité publique à la mesure du développement des réseaux sociaux, à travers l'aide alimentaire;

2-le développement d'un rapport politique au sens large à la vie sociale;

3-le développement d'une économie, de formes de production et de circulation permettant d'assurer les conditions sociales d'existence.

Ces axes de ré-appropriation de l'aide alimentaire par les usagers se manifesteront selon diverses modalités selon les espaces de pauvreté et les milieux. C'est ainsi que les actions collectives que nous avons observées au Cap-de-la-Madeleine, celles des usagers d'une soupe populaire qui opéreront une redistribution des biens alimentaires avec coordination, montre l'appropriation d'un agir collectif propre à ce milieu. Le développement endogène d'une activité d'alphabétisation, dont l'un des modes d'accès principaux est la fréquentation de la soupe populaire, rend compte d'une appropriation du processus de socialisation conférant des habiletés sociales. Cette activité produit en quelque sorte une « re-socialisation ». En somme, le processus d'appropriation sociale que nous pouvons mettre en évidence ici a été institutionnalisé et il s'est construit à travers l'activité d'aide alimentaire qui a précédé le développement de l'alphabétisation. Nous ne pensons pas que ce type de développement de l'aide alimentaire a été « fabriqué » par un mode d'intervention spécifique, il est plutôt relatif à la dynamique même du milieu : la densité des relations de parenté et d'alliance et une organisation qui a su se profiler et procéder de la transposition de ces relations sociales existantes entre les usagers¹⁰.

¹⁰ L'idée du développement d'une activité d'alphabétisation provient d'une personne résidente du quartier et qui est devenu anthropologue. Elle s'est présentée sous l'aspect d'une « découverte » du point de vue du responsable de l'organisme.

Ce type « d'apprentissage », donc, n'est pas académique. Nous utilisons le terme appropriation pour indiquer qu'il s'agit d'un processus quotidien de pensée et d'action sur le monde, mis en œuvre à travers les interactions sociales. Ce processus se réalise à travers l'expérience et ses conséquences peuvent être observées sous de multiples facettes de la vie quotidienne. Considéré de cette façon, le social ne se résume pas à des contraintes s'exerçant sur les individus : il ouvre des possibilités d'existence pour les personnes et les groupes sociaux à la mesure des modalités de cumul de leurs expériences.

Dans quelle mesure les catégories utilisées par les usagers pour aborder l'aide alimentaire et la pauvreté sont-elles fondées sur leur propre expérience? Dans quelle mesure elles traduisent la morphologie sociale actuelle de la pauvreté, notamment telle qu'elle apparaît dans leur groupe social et le milieu? L'analyse des expériences d'aide alimentaire permet de dégager trois grandes dimensions de l'aide alimentaire qui peuvent être investies de différentes façons par les usagers :

1-la constitution d'une identité publique à la mesure du développement des réseaux sociaux, à travers l'aide alimentaire;

2-le développement d'un rapport politique au sens large à la vie sociale;

3-le développement d'une économie, de formes de production et de circulation permettant d'assurer les conditions sociales d'existence.

Ces axes de ré-appropriation de l'aide alimentaire par les usagers se manifesteront selon diverses modalités selon les espaces de pauvreté et les milieux. C'est ainsi que les actions collectives que nous avons observées au Cap-de-la-Madeleine, celles des usagers d'une soupe populaire qui opéreront une redistribution des biens alimentaires avec coordination, montre l'appropriation d'un agir collectif propre à ce milieu. Le développement endogène d'une activité d'alphabétisation, dont l'un des modes d'accès principaux est la fréquentation de la soupe populaire, rend compte d'une appropriation du processus de socialisation conférant des habiletés sociales. Cette activité produit en quelque sorte une « re-socialisation ». En somme, le processus d'appropriation sociale que nous pouvons mettre en évidence ici a été institutionnalisé et il s'est construit à travers l'activité d'aide alimentaire qui a précédé le développement de l'alphabétisation. Nous ne pensons pas que ce type de développement de l'aide alimentaire a été « fabriqué » par un mode d'intervention spécifique, il est plutôt relatif à la dynamique même du milieu : la densité des relations de parenté et d'alliance et une organisation qui a su se profiler et procéder de la transposition de ces relations sociales existantes entre les usagers¹⁰.

¹⁰ L'idée du développement d'une activité d'alphabétisation provient d'une personne résidente du quartier et qui est devenu anthropologue. Elle s'est présentée sous l'aspect d'une « découverte » du point de vue du responsable de l'organisme.

Chacune de ces dimensions peut être détaillée. En ce qui a trait à la première, nous avons constaté que, dès que les personnes et les familles envisageaient de recourir à l'aide alimentaire, une série de questionnements sont apparus. Notamment, concernant le fait que l'activité d'aide alimentaire comme celle de la sécurité du revenu remettent en jeu l'identité publique des personnes. Des comportements associés au mode de vie et relevant du domaine privé font l'objet d'un examen de la part des usagers, bénévoles et responsables de l'aide alimentaire. Par exemple, à la question « est-ce que je dois recevoir de l'aide alimentaire? » peut s'articuler un ensemble de réponses à la mesure des catégories de connaissance qui établissent le rapport au monde des personnes : questions psychologiques, questions des « mérites » de chacun, questions d'événements contingents de l'existence, etc. S'effectue souvent **un glissement entre un discours visant à faire face aux nécessités et celui des « causes » des comportements qui ont mené à la situation d'appauvrissement**. Or, ce déplacement peut se faire diversement du point de vue des usagers, marquant ainsi une appropriation différentielle de l'aide alimentaire. Pour se faire mieux comprendre, prenons l'exemple des « bons et mauvais pauvres ». Ce discours est présent chez certains responsables et certains usagers. Discerner les personnes en termes de bons pauvres ou de mauvais pauvres, c'est attribuer à la personne un caractère substantif d'être en soi « bon ou mauvais ». C'est une des « réponses » que l'on peut donner à la contrainte de gestion d'une activité d'aide alimentaire comme à la « gestion » de ces relations avec les autres qui vivent en situation de pauvreté. Celle-ci consiste à séparer « l'ivraie » du « bon grain ». Des usagers de l'aide alimentaire exposent des situations où ceux-ci ont cessé de fréquenter certaines personnes parce qu'elles les auraient trompés : par exemple, il leur a prêté de l'argent qui ne leur sera jamais remboursé, ce qui les amènera à porter un tel type de jugement.

Une autre approche rencontrée se fonde sur une conception du caractère social de la vie humaine. Les qualités des êtres humains n'étant plus attribuées substantivement mais sur la base d'une compréhension de leur socialisation, définissant un rapport différent à la pauvreté. Concrètement, le fait d'être identifié, au Cap-de-la-Madeleine¹¹, à certains quartiers où la population est constituée à 32% d'analphabètes fonctionnels, montre que ce qui est impliqué dans les situations de pauvreté, ce ne sont pas des qualités substantives mais bien des habiletés sociales fondamentales, absentes chez une part importante de la population de ce milieu : par exemple, ne pas être à même de lire toutes l'information écrite (médicaments, information publique, publicité, etc.). Cette identification a été facilitée, dans ce milieu, par la plus grande homogénéité de la population. Le rapport à la pauvreté qui se dégage de l'expérience modifie l'horizon, les types d'actions des usagers et des responsables. Bien qu'il y ait des problèmes de gestion et d'équité entre les personnes, dans l'aide alimentaire comme ailleurs, ceux-ci n'entraînent pas obligatoirement une interprétation « naturaliste » de l'existence humaine. Nous ne pourrions malheureusement, vu l'objet de cette étude, discuter dans le présent document des différentes conceptions de la pauvreté qui sont ressorties chez les usagers et les responsables, mais nous en traiterons plus amplement dans une publication ultérieure.

¹¹ Recherche réalisée par l'organisme Ebyôn.

Au fur et à mesure, donc, où se constitue une relation d'aide alimentaire, comment se trouve renforcée ou transformée la conception première? Cette appropriation ne réside pas uniquement dans l'ordre de la connaissance mais elle est aussi induite dans la formation des pratiques d'aide alimentaire. Il importe donc de se questionner sur la manière dont les pratiques sociales, nouvelles pour les personnes qui y participent, et que développe l'aide alimentaire, peuvent à terme contribuer à modifier l'espace-temps de la pauvreté et plus généralement le milieu?

En considérant ces questions, nous sommes amenés à envisager la dimension politique de l'appropriation : dans quelle mesure l'activité d'aide alimentaire produit un regroupement social, des normes et des règles sociales qui vont donner lieu à diverses manifestations politiques (revendications, débats dans le milieu, etc.)? De la même façon, est-ce que la participation à l'activité d'aide alimentaire constitue et élabore une économie spécifique? Autrement dit, il s'agit d'observer en quoi cette activité génère une connaissance et des règles de production et de circulation qui redéfinissent le rapport problématique à l'économie dominante de marché, chez les personnes et les groupes qui y participent. Considérant ces dimensions, l'analyse est à même de montrer que, selon les espace-temps de la pauvreté et les milieux, certaines d'entre elles sont plus ou moins développées. Dans l'agglomération urbaine de Trois-Rivières, la dimension politique de l'aide alimentaire est très ténue, à la différence d'autres endroits de la Mauricie, comme nous le verrons dans la suite.

4.2.7.1 Recomposition de l'identité publique et des réseaux sociaux dans l'aide alimentaire

Nous envisagerons ici l'identité des personnes d'un point de vue social plutôt que psychologique. Dans cette perspective, l'identité « personnelle » relève des relations avec différents groupes sociaux de notre socialisation. À travers les extraits cités jusqu'ici, nous avons pu percevoir que, dans la très grande majorité des cas, les personnes et les familles recourant à l'aide alimentaire font face à une situation d'isolement social : elles ne sont pas insérées dans un milieu de travail et, très souvent, leurs relations de proximité de nature familiale, de voisinage ou d'amitié se sont restreintes. Par contraste, les bénévoles et les responsables, voire les organismes d'aide alimentaire dans cette région sont intégrés à travers un enracinement religieux.

Le rapport au religieux est un phénomène mal connu en région au Québec. Si l'on se fie aux manifestations religieuses, tout en tenant compte des religions et des mutations et mouvements nouveaux, on peut remarquer leur présence relativement importante, du moins beaucoup plus importante que le laissent soupçonner les analyses de la laïcisation des années soixante. Dans l'aide alimentaire, si l'engagement religieux est important chez les responsables et les bénévoles, nous l'avons rencontré beaucoup moins souvent chez les usagers. Bien que soit assimilée la séparation entre l'ordre matériel et l'ordre spirituel dans la gestion des activités d'aide alimentaire (les cas de proxélitisme demeurent rares

ou très ciblés à une clientèle par les représentants des Églises), on ne peut que remarquer le témoignage que représente l'engagement religieux des bénévoles et responsables. Celui-ci n'est pas homogène par ailleurs. Ces engagements se différencient par exemple dans les grandes religions selon les tendances théologiques, allant de l'orthodoxie à une vision inspirée de la théologie de la libération. Ces considérations prennent leur importance à la lumière de ce que nous avons traité plus tôt, à savoir que plusieurs personnes recourant à l'aide alimentaire sont dans un processus de questionnements intense à propos d'eux-mêmes et de leur milieu, voire de la société. Dans un tel état de profonds bouleversements cognitifs et pratiques, le spirituel ou le religieux constitue une des modalités de redéfinition de ce rapport au monde. Des groupes qui ont été étudiés, tels les alcooliques anonymes, en procèdent dans la transformation de l'existence des personnes qui participent à leurs activités. Plusieurs de ces personnes fréquentent les activités d'aide alimentaire. Pour ce qui est de l'ensemble des usagers, il est clair que la spiritualité reste un élément important venant redéfinir l'identité publique mais qui n'est central que pour un nombre très restreint de personnes. Reste entier, pour la majorité des personnes, le problème de leur intégration sociale et de leur identité publique. L'aide alimentaire, comme ces phénomènes religieux, pose de multiples interrogations aux interprétations du « progrès social » que portait la révolution tranquille : celles d'un État qui assume les services sociaux et d'une laïcisation générale du rapport au monde. À la lumière de nos observations, la question qui surgit de notre problématique est la suivante : à partir de quelles nécessités sociales la reconquête de l'identité publique, et plus généralement le développement de l'aide alimentaire depuis les années 1980, restent-elles le fait, dans plusieurs lieux d'aide alimentaire comme c'est le cas de l'agglomération de Trois-Rivières, d'un engagement religieux de toutes allégeances, bien que cet engagement se situe en rupture avec la conception traditionnelle de la charité chrétienne?

L'hypothèse générale pour traduire cet état de fait poserait que seul le rapport au monde enraciné dans le religieux peut construire une autre forme de circulation, « le don » (prestation unilatérale), et la légitimer¹². Dans un contexte de dissociation de plus en plus grande des réseaux sociaux d'accumulation et de distribution sociale, la redistribution unilatérale devient une nécessité générale. Ce type de circulation est identifié aujourd'hui à des organismes laïcs dont les modalités de circulation réfèreraient plutôt à des formes de réciprocité. Considérant la domination actuelle des relations de marché, ces formes de réciprocité se modèlent bien souvent sur les relations de marché; elles en constitueraient d'ailleurs les voies d'accès comme dans le cas des organismes communautaires d'employabilité. La relation de marché se caractérise par une réciprocité égale : la valeur du produit équivaut à la valeur du prix selon l'offre et la demande. Il faut prendre en compte ces considérations dans l'analyse de l'appropriation sociale : si un processus d'individuation poussée marque des sociétés comme les nôtres, cela vaut non seulement pour l'ensemble de la vie sociale mais aussi pour la pauvreté et l'aide alimentaire. On peut comprendre dès lors que les contradictions sociales (ex : entre l'accumulation et la distribution sociale) ne soient pas assumées en tant que processus social ou collectif mais

¹² Voir à ce sujet les travaux de Josée Lacourse sur les formes de réciprocité au colloque de Leiden, Hollande, 1999.

d'abord comme un fait individuel, comme une absence de capacité productive chez les individus. L'appropriation de l'aide alimentaire procède de cet état de fait : elle rend compte des catégories relatives à l'individu dans la représentation que les usagers ont d'eux-mêmes, comme nous le verrons dans un premier exemple.

4.2.7.2 La ré-élaboration d'une identité publique à travers l'aide alimentaire

On peut comprendre, dans ce contexte social, le périples que signifie de mettre sur la place publique, devant les autres, sa situation, au moment où son identité est fragilisée par les ruptures avec les groupes sociaux principaux qui définissent l'identité dans notre société. Cette démarche est particulièrement difficile pour les personnes.

Les extraits que nous avons cités à propos de la trajectoire de recours à l'aide alimentaire montrent bien que plusieurs personnes ou familles vont exprimer des sentiments de gêne, de honte, de malaise en référant aux premiers moments, du moins, de leur fréquentation d'un service d'aide alimentaire. Ce genre de constat a déjà été relevé par des études sur les milieux de pauvreté¹³. Ce qui a été moins analysé, ce sont les normes sociales qui sous-tendent ces réactions. Nous remarquerons, à partir des citations, que les personnes qui éprouvent davantage ce genre de ressentiment sont celles qui ont pour elles-mêmes des normes sociales définissant une identité publique différente de celles qu'elles perçoivent de l'espace de pauvreté. Concrètement, il peut s'agir, d'une part, des normes dominantes d'autonomie individuelle, lesquelles prennent dans certains cas un aspect idéalisé (comme si l'isolement social faisait oublier l'interdépendance dont toutes les personnes procèdent) ou encore, d'autre part, de la représentation stéréotypée des gens appauvris comme êtres passifs et sans habiletés ni capacité d'en développer. Un responsable nous a exprimé ce conflit entre les normes sociales qui définissent l'identité publique, caractérisant les personnes se percevant comme différentes des « pauvres », par la phrase suivante: « ces personnes sont les premières victimes de leurs préjugés ». En termes sociologiques, nous traduirions ainsi : ces personnes vivent une contradiction entre les normes sociales dominantes idéalisées et stéréotypées de la richesse auxquelles elles s'identifient et les normes sociales de la pauvreté auxquelles leur situation présente réfère. Compte tenu de la complexité de la reconstruction du processus d'appropriation, nous l'illustrerons à partir d'une situation exemplaire. Cette personne appréhende sa situation de pauvreté d'abord en termes individualisants, ce qui remet en cause son identité publique :

C : Au début qu'est-ce que tu trouvais difficile?

¹³ **Gaulejac, Vincent de**, *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris: Hommes et groupes éditeurs, 1991.

I : C'est la gêne d'admettre que tu as besoin d'une tablee, c'est la gêne d'être pas capable de faire un budget. Comment ça se fait? Tu te poses des questions. Comment ça se fait que tu n'es pas capable d'arriver? C'est la gêne là...

L'utilisation du sujet « tu » montre bien comment l'état de la situation est attribué avant tout à l'individu. Cette personne, au moment où elle a eu recours à l'aide alimentaire, présentait des problèmes de santé qui exigeait une alimentation beaucoup plus équilibrée. Elle constate que l'état de sa maladie mais aussi les problèmes de relation avec son conjoint et des problèmes financiers s'étalant sur des années l'ont considérablement affaiblie, ce qui a eu pour conséquence qu'elle s'alimentait moins bien que par le passé : « Moi, mon alimentation, c'est très très essentiel. Il faut je mange des fruits et des légumes. Il faut je mange des bons repas. Des repas de viandes, ces choses-là. Je ne peux pas me contenter juste de toasts parce que... ». La qualité de la fabrication des repas est étroitement associée, chez cette personne, à l'état général de sa vie familiale et personnelle.

C : Si je te demande ce que ça t'as apportée l'aide alimentaire, c'est sûr que ça t'apporte des repas équilibrés.

I : Oui, ça m'apporte ça. Sinon je n'aurais pas mangé à ma faim. Puis en plus, ça m'a sortie de mon isolement?

C : Toi t'avais tendance à te replier sur toi-même?

I : Ben oui, ben oui, quand t'as pas d'argent, sur l'aide sociale, tu sors pas bien, bien, tu restes chez vous. Puis en plus de ma maladie, c'est ça, ça fait que j'ai découvert l'alphabétisation puis c'est ça. En plus des années que je voulais avoir des cours de français, ça m'a donné des cours de tricot, ça m'a ouvert une porte là. Présentement je suis des cours...

Cette personne mentionnera que le fait d'avoir une alimentation régulière grâce à la soupe populaire mais aussi grâce à l'argent qu'elle peut épargner pour mieux s'alimenter le soir **sera déterminant pour elle**. Étant en meilleure condition physique, celle-ci mentionne que c'est à ce moment qu'elle a eu « le courage » d'entreprendre des actions afin de modifier sa vie : sortie d'une relation violente avec un conjoint « si j'avais pas la tablee, j'aurais pas pu le laisser », apprentissages scolaires, voire ouverture envisageable pour se réinsérer dans le marché. Elle se retrouve en position de se faire demander, par les gens autour d'elle, sa famille, le voisinage et dans la soupe populaire, pour fabriquer des objets et expérimente ainsi une situation de reconnaissance de ses habiletés sociales : « les gens le demandent ». Le terme de « partage » et « d'entraide » vont ici venir redéfinir son identité publique :

I : Ici, à la soupe populaire, il y a beaucoup de partage. Moi je suis déjà partie d'ici avec au moins dix pamplemousses puis des oranges. Les gens, quand ils mangent pas telle affaire, ils se le partagent.

Moi j'ai trouvé ça...

Ceux qui jettent, on les regarde de travers, puis ils se font dire...

C : Par les gens.

I : On les regarde de travers. Puis quand on sait que quelqu'un a les moyens, on lui fait savoir qu'il n'a pas d'affaire là. On s'en parle (...)

Oui, les gens ne jettent pas tu ramasses.

C : C'est toi qui avais dit que t'avais pas vu ça ailleurs?

I : Non, non, non. Tout ce qui se passe à la soupe populaire c'est pas pareil à (nom organisme) ou à (nom d'organisme). Ici c'est réellement une famille. Les autres organismes c'est la même affaire mais j'ai déjà fréquenté l'organisme x et les gens donnaient pas comme ça (...) Ils ramassaient, ils étaient plutôt égoïstes. Ici, tu sais que telle personne aime telle affaire. Moi ils savent que j'aime les bananes. Ils me les donnent. On jette pas, on partage, il y a beaucoup beaucoup de partage. Tu finis par te connaître. Mon bicycle est brisé. Y en a un qui dit : je vais te le réparer. Toute suite c'est comme une famille

C : Donc, il y a vraiment de l'entraide?

I : Oui (...) Moi, j'ai aidé beaucoup un moment donné. Regarde ma voisine avait rien à manger, ben j'y ai donné du macaroni. J'en avais juste pour moi mais je lui ai donné. Je trouvais que ça faisait pitié.

C : Comment tu t'es aperçue ça qu'elle avait rien à manger?

I : A faisait des téléphones pour chercher de l'argent. A m'a téléphoné. Je lui ai dit : est-ce que t'as mangé. Elle avait pas mangé. Je suis sortie, puis je lui ai donné.

(femme, 30-45 ans)

On peut observer un renversement de point de vue **de celle qui reçoit à celle qui donne** dans les dernières lignes de cette citation. Ce renversement est introduit à travers la notion et la pratique du partage, où l'on donne en même temps qu'on reçoit dans la soupe populaire. Ce parcours de plusieurs années, résumé trop brièvement ici, exprime bien que dans ce milieu du Cap-de-la-Madeleine, l'activité d'aide alimentaire forme une extension des relations de parenté et d'alliance : la famille évoquée ici n'est pas uniquement idéologique mais bien pratique, à travers l'entraide constatée quotidiennement dans l'activité d'aide alimentaire comme dans la famille de cette personne. Il y a donc une continuité de certaines propriétés des relations du milieu et de celles de l'activité d'aide alimentaire, continuité qui vient exemplifier les caractéristiques des réseaux de parenté dans ce milieu permettant à cette personne de s'approprier une action collective (le partage).

Prenons un second cas de figure, pris dans un autre milieu de cette agglomération, afin d'illustrer comment l'appropriation de l'identité publique peut avoir un tout autre sens pour un autre groupe social.

Nous avons pu constater que la fréquentation par des jeunes de l'aide alimentaire ne va pas de soi. Ils ont une perception des activités d'aide alimentaire très différente que celle que nous avons pu observer avec la situation précédente. Rarement, les jeunes vont directement à l'aide alimentaire. Quand ils recourent à l'aide alimentaire, c'est après avoir les avoir connu et fréquenté par l'entremise de programmes gouvernementaux (pénaux, d'employabilité) octroyés aux organismes d'aide alimentaire. Par ce biais, ils en viennent à recevoir des colis et quelquefois dînent à des soupes populaires. Une seule exception à cette règle : la trajectoire d'une jeune femme qui s'est mise à fréquenter la soupe populaire dans le cadre de cours qu'elle recevait et d'ateliers qu'elle animait dans un organisme. Il y a un lien à travers le travail mais bénévole cette fois-ci. La situation suivante d'appropriation montre comment l'aide alimentaire pour des jeunes de Trois-Rivières est un recours banal au « don » à une époque où ceux-ci perçoivent que l'avenir les mènera vers une situation encore plus difficile d'appauvrissement généralisé. Le terme banal signifie ici que, contrairement à l'exemple précédent, ces personnes ne remettent pas en cause leur identité publique en recourant à de multiples débrouillardises, telle l'aide alimentaire, puisqu'il s'agit pour elles d'une constituante de la vie sociale qu'elles connaissent. On pourrait même dire que, de leur point de vue, les lieux d'aide alimentaire confirment leur identité différente. Elles se perçoivent déjà comme des personnes a-normales par rapport aux normes sociales dominantes et réclament cette identité sociale. La relation d'aide, elles la vivent d'abord à travers le groupe social fait de relations très denses. Ces jeunes fréquentent le centre-ville. Le jeune que nous citerons ici est exceptionnel par rapport à son groupe d'amis dans la mesure où, quand il était enfant, son père a perdu son travail et sa mère s'est mise à travailler. Il a dû apprendre très jeune à cuisiner ses repas. Ceci n'est pas le cas des jeunes du centre-ville :

C : Mais tu sais que c'est quand même pas tous les garçons de ton âge qui se débrouillent dans une cuisine?

I : Oui, je le sais.

C : Il y a même des filles de ton âge qui se débrouillent pas dans une cuisine!

I : Ça aussi je le sais.

C : Tu en a rencontrés?

I : Ah!, oui. J'en rencontre plein. Moi je me tiens dans le centre-ville de Trois-Rivières. C'est pas mal tout' des jeunes qui sont sur le bien-être. Pis la

plupart du temps, ils mangent du restaurant. La plupart savent pas se faire à manger.

C : Ils sont-tu organisés pour le faire?

I : Oui, i sont capables, y ont tout' là dans les appartements. Ils se prennent tout'des appartements qui ont déjà le poêle frigidaire. Sont tout' capable de se faire à manger relativement : du riz ,des patates.

C : Mais pas de variété?

I : Oui c'est ça, c'est toute du monde qui ont resté au centre-ville depuis qu'ils sont petits. Ils ont toujours été pauvres depuis qu'ils sont petits. La mère était à la maison sur le bien-être. La mère faisait à manger tout le temps. Eux autres, ils avaient pas vraiment touché à ça.

C : Toi ce qui t'as donné une chance d'apprendre, c'est que tes parents travaillaient à l'extérieur?

I : Oui

Cette personne, ayant appris jeune à cuisiner, travaillait au moment où nous l'interviewions dans un organisme d'aide alimentaire de sacs de provision, dans le cadre d'un programme gouvernemental. La description de son travail et de ses relations avec les personnes impliquées dans la distribution alimentaire montre que celles-ci sont ténues. Comme les jeunes de son groupe, il ne se situe pas en proximité sociale avec les lieux d'aide alimentaire et les bénévoles et responsables de ce type d'aide. Il est étonnant de constater que cette jeune personne développera tout un discours et des interventions auprès de ses amis pour promouvoir l'aide alimentaire qui demeurera peu connu des dirigeants de l'organisme. Son point de vue et ses actions pourraient être rapprochés de ceux d'un travailleur de rue. Obligé de partir en appartement à 18 ans, il nous explique qu'il n'avait pas besoin alors d'aide alimentaire parce que ces amis et lui, demeurant à proximité, partageaient leurs ressources.

C : Si t'as besoin d'un service, à qui tu vas demander en premier?

I : À mes amis.

C : À tes amis.

I : Moi ça marche de même moi je reste à (endroit) et mes amis à (endroit) on s'aide tout le temps. Quelqu'un a besoin de 5 piasses pis il me demande. Quelqu'un va y prêter.

C : Si t'as besoin d'un coup de main pour déménager?

I : Ah! Ils sont venus me donner un coup de main, ils sont venus m'aider.

C : Les réparations d'autos?

I : Ça aussi ça se fait avec mes chums.

C : Comme ça t'as plusieurs amis. Quand tu dis tes amis, ça inclut tes cousins et tes cousines?

I : Oui, oui,oui.

C : Comme ça vous vous rendez beaucoup de services?

I : C'est tout le temps de même quelqu'un a besoin de quoi. Il le demande. Faut le demander, il va l'avoir la plupart du temps. Quand quelqu'un dit non. Ça nous dérange pas parce qu'il y en a plein d'autres qui vont vouloir nous aider.

Cette aide entre les jeunes est généralisée. Ils se sont tous démenagés successivement par exemple. Ce jeune élaborait, au moment où nous l'avons rencontré, un projet de résidence commune avec l'ensemble de ses amis, qui n'est pas sans rappeler les résidences communautaires des jeunes des années soixante. Or, il est intéressant de constater que cette façon de faire vaut aussi pour l'alimentation :

C : Est-ce que quand tu as eu recours à de l'aide alimentaire, dans la situation tu te sentais gêné d'une quelconque façon?

I : Moi non, mais j'en parlai au monde avec qui j'étais s'il y a d'autres qui voulaient y aller. C'est sûr comme ils vivent à (endroit x), ils peuvent pas venir à (l'endroit y), ils vont plus à l'organisme z. J'en ai parlé au monde. Y en a qui étaient là : moi je vais pas chercher ma bouffe là. Vas-y pas, tu perds de l'argent Il y a personne qui a de l'argent quasiment dans mes chums, on n'est pas riche. On est disons sous le seuil de la pauvreté. C'est pour ça qu'on s'aide dans le fond. On arrive mieux de même. Des fois, on se prête de l'argent mais on se le redemande pas parce qu'on sait qu'il va nous revenir d'une manière ou d'une autre, tsé. Ça me dérange pas vraiment (...)

C : Est-ce qu'y en a qui sont gênés ou il prennent pas la peine de ...

I : C'est plus qu'i sont gênés. Si y en a qui le prennent pas c'est peut-être qu'ils n'ont pas de transport pour aller le chercher. À l'organisme x c'est pas deux sacs qu'ils donnent c'est à peu près cinq. (...)

C : Tes amis, ils ont été au courant comment (de l'aide alimentaire)?

I : C'est moi qui leur en a parlé.

C : Ah! C'est toi qui étais au courant.

I : Ils savaient probablement avant mais ils y pensaient pas. Ils voulaient probablement pas y aller. C'est ça. Moi je leur ai dit que si t'attends d'être

plus pauvre que t'es là pour y aller, tu vas être pauvre pour de quoi. Si tu penses que c'est pas pour toi.

C : Qu'est-ce que c'était la réaction des gens quand tu leur en as parlé?

I : Il y avait pas vraiment de réaction. C'était banal comme affaire. (...)

On peut remarquer dans cette citation le peu de proximité sociale des jeunes avec l'aide alimentaire et, en corollaire, une forte densité des relations intra-groupe, c'est-à-dire une forte cohésion sociale. Ces relations sont fort éloignées de l'anomie comme le proposent certains discours sur les jeunes. Dans la suite de l'entrevue, il ressort que si ces jeunes ne veulent pas aller à l'aide alimentaire, c'est parce qu'ils perçoivent qu'elle est organisée par des gens qui tirent de l'argent de la pauvreté : « l'organisme x vend ses affaires cher ». De plus, nous dit cette personne, si ses amis ne fréquentent pas la soupe populaire c'est qu'ils le font entre eux :

C : Est-ce que faisait à manger (à tes amis chez toi)?

I : S'ils amenaient leur bouffe, je pouvais faire à manger à gang. Je payais pas la bouffe à tout le monde. Je n'avais pas les moyens.

C : On voit difficilement comment t'aurais pu faire?

I : Des fois ça arrivait qu'on allumait le barbecue, on allait à l'épicerie puis on s'achetait de gros steaks à la gang. On faisait tout cuire ça. On se faisait des gros snacks. A gang, ça coûte tout le temps moins cher. Tu peux te faire quoi de mieux. On préparait de quoi. On avait besoin de telle, telle, telle affaire. Bien souvent, on n'avait pas besoin d'aller à l'épicerie, tout le monde en avait un peu chez eux.

C : Vous mettiez ça tout ensemble?

I : Ben oui (..)

C : C'est quasiment le fonctionnement des cuisines collectives!

I : C'est tout le temps de même qu'on a marché parce qu'on a jamais eu vraiment gros d'argent.

C : Toi t'es jamais allé à la soupe populaire?

I : Non (rires), on ça faisait nous autres mêmes.

En général, les jeunes que nous avons rencontrés ne parlent pas avec emphase de leur travail dans l'aide alimentaire. Il ne semble pas constitué d'objectifs de formation spécifiques autres que la régularité des travailleurs à se présenter à l'ouvrage. Le jeune qui témoigne ici ne parle pas de l'aide autrement qu'en des termes économiques, fournis

à travers l'aide alimentaire des organismes. Pourtant, la signification de l'aide est très importante pour lui. Elle vient définir les multiples relations d'entraide qu'il vit avec ses amis rencontrés pendant son bref séjour scolaire. Grâce à lui, plusieurs fréquentent aujourd'hui l'aide alimentaire et s'alimentent beaucoup mieux, nous dira-t-il en fin d'entrevue; lorsqu'on lui a demandé s'il y a des préoccupations qu'il voudrait nous transmettre à propos de l'aide alimentaire et de la pauvreté :

I : Je trouve ça le fun qu'i donnent de la bouffe de même. Je trouve ça commode.

C : Tu trouves que c'est une bonne chose?

I : C'est quand même important. Si y en aurait pas, il y a gros du monde qui mangerait pas, je pense.

C : Toi dans ton milieu ce que tu vois, c'est qu'y en a qui mangeaient pas?

I : Ou presque pas. Ouin! Y en a astheure qui sont mieux qu'avant. Y en a, la gang c'était du monde qui étaient gros de même (très petits) là tu vois qu'i commencent à prendre un peu plus (de poids)

C : Ils mangent plus régulièrement? Deux à trois repas?

I : La plupart c'est deux repas. S'ils prennent trois repas c'est entre 2 heures puis 5 heures du matin. Moi je suis plus là. Je travaille le matin. En moyenne, ils prennent au moins deux repas par jours. Ça leur permet de manger plus qu'avant en tout cas. (...) Ça pouvait être un repas au deux jours quand ils avaient vraiment pas d'argent. Y en a qui faisait n'importe quoi. Y en a gros qui rentraient en prison. Je vais faire une niaiserie. Au moins je vais avoir de la bouffe là-bas.

C : À ce point-là?

I : À Trois-rivières, il y en a ben gros de ça. Ce qu'ils se disent : je vais m'en aller travailler dans un « bunker ». Ou ils vont travailler dans le bunker. Ils travaillent, ils travaillent, ils travaillent. Ils font de l'argent en travaillant dans le bunker. S'i consomment pas s'ils prennent pas de drogues, ils vont faire bien de l'argent.

C : Ah! Oui.

I : Ils vont faire bien de l'argent, ils vont se faire pogner. Ils rentrent en-dedans. Puis ils ressortent.

C : Dans un « bunker » tu veux dire un bar?

I : Oui, pour la drogue (fortes). (...) Il y a du monde avec qui je me tiens qui ont travaillé là. Y ont travaillé là, ils ont bien vu que ça avait pas d'allure. Il

y en a un que je connais qui est allé là pour se faire arrêter par la police. Lui il voulait manger tout' les jours.

C : Carrément pour ça?

I : Lui y a travaillé deux fois en ligne. Y a travaillé là. Il s'est fait' pogner. Puis y a retravaillé là et il s'est fait' repogner. Bris de conditions. Il est rentré là pour une bonne coup'e de mois.

C : Allez-vous le voir?

I : Non, il y a pas droit de visite. Pis nous autres y rentre en-dedans. Il a fait sa niaiserie On verra mais qu'il revienne. Moi je ne travaille pas là-dedans. La plupart de mes chums ne travaillent pas là-dedans. C'est un monde de malades. Un bunker c'est surtout de la coke qu'i vendent là-bas... Moi je suis rentré une fois là pour aller chercher un chum avant que la police arrive. Moi, j'ai pas connu ce monde-là parce que mes parents, j'ai toujours eu à manger, j'ai jamais a vraiment à aller chercher de l'argent dans rue...

Lorsqu'il existe une rupture avec la famille et l'école, nous avons pu constater à travers les entrevues que le dénuement dans lequel vivent les jeunes s'accroît encore plus. Il nous apparaît très vraisemblable, tel que le pose ce jeune, que l'on puisse en venir à commettre des activités criminelles, par exemple au « bunker », en sachant qu'il y aura une arrestation à plus ou moins brève échéance, parce que les conditions de survie minimale nous manquent, dont les ressources alimentaires. On remarquera dans le récit de ce jeune comment les normes sociales de ce groupe et ses activités d'aide de toutes sortes (ils et elles vont prendre des repas chez les autres) interviennent pour constituer une alternative à une trajectoire de criminalisation, trajectoire qu'il désigne par l'expression « faire des niaiseries ». De ce point de vue, **l'activité d'aide alimentaire telle qu'observée dans cet exemple ne débute pas et ne finit pas dans les lieux institutionnalisés d'aide alimentaire** : l'organisme de soupe populaire ou de distribution de colis. L'identité dominée de ces jeunes personnes semble peu compatible avec le statut qu'ils perçoivent leur être attribuée dans les activités d'aide alimentaire. Mais via ce qu'un sociologue comme Mark Granovetter définit comme un lien faible¹⁴ s'établit une appropriation par les jeunes de l'aide alimentaire, appropriation qui leur est particulière dans la mesure où les activités que nous avons décrites peuvent être à de la distribution de colis de nourriture, à une soupe populaire voire à une cuisine collective, dans ce groupe.

Cette situation démontre la pertinence de notre étude qui vise à saisir le point de vue des usagers plutôt que de s'orienter sur les modes d'intervention dans l'aide alimentaire. Dans le cadre « officiel » des lieux et moments d'aide alimentaire, la description de cette appropriation sociale de l'alimentation et de l'aide alimentaire nous aurait échappée.

¹⁴ **Granovetter, Mark** "Economic Action and Social Structure: The Problem of Embeddedness," *American Journal of Sociology*, 91, 1985, 481-510.

Nous avons exposé un premier cheminement où l'identité publique se ré-élaborait à travers l'aide alimentaire, puis un second où celle-ci s'avère peu compatible aux activités existantes d'aide alimentaire dans la ville de Trois-Rivières. Le troisième cas de figure fera état d'activités d'aide alimentaire propres aux milieux des grandes villes, où l'identité publique dans l'aide alimentaire demeure liée à une vision négative des usagers non pas en termes de valeurs mais en termes de ce qui les définit. Cette conception est propre à des activités qui s'élaborent à partir d'une plus grande hétérogénéité de personnes et de groupes, à des lieux qui ne sont fréquentés que parce qu'on n'a pas le choix de s'y retrouver. Nous allons essayer de montrer, dans les limites des données que nous avons construites, que ce qui caractérise ce type d'appropriation est le fait que ne s'élaborent pas ni ne se diffusent, à travers les activités d'aide alimentaire, des normes générales appréhendant la situation des personnes qui doivent recevoir pour vivre. Nous avons vu que la trajectoire d'aide alimentaire, pour plusieurs, est un moment de remise en cause de l'identité publique. Nous avons pu constater que lors de telles activités d'aide alimentaire, ces remises en cause persistent malgré la durée de la fréquentation. On y retrouve bien des relations avec d'autres, qui réconfortent, mais ces relations plus satisfaisantes ne s'élargissent pas à l'espace de pauvreté ou au milieu. Persiste encore là une division qui traduit une commune humanité très ténue entre ceux qui recourent à l'aide alimentaire et les autres. Et pourtant, dans ces milieux de villes et de centres-villes, apparaît d'une façon encore plus évidente que de multiples groupes sociaux différenciés subissent des situations d'appauvrissement.

Plusieurs personnes de plus de quarante ans, à Trois-Rivières, vivent une identité publique déchue depuis qu'ils ont perdu leur travail. Si l'aide alimentaire est un lieu pour établir des contacts sociaux, l'identité publique qui s'y établit, n'a pas de commune mesure avec celle que l'on avait antérieurement dans le travail. Les relations sociales prennent une signification de sens commun : des relations pour se désennuyer, être réconforté, être divertit. Le fait aussi que la soupe populaire à Trois-Rivières soit payante heurte moins de front l'identité dans la mesure où **l'on perçoit moins que pour vivre, il nous faut recevoir**. Le fait quelle soit payante favorise l'accès à l'aide alimentaire pour cette population qui a déjà travaillé, en prenant l'apparence de restaurant populaire. Comme le mentionne une personne, l'aide alimentaire devient un lieu « à part de la société ». La tendance générale qui ressort des entrevues, c'est qu'on ait tendance à parler davantage de cette vie antérieure que de parler du présent, voire d'une participation déterminante à l'activité d'aide alimentaire. Quand on parle du présent, c'est pour le comparer à cette vie antérieure. De la même façon, quand ces personnes traitent de leur rapport au milieu et de leur rapport à la pauvreté, surgit un ensemble de considérations générales intéressantes mais qui n'ont que très peu de lien avec le fait que l'on fréquente la distribution de colis ou la soupe populaire.

Si la fréquentation de l'aide alimentaire ne semble pas permettre la ré-élaboration de l'identité publique déchue et affecter de ce point de vue les personnes qui ont cette trajectoire, la contrepartie est que l'activité d'aide alimentaire se clôture sur elle-même :

I : Moi je me suis ramassé malheureux dans un groupement d'individus qui eux sont heureux et ça m'a rendu moins malheureux. Ça m'a rendu moins malheureux.

C : De constater qu'ils étaient heureux?

I : Ouais. Puis là je me suis dit : t'es malheureux pourquoi? Par la suite j'ai compris. J'ai raison d'être malheureux moi parce que je suis pas dans mon meilleur. Qu'est que je devrais être. D'un autre côté. Beaucoup d'individus en profitant de tout' ces services-là ça les rend heureux. Ça veut dire que le besoin est là, c'est bien que ça soit là pis c'est bien fait en maudit parce que ça agit comme une thérapie sur moi.

On remarque ici comment, d'une façon très générale, sont qualifiés les autres usagers de l'aide alimentaire sans que ne soient discernés des groupes et des modes d'existence. Un lieu de thérapie, tel que le mentionne cette personne, est un lieu qui a comme caractéristique d'être en retrait du monde habituel. L'aide alimentaire est conçue un des maillons d'un « système » parallèle, maillons qui constituent un mode d'existence à part, convenant ou non selon son identité.

4.2.7.3 L'appropriation politique à travers l'aide alimentaire :

Dans les organismes de la région de Trois-Rivières, la dimension politique de l'aide alimentaire est généralement absente du discours des usagers, bien que des responsables nous en aient parlé. Nous n'envisageons pas ici cette appropriation sous l'angle unique des revendications politiques de groupes recourant à l'aide alimentaire mais également du rapport général à la politique : conception de la démocratie, de la promotion de regroupement populaire, de l'alimentation comme droit humain, etc., qui aurait des implications dans l'élaboration de l'aide alimentaire. Seulement deux usagers dans l'ensemble des entrevues ont abordé ce sujet. Dans le premier cas, on nous parle de l'aide comme d'un droit, alors que dans l'autre cas, la personne réclame une participation à la gestion de l'aide. Un seul organisme définit sa gestion d'un point de vue démocratique. En fait, dans la ville de Trois-Rivières, certains usagers ont énoncé des commentaires d'ordre politique mais qui concernaient d'autres enjeux que l'aide alimentaire (végétarisme, position face aux politiciens, etc.). Il ne transparait que très peu de liens existant entre les organismes politiques, tels les comités de citoyen ou bien les regroupements des personnes sur la sécurité du revenu, dans les activités d'aide alimentaire.

Par ailleurs, nous avons rencontré dans l'enquête de la première année des groupes populaires (regroupement d'assistés sociaux, comités de citoyen) qui ont pour leur part des revendications politiques à propos de la gestion des organismes d'aide alimentaire. Ces groupes recueillent eux-mêmes et distribuent aussi des biens alimentaires de Moisson Mauricie. L'action de ces regroupements ne semble pas coordonnée avec les organismes d'aide alimentaire.

Je suis d'accord à ce que Moisson Mauricie desserve les autres organismes, mais les organismes qui sont favorisés sont les tablées populaires, l'organisme x (centre d'hébergement). Eux autres, ils mettent ça dans le congélateur, ils le passent pas aux organismes comme ici (liste des organismes de citoyens). On s'est rendus à Moisson Mauricie, c'était x qui était là avant, mais ça pas fonctionné. Il nous a fait' passer. On en voit des cannages. Mais pourquoi ils laissent ça sur les tablettes? Pourquoi ils envoient pas ça à tout' les organismes à toutes les semaines et à différentes places.

(groupe de citoyens)

Leurs propos font état de revendications et d'un rapport de compétition avec les organismes d'aide alimentaire. On est très insatisfait de ce qu'on reçoit. Ce groupe politique n'explicite aucun autre mode de fonctionnement qui n'ait un contenu d'association économique entre personnes : le travail versus une rétribution (les gens qui reçoivent sont ceux qui ont travaillé à ramasser les provisions alimentaires). Cette situation est cohérente avec une relation de service à l'aide alimentaire présente à Trois-Rivières.

4.2.7.4 L'appropriation sociale de l'économie à travers l'aide alimentaire

Cette dimension de l'appropriation ressort beaucoup plus que les autres, probablement parce que l'aide alimentaire renvoie directement à la circulation et à la consommation de biens. De plus, l'aide alimentaire est, en tout ou en partie, une forme de circulation exceptionnelle dans l'économie : une prestation unilatérale. Dans l'activité alimentaire, la question du « don » alimentaire est d'autant plus tranchante que le recours à ce type de circulation s'avère nécessaire pour assurer son existence et celui de sa famille, du point de vue de ceux qui y participent. Nous pouvons distinguer deux types généraux d'appropriation de l'économie à travers les activités d'aide alimentaire dans l'agglomération de Trois-Rivières.

Un premier type d'appropriation sociale est celui de l'économie marchande tel qu'envisagée par le consommateur - acquisition d'informations sur l'alimentation et les prix des produits alimentaires auprès des autres usagers, fabrication de recettes économiques et utilisation de la congélation pour économiser- mais aussi selon la position d'acteur économique, notamment face aux mécanismes de sélection économique. Le recours à l'aide alimentaire et l'apprentissage de cette gestion alimentaire deviennent une nécessité pour plusieurs afin d'être à même d'envisager le jour où l'endettement sera, selon les cas, endigué, limité ou plus simplement restreint à des proportions ne mettant plus en péril à tout moment les nécessités quotidiennes. C'est donc un lieu où l'on peut apprendre à mieux gérer son avoir et ses biens et à profiter d'informations pour retirer le plus de ses revenus. L'adjonction de ventes de brocante, de meubles et de vêtements usagés dans trois des quatre lieux d'aide alimentaire de la région participe de ces mêmes pratiques de tirer le maximum de ses revenus. Dans ce cadre, le fait que l'on doive en partie déboursier pour recevoir de l'aide alimentaire apparaît plus acceptable pour certains.

Un second type d'appropriation relève d'une conception de l'économie fondée sur la valeur d'usage. Nous avons vu précédemment comment l'usage maximal des denrées alimentaires était valorisé dans une soupe populaire. Partant de notre schéma d'entrevue, nous avons demandé aux usagers s'il leur arrivait d'aider ou de se faire aider sous une forme ou une autre par des personnes rencontrées à l'aide alimentaire. C'est ainsi que nous avons pu établir l'existence de fréquents « échanges » de services entre personnes liées à la même soupe populaire. Ces échanges peuvent prendre plusieurs formes : prestation unilatérale de service ou don d'un objet, réciprocité inégale ou non, différée ou non, redistribution de denrées comme dans le cas du « grand-père » à la soupe populaire du Cap-de-la-Madeleine qui, habitant loin d'un lieu d'aide alimentaire, redistribue à des proches des surplus donnés par d'autres usagers.

Revenant au premier type d'appropriation sociale de l'économie, celle de l'économie marchande selon la position du consommateur. Dans les soupes populaires, les usagers

se communiquent souvent des informations sur l'alimentation mais aussi sur d'autres biens de consommation :

I (1^{ière} personne) : (...) mettons qu'y a été chez Super Carnaval. Il y a un spécial, il va me le dire.

I (2^{ème} personne) : Je suis un amateur de ça.

Les discussions du midi abordent régulièrement les meilleurs achats, et souvent, les usagers se regroupent pour aller les effectuer. Des questions relatives à la gestion du budget sont discutées et montrent les préoccupations constantes à propos de l'argent. La rigueur budgétaire qu'impose une telle situation d'appauvrissement, comme le dira un gestionnaire professionnel qui fréquente l'aide alimentaire suite à une série d'événements, les oblige à apprendre à tout comptabiliser :

I : Y en a qui sont ici qui en reviennent jamais de leur problématique. Ça sert de point de relais, d'union, surtout dans les grandes villes, plus grandes qu'ici ça doit être très important. Québec, Montréal. Parce que ça sert de traits d'union entre des gens dont, il y a pas d'esprit de performance là. Je suis pas devant quelqu'un que je suis pour négocier 100 000 de (objet). Il veut les avoirs pour a rien puis moi je veux pas y donner. C'est pas ça pantoute, on va parler tout simplement : moi ça prendrais un sofa je sais pas s'ils y ont ça l'autre bord là. Voudrais-tu me donner un coup de main pour l'amener jusqu'à chez nous je reste pas loin. Y viendront pas le livrer c'est des affaires de même.

Donc il y a de l'entraide entre les gens. Mais là on parle d'acheter un sofa de 10\$ une affaire comme ça. C'est pas le même genre. J'ai déphasé de beaucoup. On part de 100 000 à 10 \$. Mais c'est aussi important. Lui qui veut avoir son maudit fauteuil à 10\$ parce que les gens à Trois-Rivières vivent dans des logements sur le bien-être social. C'est impensable peut-être à Toronto mais ici c'est possible. Or, il en a besoin. Puis pour lui, il lui a demandé 15\$ puis il veut l'avoir pour 10\$. La négociation est aussi importante pour lui entre 10\$ et 15\$. Puis il me parle de ça. Comment t'est-ce que je pourrais bien faire. Puis on parle d'un tas de petits détails qui feraient qu'il l'aurait à 10 plutôt que 15\$. S'il en trouverait un au vidange, si je n'ai pas vu un sur le bord du trottoir. Ça je vous dit ça aussi beau que c'est important pour chacun des individus. C'est leur façon d'être.

C : Quand on a 490\$ par mois, il faut bien...

I : Il y a différentes phases, il y a b.s. plus...

C : 490\$ c'est pas un gros montant.

I : Voilà, c'est ça. Si t'en as 4 900 faut que t'agisses en conséquence de 4 900\$. C'est des comptables. Il faut le dire ce sont tous des comptables. Y ont tout' leur C.A. Y ont tout' leur C.A. ça c'est évident. Moi aussi

maintenant je devrais peut-être avoir mon C.A. moi'tou. Je savais moins compter avec l'usine que depuis je suis ici. C'est tout' des comptables agréés, c'est fabuleux.

C : Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

I : Aie, (rires) il y a une différence entre 4 900\$ et 490\$. C'est 10 fois moins et la différence est tellement grande dans 10 fois moins là. La différence entre 40\$ et 490\$ c'est énorme mais la différence entre 490\$ et 4 900\$ est épouvantable. Pour moi personnellement c'est à peu près ça qui rentrait par mois et même plus, c'est épouvantable.

Le propos de cette personne, qui maîtrise par ailleurs les effets de discours de par sa formation professionnelle, met bien en relief les contraintes économiques dans lesquelles vivent ceux qui recourent à l'aide alimentaire et plus généralement, la population vivant de la redistribution sociale. L'aide alimentaire est donc un lieu où l'on s'entraide comme consommateurs dans l'économie de marché : il s'agit d'une appropriation économique où on recherche à acquérir le plus de biens en fonction des revenus.

Comme l'affirme cette personne, il s'agit de l'élément commun qui rassemble les gens dans les soupes populaires. Durant notre fréquentation des lieux, il nous a été donné d'entendre de nombreuses discussions portant sur la consommation. Une autre dimension de l'appropriation de l'économie marchande marque les propos des usagers, particulièrement ceux qui ont des enfants. Ces propos témoignent d'une certaine lucidité face aux mécanismes de sélection économiques auxquels leurs enfants seront confrontés. Plusieurs calculs économiques liés au recours à l'aide alimentaire visent à privilégier les enfants car ceux-ci seront sélectionnés selon leur capacité à l'école et plus tard, dans le marché de l'emploi. En y consacrant les ressources nécessaires, on espère qu'ils parviendront à passer au travers. Il y a, chez plusieurs parents recourant à l'aide alimentaire, une compréhension intuitive de la détermination intergénérationnelle de la pauvreté. La part de budget de l'alimentation épargnée sert à fournir les ressources nécessaires pour éviter aux enfants d'être discriminés: jouets et équipements de sports, sorties en classe comme les autres, activités parascolaires, etc.

La dynamique sociale de l'espace de la pauvreté au Cap-de-la-Madeleine illustre le second type d'appropriation de l'économie : celle d'une économie fondée sur l'usage, celle-ci prenant chez certains usagers une forme complexe dans la mesure où la diversité des contextes déterminent une prédominance de la valeur d'usage des biens alimentaires ou au contraire de leur valeur d'échange même si on valorise davantage la première que la seconde. Par exemple, la fête de Noël organisée par un organisme de distribution de colis permet, selon certains des participants, d'atténuer la pression de la consommation des Fêtes notamment chez les enfants qui sont particulièrement vulnérables à l'influence de la publicité sur les jouets car on y élabore un autre sens à la fête, davantage axé sur la convivialité et le partage.

Mais cela va plus loin, au sens où la valorisation de la valeur d'usage ne se limite pas à l'échange de services, elle fait aussi une place au don entendu comme une prestation unilatérale sans attente de retour. Les usagers de la soupe populaire du Cap de la Madeleine pratiquent une forme de circulation où le don initial d'aliment fait par l'organisme donne lieu à une redistribution généralisée où chaque usager **donne les aliments qu'il ne consommera pas, s'assurant ainsi d'utiliser les biens donnés**. Deux remarques permettront de mieux saisir l'importance de cette forme de circulation qui prend sa source dans l'activité d'aide alimentaire :

1- dans nos observations, nous avons remarqué que plusieurs générations d'usagers et de bénévoles participent à cette circulation tout en lui accordant un sens différent : certains se réfèrent à l'économie du bas de laine, d'autres se réclament davantage d'une idéologie écologique ou bien encore, on met en pratique sa vision critique de la société de consommation. Tous ces sens accordés à la pratique de redistribution ont en commun d'accorder une prépondérance de la valeur d'usage laquelle induit des formes de redistribution sociale jusqu'à épuisement de l'usage¹⁵.

2- on peut aussi interpréter cette forme de redistribution comme une résolution du caractère problématique du don. En effet, le don en tant que prestation unilatérale implique une asymétrie entre le receveur et le donneur, le premier conservant un sentiment de dette face au donneur. Dans ce cas précis, le donneur étant un organisme, la remise de la dette n'est pas réalisable, mais l'insertion dans une circulation où ceux qui ont reçu deviennent à leur tour donneur contribue à atténuer le sentiment de dette.

Ajoutons encore qu'ailleurs dans d'autres lieux d'aide alimentaire, les usagers résistent à toute autre forme de circulation que celle marchande. Soit on la cantonne aux réseaux sociaux desquels on participe, notamment la famille, les amis et voisins car le don entre étrangers est impensable. On peut également s'abstenir d'entrer dans des relations de don avec des personnes qu'on connaît peu par peur de les voir se transformer en relation de réciprocité où on risque de perdre davantage qu'on a reçu.

En approfondissant la description de l'appropriation de l'économie des usagers de l'aide alimentaire, nous nous sommes rendu compte que plusieurs procédaient simultanément de plusieurs types de circulation dans leur vie quotidienne, démontrant ainsi une appropriation complexe de l'économie. En terminant, nous allons prendre un exemple de cette appropriation complexe d'une personne qui a fréquenté pendant plusieurs années le milieu de l'aide alimentaire et qui, pour nous décrire sa conception de l'économie, nous a donné l'exemple de sa « vente » de garage dont le slogan était « Si on ne vous le vend pas, on vous le donne » :

¹⁵ Cette redistribution sociale a été observée dans l'économie francophone au Québec au moment où celle-ci était constituée des relations de parenté et d'alliances. Voir à ce sujet **Sabourin, Paul** "L'économie de la parenté. Sur la constitution symbolique des formes de circulation.", *L'Ethnographie*, XC, 1994.

I : On avait réuni le plus de monde possible pour que ça fasse une grosse vente de garage pis en même temps, on réunissait la famille, c'était comme un party de famille, comprends-tu? Là au début, toute la famille s'échange qu'est-ce qu'on veut acheter, ça c'est officiel là t'sais! Mais après ça là, on se met à vendre. Pis là j'avais emmené (nom de son fils) avec ses vieux tonkas, i voulait vendre ses vieux tonkas. Fait que là, y en avait une douzaine à peu près, fait que là on en vend, on en vend, mais (nom) lui i m'a tellement vu donner que l'enfant qu'i voyait que ça l'intéressait pis qu'i avait pas d'argent , i y donnait! T'sais! Y a un monsieur qui arrive, c'était tranquille là, pis j'vas le chercher l'autre bord de la rue pis j'y dit : venez monsieur, venez monsieur, on fait une grosse vente de garage pis j'ai dit : on vous vend de tout pis pas cher, pis j'ai dit, si on vous le vend pas, on vous le donne! Je vous le dit, on vous le donne!

C : Tu racontais un moment donné que quelqu'un voulait pas te payer le juste prix d'une commode que tu avais arrangée...

I : Ah oui. Je l'ai donnée à une autre femme! Aie! Le gars i voulait pas me donner 25\$, le miroir coûtait 15\$, t'sais, j'y vendais la commode antique 10\$! Je le savais que le monsieur c'était un monsieur qui revendrait là, pis aie là j'ai dit non, non, non, j'y donne pas! C'est de valeur, il l'aura pas! P'pa i dit qu'est-ce que tu vas faire avec ça, on n'est pas pour garder ça en bas! J'l'ai donnée à une petite femme, la petite femme a l'avait trois, quatre enfants, inquiètes-toi pas qu'è venue la chercher! Moi, a m'avait été donnée, fait que pourquoi pas n'en faire profiter un autre! Ben là le mautadit, i voulait pas me donner une cenne pour, ah ben! Tu l'auras pas toi!

C : Ah parce que tu savais que c'était quelqu'un qui...

I : Ben oui!

C : Comment t'as su ça que c'était quelqu'un qui allait revendre?

I : Le gars, y avait un gros camion, y avait un pick-up, y avait plein de stock dans son pick-up, j'ai dit lui i fait le tour des ventes de garage, pis c'est pas pour lui ce qu'y achète là, c'est pas vrai! T'sais, tu le vois si c'est pour la personne ou si c'est parce qu'ils veulent revendre. Tu le vois tout de suite, tout de suite. Le gars pour revendre, i veut rien te donner pour tes affaires, t'sais, tu vas voir quand la personne a le veut, pis a cherche dans son porte-monnaie pour savoir si a n'a assez, ben là! T'sais t'es pour le jeter là! T'es aussi ben d'y donner!

Cet exemple nous montre une appropriation complexe procédant de l'échange, du « don » (prestation unilatérale), de l'échange marchand où le passage d'une forme à une autre s'effectue en fonction du contexte des interactions sociales. La même complexité marque les activités d'aide : le don apparaissant problématique sinon impensable dans

l'économie actuelle, les lieux d'aide alimentaire où on le pratique nous permettent de soulever le voile sur la complexité des formes de réciprocité qu'on retrouve au sein des activités d'aide alimentaire. Autrement dit, les personnes usagères de l'aide alimentaire font état de normes complexes régissant le fait de recevoir et de donner, en évoquant des circonstances, des types de personnes et de relations, les positions qu'elles occupent dans ces relations, etc.

Dans l'agglomération de Trois-Rivières, l'aide alimentaire est marquée par des contrastes qui caractérisent les espaces de pauvreté. Au Cap-de-la-Madeleine, l'activité d'aide alimentaire est régie par des normes sociales générales qui résultent d'une transposition des relations de parenté et d'alliance, relations qui sont prégnantes dans cet espace de pauvreté. Considéré sous l'angle des indices statistiques, nous avons constaté que ce milieu s'avérait plus homogène socialement; l'étude des relations sociales et de l'appropriation sociale de l'économie montre quant à elle que l'activité d'aide alimentaire opère une re-socialisation à la vie contemporaine. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas de tensions entre les groupes composant l'activité d'aide alimentaire, par contre, le rapport aux normes est sujet à débat entre les groupes formés par les usagers, les responsables, les bénévoles et les employés.

À Trois-Rivières même, l'aide alimentaire est davantage vécue sous le modèle de l'échange marchand, aussi les normes sociales régissant l'aide alimentaire apparaissent-elles aux usagers apparaissant comme problématiques ou non transparentes. Les usagers se posent rarement comme participants de l'organisation des lieux d'aide alimentaire. Cet état des lieux d'aide alimentaire coïncide avec une plus grande diversité des groupes sociaux de laquelle nous avons déjà fait état. La présentation de l'ensemble des études de cas qui fera l'objet du chapitre 5, nous permettra d'approfondir ces constats.

Cet exemple nous montre une appropriation complexe procédant de l'échange, du « don » (prestation unilatérale), de l'échange marchand où le passage d'une forme à une autre s'effectue en fonction du contexte des interactions sociales. La même complexité marque les activités d'aide : le don apparaissant problématique sinon impensable dans l'économie actuelle, les lieux d'aide alimentaire où on le pratique nous permettent de soulever le voile sur la complexité des formes de réciprocité qu'on retrouve au sein des activités d'aide alimentaire. Autrement dit, les personnes usagères de l'aide alimentaire font état de normes complexes régissant le fait de recevoir et de donner, en évoquant des circonstances, des types de personnes et de relations, les positions qu'elles occupent dans ces relations, etc.

Dans l'agglomération de Trois-Rivières, l'aide alimentaire est marquée par des contrastes qui caractérisent les espaces de pauvreté. Au Cap-de-la-Madeleine, l'activité d'aide alimentaire est régie par des normes sociales générales qui résultent d'une transposition

des relations de parenté et d'alliance, relations qui sont prégnantes dans cet espace de pauvreté. Considéré sous l'angle des indices statistiques, nous avons constaté que ce milieu s'avérait plus homogène socialement; l'étude des relations sociales et de l'appropriation sociale de l'économie montre quant à elle que l'activité d'aide alimentaire opère une re-socialisation à la vie contemporaine. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas de tensions entre les groupes composant l'activité d'aide alimentaire, par contre, le rapport aux normes est sujet à débat entre les groupes formés par les usagers, les responsables, les bénévoles et les employés.

À Trois-Rivières même, l'aide alimentaire est davantage vécue sous le modèle de l'échange marchand, aussi les normes sociales régissant l'aide alimentaire apparaissent-elles aux usagers apparaissant comme problématiques ou non transparentes. Les usagers se posent rarement comme participants de l'organisation des lieux d'aide alimentaire. Cet état des lieux d'aide alimentaire coïncide avec une plus grande diversité des groupes sociaux de laquelle nous avons déjà fait état. La présentation de l'ensemble des études de cas qui fera l'objet du chapitre 5, nous permettra d'approfondir ces constats.

4.3 Agglomération urbaine de Sherbrooke

4.3.1. Bref historique

Sherbrooke est une ville relativement jeune. Les années 1800 sont caractérisées par le développement d'un important noyau du réseau de chemin de fer qui s'étend dans toutes les directions: Montréal, Portland, Lévis, Newport, Lac Mégantic, Québec et la Beauce. L'industrialisation de cette ville est aussi favorisée par l'imposante énergie hydraulique produite par les nombreux cours d'eau qui entourent la ville. Il semblerait aussi que la volonté du gouvernement municipal de l'époque a grandement aidé le développement rapide et la diversité des industries de Sherbrooke. En effet, dès la fin du 19^e siècle, les industries qui viennent s'installer à Sherbrooke se voient octroyer un "bonus" tels que des terrains gratuits, une exemption de taxes ou un taux préférentiel pour leurs besoins en énergie électrique.

Par la suite, jusqu'aux années 1950, la capitale régionale de l'Estrie est affectée par une crise économique provoquée, entre autres, par les années d'après-guerre. Cependant, c'est avec la deuxième guerre mondiale et ses exigences en uniformes et en munition, fournies par les industries de la ville, que l'on assiste à une reprise économique de la ville. Après les années 1950, Sherbrooke demeure toujours une ville à vocation industrielle tout en développant son secteur des services. C'est ainsi que la Société d'Histoire des Cantons de l'Est explique le tournant pris par cette ville dans la deuxième moitié du vingtième siècle:

La régionalisation des services du gouvernement provincial, l'ouverture d'une faculté de médecine et d'un centre hospitalier universitaire, à une époque où l'industrie tourne au ralenti, entraînent encore plus Sherbrooke vers une économie de secteur tertiaire. La construction des centres commerciaux, l'existence de postes de télévision et de radio ne viennent qu'ajouter à la dimension régionale des services installés dans la ville de Sherbrooke¹⁶

De nos jours, plusieurs efforts sont déployés pour conjuguer secteur de services et secteur industriel. En outre, la campagne mise sur pied depuis les années 1980 portant le thème "Sherbrooke, plus qu'une ville" vise à mettre en valeur la qualité de vie qu'offre cette ville tout en insistant sur le dynamisme des industries de hautes technologies déjà établies.

¹⁶¹⁶ BRUNELLE-LAVOIE, Louise (1988) *Histoire de Sherbrooke*, Société d'Histoire des Cantons de l'Est, Sherbrooke, p.24.

4.3. 2. Portrait de la population

Population totale

Selon les statistiques de recensement Canada, Sherbrooke comptait 76 429 habitants en 1991, ce qui représente une augmentation de 3.2% par rapport au chiffre de 1981 qui s'élevait à 74 075 habitants. En ce qui concerne l'agglomération de recensement¹⁷ de cette ville, elle se chiffrait à 139 194 habitants, toujours pour l'année 1991.

Vieillessement de la population

À Sherbrooke, la population des jeunes de 15-24 ans subit une importante augmentation au fil des ans, ce qui est complètement différent du phénomène d'exode des jeunes constaté pour les villes étudiées précédemment. Ceci pourrait s'expliquer en partie par l'existence de l'Université et du Cégep qui attire plusieurs étudiants de la région et même de d'autres endroits au Québec. Ainsi, selon les statistiques de recensement Canada en 1991, le groupe d'âge des 15-24 ans augmente de 22.7% depuis 1981. Toutefois, même si le nombre de jeunes demeure élevé pour cette ville, il n'en demeure pas moins que la population est vieillissante comme en font foi les chiffres attribués au groupe d'âge de 55 ans et plus. En effet, sur une période de 10 ans, soit de 1981 à 1991, les 55 ans et plus ont subit une augmentation de 61.3%, passant de 7130 à 11 500 habitants.

Familles monoparentales

Sur les 19 700 familles de recensement que l'on retrouve à Sherbrooke, 19.9% de ce nombre est constitué de familles monoparentales.

Scolarisation

33% de la population de Sherbrooke n'a pas complété ses études secondaires comparativement à 39% pour l'ensemble du Québec.

Infrastructure des habitations, période de construction

La construction des habitations à Sherbrooke demeure stable jusqu'au début des années 1980, où elle diminue considérablement, passant de 19.4% entre 1971 et 1980 à 8% pour le début des années 1980. Suit une légère augmentation après 1986 jusqu'en 1991, 14.3% des habitations de la ville ayant été construites durant cette période.

En ce qui concerne le coût du loyer brut moyen, il est établi à 475\$ par mois, ce qui est légèrement inférieur à celui du Québec qu'on établit à 507\$ par mois. Toutefois, il est important de souligner qu'un plus grand nombre de ménage consacre plus de 30% de leur revenu au paiement du loyer à Sherbrooke comparativement à l'ensemble du Québec soit 8.5% contre 5.6% au Québec.

¹⁷ Voir note no.5.

Revenu

À Sherbrooke, le revenu moyen par famille de recensement¹⁸ s'élève à 41 732\$, ce qui est légèrement inférieur au 46 593\$ attribué comme revenu moyen pour l'ensemble des familles de recensement au Québec. De plus, le revenu moyen des ménages privés¹⁹ a été établi à 33 365\$ pour Sherbrooke, comparativement à 40 826\$ pour l'ensemble du Québec.

En ce qui concerne les sources de revenus, 73.1% proviennent de revenus d'emplois (77% pour l'ensemble du Québec). Aussi, 16.5% des sources de revenus sont représentées par des transferts gouvernementaux (pension, assurance-emploi, allocations familiales, aide sociale) comparativement à 13% au Québec.

Activité économique

À Sherbrooke, le taux de chômage s'élevait à 12.6% lors du recensement de 1991, ce qui le rapproche de celui pour l'ensemble du Québec qu'on chiffrait à 12.1%. Un document produit suite au Forum du projet CLÉS à Sherbrooke²⁰ évalue le taux de chômage réel (officiel et caché) à 21.3% pour le trimestre 1996 dont 9000 chômeurs, 4500 femmes sous-utilisées (50% du temps partiel), 3200 personnes inactives découragées (13% des prestataires de la sécurité du revenu) pour un total de 16 700 personnes non employées.

Secteurs d'activités, nombre de personnes travaillant dans ce secteur

Les secteurs d'activités où l'on retrouve le plus de personnes employées à Sherbrooke sont le secteur manufacturier, avec 15.9% de la population de travailleurs, les services de soins de santé et de services sociaux (15.1%), les commerces de détail (13.5%) et l'enseignement (11.7%).

¹⁸ Voir note no.1.

¹⁹ Voir note no.2

²⁰ PROJET CLÉS (1996) *Portrait de la situation socio-économique à Sherbrooke en regard de la pauvreté*, Sherbrooke, p.8.

4.3.3 Portrait de la pauvreté

Distribution géographique

Un rapport publié par la Ville de Sherbrooke²¹ divise la capitale de l'Estrie en trois principaux quartiers soit: le quartier Nord, Est et Centre-Ouest. Selon cette étude, qui s'appuie sur des statistiques de 1990, le revenu moyen des familles du quartier Nord est relativement plus élevé que dans le quartier Est et Centre-Ouest. En effet, le revenu moyen est de 53 237\$ pour le quartier Nord comparativement à 35 934\$ pour le quartier Est et 33 850\$ pour le quartier Centre-Ouest. D'autres indicateurs socio-économiques, tels que le fait d'être locataire d'un logement, d'avoir très peu d'années de scolarité et d'avoir un statut familial monoparental viennent renforcer la situation peu enviable des habitants du quartier Est et Centre-Ouest.

Plus précisément, cette même étude identifie certaines unités de voisinage comme étant les plus faibles économiquement à Sherbrooke. Il s'agit des unités situées d'une part, dans le quartier Centre-Ouest: Immaculée-Conception, Sainte-Jeanne-D'Arc, Saint-Joseph et Centre-Ville et d'autre part, celles localisées dans le quartier Est: Jardins-Fleuris, Sainte-Famille et Saint-Jean-Baptiste.

Un des informateurs que nous avons rencontré cible d'ailleurs le secteur "Chagnon-Ledoux-Goyette" (rues faisant partie de l'unité Immaculée-Conception) comme un des plus pauvres de la ville. Voici comment il décrit le phénomène qui se produit dans ce quartier:

C'est une concentration de pauvreté avec tous les effets épouvantables que ça produit au point de vue socialisation des gens, des gens qui hésitent à communiquer, qui ne sont pas en mesure de participer à une vie sociale... Ça prend toujours quelques sous pour sortir de chez soi, même dans une activité communautaire, ça prendrait des toilettes, des habits, en tous cas des vêtements un peu différents parfois, y'en ont pas et dans leur tête, c'est encore pire que ce que c'est en réalité. Ils se considèrent exclus, rejetés, alors c'est très délétère au point de vue de la croissance des enfants, de leur santé, au plan aussi de leur intégration sociale, de leur participation, de leur développement, de leur équilibre affectif...

Dans ce quartier, la pauvreté est donc présentée comme un manque au niveau économique qui provoque un sentiment d'exclusion chez la personne pauvre qui en vient à s'isoler davantage. En ce qui concerne les causes de la pauvreté, plus spécifiques à la ville de Sherbrooke, on identifie le manque chronique d'emplois qui fait en sorte que des gens sont mis à pied et se retrouvent subitement dans la pauvreté. Il y a aussi les familles

²¹ VILLE DE SHERBROOKE (1995) *Portrait des unités de voisinage de la ville de Sherbrooke*, Sherbrooke, Bibliothèque Nationale du Québec, 256p.

qui n'ont même pas eu la chance d'intégrer le marché du travail et vivent, pour reprendre l'expression de quelques informateurs, dans une "culture de pauvreté", de génération en génération.

Mis à part une concentration de pauvreté dans le secteur Ouest de Sherbrooke, un autre informateur cible le centre-ville comme étant un des secteurs les plus défavorisés de la ville. Selon cet informateur, ce secteur réunirait une forme de pauvreté davantage chronique, les gens seraient plus que "démunis", ils seraient "dépourvus", c'est à dire qu'en plus d'être pauvres, ces personnes seraient touchées par des problématiques diverses (dépendance à l'alcool, aux drogues, aux médicaments etc.) De plus, on retrouverait très peu de familles dans ce secteur et davantage de personnes seules et plutôt isolées, sans parent proche et sans ami.

4.3.4 Portrait des organismes d'aide alimentaire dans le milieu

El Shaddaï

El Shaddaï est une soupe populaire qui a été mise sur pied en automne 1993 et qui a pignon sur rue en plein cœur du centre-ville de Sherbrooke. Sa mission première est avant tout d'évangéliser les usagers à la parole de Dieu. Ainsi, tout en offrant la possibilité de recevoir deux repas par jour (déjeuner et dîner), les usagers qui s'y rendent peuvent participer aux activités religieuses et aux prières organisées par les responsables de l'organisme. El Shaddaï n'établit aucun critère d'admission pour les usagers en autant que ceux-ci gardent un langage respectueux et fassent preuve d'un comportement acceptable envers les autres usagers dans l'organisme. Les repas sont gratuits au Shaddaï et la nourriture qui y est servie provient de dons de Moisson Estrie et de dons privés. Selon le responsable de l'organisme, El Shaddaï reçoit jusqu'à 60 personnes par repas.

La clientèle de l'organisme est constituée en grande majorité d'hommes (95%), âgés entre 30 et 45 ans. Selon le responsable de l'organisme, les usagers sont bien souvent des personnes aux prises avec diverses problématiques (santé mentale, dépendance aux drogues et à l'alcool etc.).

Cet organisme ne semble pas entretenir beaucoup de liens avec les autres ressources d'aide alimentaire à Sherbrooke. Aussi, nos observations nous ont permis de constater que les usagers qui vont au Shaddaï n'utilisent pas beaucoup les autres ressources d'aide alimentaire (colis de chez Arthur ou bien Chaudronnée).

La Chaudronnée

En 1982, une vingtaine d'organismes communautaires et institutionnels décident de créer une soupe populaire pour les jeunes de moins de trente ans qui sont aptes au travail et ne reçoivent que 144\$ d'aide sociale par mois. Servis au départ deux fois par semaine, les repas seront, dès l'année suivante, offerts à tous les jours de la semaine compte-tenu de l'accroissement des demandes. De plus, les services de la Chaudronnée sont au même moment élargis à l'ensemble des plus démunis de la région. De nos jours, tout en assurant un service de repas à tous les jours de la semaine, la Chaudronnée organise des activités d'éducation populaire afin de conscientiser et de favoriser la prise en charge des usagers. D'ailleurs, une carte-repas, au coût de 10\$ par mois, a été instaurée dans le but d'encourager cette prise en charge de la part de ses usagers.

La clientèle de l'organisme est composée à 90% d'hommes, quoiqu'il semblerait que la situation tend à changer compte-tenu que de plus en plus de femmes utilisent le service²². L'âge moyen des usagers fréquentant l'organisme est de 40 à 50 ans.

La Grande Table

La Grande Table a ouvert ses portes en 1991, supportée à cette époque par Caritas-Sherbrooke. Quelques organismes et plusieurs bénévoles, outre Caritas Sherbrooke, ont travaillé à la mise sur pied de cet organisme (CLSC Soc, Réseau d'appui aux familles monoparentales, Service budgétaire, Moisson-Estrie).

La Grande Table est un service de repas, offert trois fois par semaine, destiné aux familles avec des enfants et à faibles revenus. Il en coûte 1.50\$ par famille pour obtenir un repas à la Grande Table. Les objectifs principaux de cet organisme sont de permettre aux familles de boucler leur budget à chaque mois et de briser leur isolement.

La Grande Table possède trois points de services dans Sherbrooke et Ascot. Il y a le centre situé dans la Maison Maurice-Delorme, qui constitue en quelque sorte la maison mère de l'organisme. C'est à cet endroit que sont préparés les repas pour tous les points de services. Même si on sert des repas 5 jours par semaine à la Maison Maurice-Delorme, on demande aux familles de se restreindre à trois repas hebdomadaires pour laisser la possibilité au plus grand nombre de familles possible de bénéficier du service. Selon la coordonnatrice de la Grande Table, la clientèle qui fréquente le restaurant de la maison mère se compose presque exclusivement de familles traditionnelles (beaucoup de familles immigrantes).

Comme autre endroit desservi par la Grande Table, il y a le point de service à l'école Ste-Famille dans l'est de la ville. Ce centre fonctionne sensiblement comme la maison mère

²² LA CHAUDRONNÉE DE L'ESTRIE (1996). *Document de présentation*, Sherbrooke, p.4.

sauf que les repas sont servis seulement 3 jours par semaine. À cet endroit, la clientèle se compose de familles monoparentales ou traditionnelles.

Le dernier point de service est celui situé à l'église Précieux-Sang. Là encore, ce point de service fonctionne comme la maison mère. De plus, comme dans le point de service de l'école Ste-Famille, les repas y sont servis que trois fois par semaine. Ici, les familles sont majoritairement monoparentales.

Arthur et son Oeuvre

Arthur et son Oeuvre est un organisme à but non lucratif créé en 1977 par M. Arthur Laforest. La principale activité de l'organisme est de vendre à rabais des vêtements et meubles usagés. Parallèlement à ce service, Arthur et son Oeuvre distribue depuis environ deux ans des colis alimentaires ainsi que des bons d'épicerie aux personnes dans le besoin. L'organisme dit offrir des services d'aide alimentaire compte-tenu du fait que la vente de vêtements et de meubles usagés leur procure parfois des surplus d'argent qu'ils doivent redistribuer, selon la philosophie de l'organisme.

Selon le directeur de l'organisme, la clientèle est composée d'ex-patients psychiatisés, de jeunes adultes, de poly toxicomanes, de réfugiés immigrants, de personnes âgées, de familles à faibles revenus et d'étudiants. Près de 30 ménages viennent chercher mensuellement un colis de nourriture ou un bon d'épicerie.

Mon Oncle Léon

L'organisme enregistré de charité "Mon oncle Léon" est situé dans le centre-ville, dans l'appartement de Léon Paquette, le fondateur. Celui-ci, suite à des difficultés de santé (cancer, opérations diverses au dos, problèmes de foie, etc.) s'est retrouvé dans une situation "précaire". Ayant reçu beaucoup d'aide lors de cette période, il a décidé par la suite d'aider à son tour. Il a donc créé son propre organisme en 1991. Il reçoit les gens chez lui, dans son salon contenant les vêtements, les meubles usagers ainsi que la nourriture destinés aux personnes en difficultés.

Monsieur Léon Paquette réussit à payer son loyer, son camion (éconoline) et le téléphone grâce aux prestations de l'aide sociale qu'il reçoit. L'organisme ne reçoit aucun argent de l'extérieur, en tout cas de façon formelle et n'a pas de conseil d'administration. En fait, c'est sur la bonne volonté et la débrouillardise de Léon Paquette que s'appuient l'organisation. Quelques bénévoles viennent sporadiquement aider M. Paquette et quelquefois, celui-ci reçoit de l'aide de personnes sur des mesures compensatoires mais ceci reste occasionnel.

Seulement 8% des denrées alimentaires proviennent de Moisson Estrie. L'autre 92% provient des épiceries comme Super C, Clément Jacques (viande), Provigo, le Végétarien, certains cultivateurs, l'Armée du Salut, etc. Par ailleurs, M. Paquette fait remarquer que malgré une hausse de la demande, l'aide alimentaire provenant des donateurs (épiceries, Moisson, etc) a beaucoup diminué, près de la moitié selon lui.

Chaque jour, M. Paquette part le matin et fait sa tournée des "donateurs" afin de ramasser la nourriture pour la journée. Le soir lorsqu'il reste des surplus, Léon repart redistribuer les denrées avec sa camionnette dans les H.L.M. De plus, lorsqu'il manque d'argent, Léon va voir certaines personnes (commerçants, amis etc.) et leur demande des sous. De plus, on demande aux usagers de cotiser à leur façon, que ce soit en argent, (il leur demande de donner ce qu'ils peuvent), ou encore en temps donné bénévolement à l'organisme.

Mon oncle Léon dessert 200 personnes par mois en plus des quatre familles à qui il livre de la nourriture. De plus, 80 % de la "clientèle" est composée d'hommes, majoritairement seuls et âgés entre 30 et 45 ans.

Comptoir d'aide direct de Moisson Estrie (SEME)

Moisson Estrie a été mis sur pied en 1987 par un des employés de l'organisme Caritas à l'époque, M. Gilles Duquette. Aussi, c'est en 1997, dix années plus tard, que fut inauguré le service d'aide directe afin de venir en aide à une clientèle non-rejointe déjà par les autres ressources d'aide. Ainsi, les personnes se retrouvant soudainement sans emploi et celles qui ont obtenu un diplôme mais ne réussissent pas à intégrer le marché du travail peuvent, par l'entremise de SEME, recevoir un colis de nourriture et un suivi personnalisé pour surmonter les difficultés temporaires auxquelles elles font face. Lorsqu'une personne se présente à Moisson avec un autre problème tels qu'alcoolisme, toxicomanie ou incapacité à faire un budget, elle est référée vers d'autres organismes plus appropriés.²³ De plus, pour pouvoir obtenir le service, les usagers doivent être référés par un CLSC et une paroisse.

Le comptoir SEME de Moisson Estrie, de par sa position centrale dans l'aide alimentaire à Sherbrooke, se veut complémentaire et en continuité par rapport aux services déjà existants dans le milieu.

Carrefour des cuisines collectives de Sherbrooke

²³ BERGERON, Steve (1997). "Moisson Estrie fera des paniers de dépannage", *La Tribune*, Sherbrooke, 1997.

Le Carrefour des cuisines collectives de Sherbrooke a été mis sur pied en 1989. Ses objectifs principaux sont d'aider les gens qui éprouvent des difficultés monétaires à mieux se nourrir et à briser l'isolement tout en faisant participer activement les gens à leur prise en charge.

La clientèle de la cuisine collective est composée principalement de femmes (90%) et majoritairement provenant de familles monoparentales. De plus, il semble que les participantes aux groupes de cuisine ne sont pas, généralement, utilisatrices d'autres ressources d'aide alimentaire à Sherbrooke, outre parfois le service de colis SEME de Moisson Estrie.

4.3.5 L'enracinement social des activités d'aide alimentaire à Sherbrooke

Comme nous l'avons souligné lors de la présentation des organismes d'aide alimentaire, trois soupes populaires existent à Sherbrooke. Ces trois soupes, très différentes dans leur organisation et au niveau des objectifs qu'elles poursuivent, donnent lieu à des activités sociales très différenciées. Les usagers d'El Shaddaï et de La Chaudronnée sont parfois les mêmes, et ces deux soupes sont situées à proximité l'une de l'autre au centre-ville. La situation géographique de ces deux soupes est au cœur des quartiers les plus pauvres de Sherbrooke. Dans ce secteur, soit le centre ville, il y a plusieurs organismes qui oeuvrent pour la clientèle appauvrie. Arthur et son oeuvre (vêtements, meubles usagés et distribution de colis), Mon oncle Léon (meubles, vêtements usagés, distribution de colis et service de repas à l'occasion), L'Armée du Salut (meubles usagés et distribution de colis) et plusieurs comptoirs de vêtements et meubles usagés.

Fondé en 1993, El Shaddai se présente comme un «café chrétien» qui offre des déjeuners et des dîners du lundi au vendredi. C'est une soupe populaire qui dispose de peu de moyens. Le local plutôt anonyme est situé au bout d'un long corridor extérieur entre deux bâtiments. Elle a été créée par l'actuel directeur de l'organisme qui auparavant était vendeur de meubles. Ce dernier affirme être là pour évangéliser. Suite à un échec familial (il était marié et père de famille), il a eu une révélation qui a changé sa vie d'une façon drastique, il est devenu plus ou moins itinérant avant de fonder la soupe populaire à l'intérieur de laquelle il habite maintenant (dans le bureau arrière de la salle où un divan lui sert de lit). Le financement est assuré par divers dons, que ce soit en denrées (Moisson ou du privé) ou en argent (organisme sans but lucratif privé). Une soixantaine de personnes peuvent y prendre un repas. De plus, des activités d'animation religieuse s'y déroulent le lundi et le samedi soir (de 7:00 à 10:00 p.m.). Pendant ces deux soirées aucun repas n'est distribué. Par contre, les gens jouent de la guitare et chantent des «succès» à caractère religieux comme par exemple «les portes du pénitencier». La clientèle d'El Shaddaï est composée en majorité d'hommes tout comme celle de la Chaudronnée. On y retrouve surtout des gens avec des problèmes de santé mentale, des personnes qui souffrent d'isolement et des gens en situation de pauvreté. Cette soupe

populaire a d'ailleurs la réputation d'avoir peu d'exigences envers ses usagers, comme le souligne un des responsables de l'autre soupe populaire : «on y accepte les gars saouls».

Il semble y avoir un détachement de cet organisme envers l'Église catholique institutionnelle. Ils ne reçoivent donc que très peu d'aide de la paroisse. Cette brisure avec l'institution religieuse se traduit par une critique de la «superficialité» des pratiques : la messe est décrite comme un défilé de mode où l'esprit chrétien est absent. Si l'organisme poursuit une mission d'évangélisation, il n'y a aucune obligation d'être présent aux séances d'évangélisation pour recevoir un repas gratuit : on retrouve donc ici des éléments de la «charité» sans contrepartie. Cette connotation religieuse de l'organisme est probablement ce qu'on remarque le plus à première vue. Qu'en est-il effectivement? Sur les murs, on retrouve quelques affiches et sur chacune des tables, on retrouve un exemplaire d'une brochure contenant divers extraits de la bible. Certains usagers consultent cette brochure à l'occasion et discutent de l'interprétation à donner à certains passages. Cependant, peu de gens l'utilise dans un sens «évangélique» mais elle a de nombreuses autres fonctions : un «objet» sur la table que tout le monde touche, manipule tout en discutant de tout et de rien. Parfois, elle sert de prétexte pour entrer en interaction.

Chaque jour sur un petit tableau, un verset de la bible est inscrit. Au moment du service du repas, le directeur propose une interprétation de ce verset, les usagers se lèvent et écoutent en silence ces propos. Lors des entrevues, des usagers exprimaient leur respect de ce rituel tout en se distanciant de sa connotation religieuse. Jerry, par exemple, dit qu'il se rend au Shaddaï pour rencontrer du monde, "to be sociable", comme il dit. Quand on lui demande quelle est la raison qui fait que les gens se rendent au Shaddaï, il dit que c'est parce qu'ils n'ont pas d'argent et dépensent tout leur budget en fumant ou en buvant. Toutefois, il ne dit pas que c'est pour ces raisons que lui se rend au Shaddaï, il parle davantage de socialisation en ce qui le concerne. Pour ce qui est de la religion véhiculée au Shaddaï, il dit qu'il ne vient pas pour cette raison dans l'organisme et que ça ne le dérange pas. Il dit même qu'il assiste à la célébration du samedi soir pour voir du monde et socialiser. Le Shaddaï semble représenter un endroit pour rencontrer des gens selon Jerry, au même titre que les différents bars où il se rend régulièrement.

Deux soirs par semaine, il y a des rencontres dont l'objectif officiel est l'évangélisation. L'organisation de ces soirées se fait autour de l'interprétation de chansons. Le directeur joue le rôle du maître de cérémonie en appelant les gens à tour de rôle à venir faire une prestation. Le religieux joue un rôle très actif puisqu'il permet l'échange autour de valeurs (partage, respect, etc.) et qu'il favorise la création d'un espace social où les interactions s'organisent autour de la quête de sens. En effet, les gens se parlent des versets incompris lors de discussions précédentes ou encore échangent sur tel aspect ou tel autre de la religion. Toutefois, l'ensemble constitue un tout hétéroclite où s'entremêlent l'ésotérisme, le catholicisme, la réincarnation, les extra terrestres, etc.

La différence entre les comportements et les attitudes à l'intérieur et à l'extérieur de l'espace d'El Shaddaï illustre clairement l'importance des fonctions "sociales" de cette soupe populaire. Le comportement des usagers se transforme à l'extérieur, leur attitude corporelle, leurs manières de se déplacer et de s'exprimer semblent révélateurs d'un certain désir de ne pas se faire remarquer et de passer inaperçu dans la ville. À l'intérieur de la soupe populaire, l'atmosphère est tout autre : les gens discutent, font des blagues et sont beaucoup plus extravertis. Ils se déplacent beaucoup d'une table à l'autre, demandent des nouvelles des gens et accueillent rapidement les nouveaux usagers. Cette soupe populaire semble être devenue le cœur de l'existence "sociale" de plusieurs usagers: en plus d'être un endroit pour se réchauffer, pour se nourrir et socialiser, c'est avant tout un refuge où les comportements reconnus dans la rue (normes sociétales) comme marginaux et passibles d'exclusion, deviennent dans ce lieu, normaux et surtout acceptés. La marginalité dans ce cas-ci prend des formes diverses, chômage de longue durée, problèmes de santé mentale et physique, solitude et exclusion des relations familiales "traditionnelles" (volontaire ou obligatoire). Dans ce contexte, la soupe populaire répond à des besoins de contacts humains habituellement obtenus à travers le travail, la famille et les loisirs. Parallèlement, El Shaddaï constitue une certaine structure qui est non négligeable pour les gens qui souffrent de problèmes de santé mentale en leur donnant des repères sociaux quotidiens. Les gens peuvent compter sur cet endroit chaque jour de la semaine et s'attendent à un repas chaud toujours distribué à la même heure par les mêmes personnes. De plus, une certaine répétition dans la mise en scène et le service (toujours les mêmes personnes le matin, la même bouffe, le rituel, la prière, etc.) revêt un aspect "rassurant" et "sécurisant". En fait, certains usagers deviennent en quelque sorte de véritables ressources au sein de l'organisme et offrent leur support aux autres. C'est le cas d'Alfred qui aime bien rendre service en parlant et en écoutant :

Moi je viens dans les places de même, moi je viens voir le monde, tsé des fois, y'en a qui ont des petites difficultés je leur demande : c'est quoi ton affaire... en même temps c'est d'essayer de les mettre un peu en avant et essayer de les faire réfléchir un peu dans leur coco... y'a des fois où ils ont rien dans le coco ! Faut leur tomber dans la face un peu... c'est ça que je trouve, c'est le point essentiel d'abord... (...) tsé hier justement, tsé hier... je parlais avec chose hier, il avait un petit problème... là y m'a dit qu'il était décrié... pis l'autre à côté il lui a dit : *va demander à Fred, c'est un gars qui a beaucoup d'expérience y'a un vécu lui...* pis je lui ai dit ça : *j'ai dit écoute essaie de t'en sortir, comme c'est là, j'y ai dit carré, j'y vais pas par quatre portes : comme t'es là tu descends, tu baisses de plus en plus là, pis là j'ai dit : ta crise de boisson va falloir que tu modères ça de 80%, quand qu'y'arrive le matin yé shaké pis y'a même plus faim !*

Si cette soupe populaire constitue un milieu d'appartenance fort pour bon nombre des usagers, il est important de saisir que c'est à travers la création d'un espace parallèle peu visible de l'extérieur. Les difficultés de passage d'un espace à l'autre sont souvent

évoquées et les solidarités qui se développent au sein de la soupe populaire semblent difficilement se transposer à l'extérieur. La position de plusieurs usagers semble paradoxale, nous pourrions dire qu'elle articule un sentiment de bien-être et une honte. Certains autres usagers expriment des sentiments de stagnation, de démotivation provoqués à la longue par la fréquentation de la soupe populaire:

... à force de me tenir dans une soupe populaire, tsé je me dis: c'est vraiment pas moi, ça m'humilie un peu, c'est sûr que j'ai du fun, c'est comme une petite famille comme je te disais tout à l'heure, mais ça reste qu'il y a un petit creux là-dedans, non c'est pas moi, j'ai fait des salaires pis pourquoi je vais là c'est pas bon! Y rien de nous autres... Je le sais pas... Même mon frère quand il est arrivé ici il était motivé pis depuis qu'il va là, y'est pu comme avant. (Marcel; 713-720)

Et aussi:

...c'est ça, quelqu'un m'en avait parlé mais je me souviens plus qui, ben j'étais dans le besoin là... J'avais pas de manger, j'avais rien, y m'en avait parlé pi j'ai été là, pi depuis ce temps-là, *je suis pogné là...* (Bunker; 36-39)

La vision de Ben quant à l'existence des soupes populaires vient confirmer l'impression qu'il fréquente temporairement ce monde:

Mais moi ça me révolte... ça du bon une soupe populaire mais moi ce que je trouve c'est que ça devrait pas exister en principe... en principe tout le monde est égaux pour moi, y'en a pas un que je peux dire... tsé payer pour manger y'as-tu de quoi de plus ridicule que ça... faut payer pour avoir un toit sur la tête!...

La trajectoire de Marcel est particulièrement exemplaire de cette dynamique. Suite à une perte d'emploi il commence à fréquenter la soupe populaire. Au début, il a eu beaucoup de difficultés à s'identifier comme un pauvre et comme une personne qui a besoin de la ressource, "J'me voyais vraiment pas là... je me disais ah non, chu pas un pauvre moi. Finalement a fallu que je pile sur mon sort, tsé quand t'as faim, t'as faim". Aujourd'hui, il éprouve encore une certaine honte à utiliser le service. Il dit qu'il n'en a plus vraiment besoin mais à d'autres instants, le service semble essentiel pour sa survie. Le discours de Marcel apparaît souvent ambigu. D'une part, il exprime une profonde gêne à utiliser le service et à s'identifier à lui. D'un autre côté, il dit que c'est comme sa petite famille, il est comme un pilier dans le service, tout le monde le connaît et semble l'apprécier. Il est complètement isolé de sa famille (à part son frère qui lui aussi va au Shaddaï), et de d'autres amis qu'il aurait eu auparavant (il ne parle pas de d'autres connaissances ou amis qu'au Shaddaï durant l'entrevue). Selon lui sa «petite famille» est constituée des usagers

de la soupe populaire, mais il semble gêné de faire partie maintenant de ce "monde", comme il l'explique: "Non, ma famille sont même pas au courant, ben peut-être un peu mais pas plus que ça, mais ma famille, arriver ici, je me cacherais en dessous de la table..."

Pour Joël, le fait d'utiliser une soupe populaire est comme un échec face à sa vie personnelle et professionnelle:

... à force de me tenir dans une soupe populaire, tsé je me dis: c'est vraiment pas moi, ça m'humilie un peu, c'est sûr que j'ai du fun, c'est comme une petite famille comme je te disais tout à l'heure, mais ça reste qu'il y a un petit creux là-dedans, non c'est pas moi, j'ai fait des salaires pi pourquoi je vais là, c'est pas bon!

En fait, la gêne qu'il avait à se rendre à El Shaddai s'est comme transformée en une honte plus profonde face à sa condition de vie, comme il l'affirme en entrevue:

...c'est pas la même sorte de gêne, c'est plus une gêne intérieure qui j'ai astheure, avant j'avais une gêne extérieure, je rougissais comme j'sais pas quoi parce que je me trouvais pas normal d'aller là. J'pense que c'est une gêne plus intérieure mais moi faut que je parle pour pas être gêné, c'est pour ça des fois que je fais des jokes, dans le fond je suis gêné mais faut que ça sorte autrement. C'est comme une petite famille astheure tsé, pas une famille que je me tiendrais toujours avec ces personnes-là parce que j'aime pas ça me tenir avec du monde qui boivent...

Paradis ou enfer? La question reste ouverte. Que peut-on conclure des relations sociales créées par les activités d'aide alimentaire dans cette soupe populaire? D'une part, il existe un noyau fort de sociabilités qui constitue un repère quotidien pour plusieurs usagers. Si ces sociabilités ne semblent pas facilement se transposer vers des trajectoires plus habituelles d'insertion sociale et d'employabilité, elles ont au moins le mérite de favoriser une insertion dans un univers parallèle, un peu étrange certes, mais qui propose une acceptation inconditionnelle. D'autre part, l'observation fine des interactions et des échanges nous permet de nuancer de manière importante la vocation religieuse ici mise de l'avant. Signalons ici, la création d'une activité collective importante dans ce contexte: la quête du sens, toujours introuvable mais éternel sujet de discussion. Il ne semble pas que les conversions soient nombreuses et plutôt que de parler d'évangélisation, il serait plus juste d'évoquer la cohabitation polie de la misère et d'un discours religieux hétéroclite.

L'autre soupe populaire de Sherbrooke où nous avons fait des observations existe depuis 1982. En filiation plus directe avec le mouvement communautaire de la région, La

Chaudronnée est née suite à une concertation d'une vingtaine de groupes (communautés religieuses, paroisses, sociétés St-Vincent-de-Paul, CLSC soc, service budgétaire populaire, rassemblement des assistés sociaux de Sherbrooke, mouvement des chômeurs et chômeuses de l'Estrie, service diocésain de la pastorale sociale). La clientèle visée à cette époque était les jeunes de moins de trente ans. Au début de notre enquête, en 1996, la Chaudronnée offrait ses services à toute personne dans le besoin et ce, sans aucun moyen de contrôle. D'ailleurs, le coordonnateur de 1994 à 1997 soulevait à plusieurs reprises l'importance d'accueillir toute personne démunie et ce, sans jugement. La philosophie de l'organisme est fortement imprégnée de ces valeurs d'ouverture et de non-jugement. Au niveau de la dynamique organisationnelle, on observe une valorisation de la participation des usagers ; au conseil d'administration, cinq personnes sont des usagers.

Le coordonnateur de la période 94-97 connaissait bien la dynamique de la pauvreté pour l'avoir déjà vécue lui-même. Ancien travailleur du "chic resto pop", il a voulu transférer son expérience à la Chaudronnée. Il semble que de nombreux problèmes de gestion et d'organisation existaient au sein de l'organisme avant son arrivé. D'après lui, la Chaudronnée était gérée par un groupuscule de "gauche" un peu trop fermé sur lui-même. Enfin, depuis deux ans la Chaudronnée refait son image en développant plusieurs projets. Par ailleurs, M. Galipeau dresse un portrait assez sombre de la dynamique locale actuelle. Il dénonce le peu de véritable solidarité et la "fausse concertation" entre les organismes Sherbrookoïsis. Il semble qu'une jalousie entre les organismes motive ceux-ci à ne pas se consulter. Il dénonce le fait que chacun fait cavalier seul en voulant développer chacun de son côté "l'expertise" en pauvreté. M. Galipeau se dit déçu d'être si peu consulté. La Chaudronnée est "l'enfant pauvre" des organismes oeuvrant dans le domaine de la pauvreté.

Fait surprenant, seulement cinq pour cent des denrées alimentaires provient de Moisson Estrie. Le reste (95%) des dons démontrent le fort ancrage régional de l'organisme, (marchés d'alimentation, cultivateurs régionaux, épiceries, Abbaye Saint-Benoît, restes de buffet, etc.) En 1996, la Chaudronnée veut se joindre à un groupe d'achat en gros, devenir le distributeur régional du fromage des moines de l'abbaye et mettre en place un service de traiteur dans un but d'autofinancement et de création d'emplois. Parallèlement, depuis le mois d'août 1995, la Chaudronnée a instauré un système de carte-repas afin de favoriser la prise en charge individuelle et collective des usagers et usagères du service. Il en coûte désormais 10\$ par mois à chaque personne qui utilise les services de la Chaudronnée ou encore 5\$ pour une carte valide pendant 10 jours ou bien 1\$ par jour. Donc, tous les services de repas coûtent des sous à l'utilisateur.

En 1997, cette soupe populaire connaît une crise interne majeure qui entraîne sa fermeture pour trois mois. Il semble que certains des projets de développements ont engendré des coûts importants et que l'organisme s'est retrouvé en quasi-situation de faillite. Un nouveau coordonnateur a été engagé et la mission de l'organisme s'est redéfinie en partie autour d'objectifs de réinsertion sociale.

La Chaudronnée est située dans l'Est centre ville sur la rue principale. Ce coin est reconnu pour être assez pauvre et de nombreuses maisons de chambre sans baux sont situées dans ce coin du quartier est. Deux bars se situent juste en face de la Chaudronnée, le casino (bar occupé par de nombreux usagers, c'est un trou d'après eux) et la Rive Gauche (bar où la grosse bière est encore vendue). À côté de la Chaudronnée nous retrouvons le restaurant le Rétro, où les usagers y vont surtout pour téléphoner (téléphone public). Pas très loin, il y a la maison blanche, maison de chambre reconnue par les usagers (chambre à 170\$ par mois sans bail).

Le local est long et étroit avec une fenêtre genre vitrine de magasin qui donne sur la rue King (contrairement à EL Shaddai qui n'est pas visible de la rue). Un vaste babillard est installé sur le mur dans la salle commune où sont accrochés divers messages informatifs, articles de journaux, informations sur les activités à venir, etc. La soupe populaire ouvre du lundi au vendredi de neuf heures à cinq heures. Un bénévole accueille les usagers et "poinçonne" leur carte-repas ou encore les fait payer (2\$) s'ils n'ont pas de carte : il leur donne ensuite deux billets pour avoir droit à deux cafés en plus du déjeuner et du dîner. Il y a beaucoup d'interactions autour de ces «billets à café», les gens les donnent ou les laissent sur la table pour qu'ils soient utilisés ou encore, ils les échangent contre des cigarettes ou une deuxième portion de dessert. Certaines personnes arrivent tôt le matin pour déjeuner mais la majorité des usagers arrivent un peu après 11 heures. Plusieurs usagers évoquent les motivations économiques et budgétaires pour expliquer les raisons pour lesquelles ils fréquentent la soupe. Par exemple cette femme, fin de la quarantaine qui nous dira : *moi c'est la première fois que je viens manger ici, c'est la première fois que je viens dans une place de même, chu pas de même moi, mais c'est parce que c'est pas cher... au restaurant ça me coûte 6\$ pour dîner... ça fais deux mois que j'hésite à venir mais là je me suis décidée, elle (en parlant de son amie) m'a emmenée...* L'autre femme regarde son amie et dit : *c'est l'fun je retrouve du monde que je connais !* Cette dernière est assise à côté d'un homme qu'elle semble connaître et celui-ci lui dit : *j'ai changé, je bois moins maintenant, seulement 2 pichets par jour. Je m'occupe des 2 blocs icitte* (il montre les 2 blocs appartements que l'on voit de la Chaudronnée), *d'icitte tu peux voir où j'habite !* Ici aussi on observe que ce lieu joue un rôle de «place du village» puisqu'il permet de se «tenir au courant» et d'«avoir des nouvelles» de certaines personnes qu'on connaît. Toutefois, contrairement au cas précédent, cette place est ouverte sur la ville, elle est connue, visible et se situe plus formellement en continuité avec les autres ressources. La discussion y occupe donc une place importante : mis à part les nouvelles des autres, soulignons que la télévision, la sexualité et la température font partie des thématiques les plus souvent abordées. L'humour et la dérision constituent un mode privilégié de communication.

La réputation de cette soupe populaire est d'offrir une excellente nourriture comparativement à la précédente. L'accès y est cependant plus retreint, puisqu'il faut y payer. Toutefois, cette situation ne semble pas provoquer une fragmentation aussi forte

qu'à Trois-Rivières. Nous avons pu observer la présence des mêmes usagers dans les deux soupes populaires, bien qu'à première vue les usagers avec des problèmes importants de santé mentale, d'alcool et de toxicomanie soient plus présents au Shaddai. Pour certains usagers, le fait de payer pour recevoir le service est primordial, autrement ils auraient l'impression de se sentir "cheap". Pour Sylvio, à ce coût s'ajoute une implication dans l'organisme car il a besoin de sentir qu'il sert à quelque chose, au-delà du fait qu'il peut assurer sa survie par le recours à l'aide alimentaire:

...je me sens que je sers à quelque chose parce que c'est ça qui est le plus pire aussi, c'est ben beau survivre... on est au minimum là... survie... c'est pas tellement dur de survivre, y'a toujours moyen de s'arranger pour survivre... mais de pas sentir... de sentir qu'on sert à rien là!

Ce lieu apparaît aussi comme un lieu d'appartenance pour plusieurs usagers. Au-delà des préjugés de départ, l'organisme d'aide alimentaire devient un lieu de socialisation et de partage du quotidien. Le recours à l'aide alimentaire suscite parfois chez plusieurs usagers certains préjugés qui, au fil du temps, se résorbent, l'organisme devenant alors un lieu important de rencontre et de socialisation pour eux. Prenons comme exemple un usager, Marco, qui explique l'image qu'il avait au départ de la soupe populaire:

...j'aimais mieux me débrouiller par moi-même qu'aller là, je le sais pas... C'est une place qui pouvait avoir du trouble, de la bataille, des préjugés c'est comme... Pour pas le dire trop méchamment... Comme du monde qui était pas recommandable qui allait là, comme un trou, que ça pouvait ressembler comme ambiance un peu comme les bars malfamés un peu. (Marco; 70-77)

Aussi, l'extrait suivant témoigne bien de l'évolution quant à sa perception de l'organisme:

... Je connaissais du monde qui y allait depuis longtemps en particulier un de mes amis, lui y me disait tout le temps: c'est bon, viens manger là... *Parce que moi j'avais des préjugés comme aussi là... Mais astheure, je suis rendu un usager régulier (rire).* (Marco; 36-41)

Ainsi, le fait de vivre de l'intérieur la soupe populaire vient bien souvent changer la perception des usagers, comme on le constate à travers cet autre extrait:

...je pensais pas qu'il y avait du monde aussi intéressant que ça, je m'attendais... M'as te dire franchement là... J'avais le préjugé comme tout le monde que le monde qui se rendait là c'était du monde sur la brosse toute la journée... C'est vraiment ce que je pensais pis là je me suis aperçu que

c'est pas ça pantoute, le monde qui sont là c'est... Y'en a sûrement quelques-uns mais y'en a vraiment pas gros... Je suis resté surpris... (Sylvio; 294-302)

De plus, non seulement on constate une évolution dans la perception des usagers face à la soupe quant à leurs préjugés de départ, mais aussi on perçoit les apprentissages qu'ils peuvent faire en fréquentant ce milieu:

...je vois l'autre côté de la médaille, je vois ce que c'est que les gens qui vivent la pauvreté pis le désespoir... Pis ils voient pas la lumière au bout du tunnel de leur situation, je le vois je le vis je les côtoie ces personnes-là... C'est quoi les statistiques, c'est pas théorique, c'est là je suis avec eux autres là, je les côtoie, là je te dis ça parce que quand j'ai étudié en administration on apprend des beaux principes... C'est incroyable la beauté de l'administration, le marketing... Quand t'as connu que l'autre côté c'est difficile de comprendre que les gens puissent être obligés d'avoir une Chaudronnée pour survivre, les jugements sont faciles, moi je peux plus juger là... (James; 632-644)

C'est ainsi qu'au-delà des besoins d'ordre strictement alimentaire, l'organisme d'aide alimentaire comble certains vides provoqués par l'isolement et l'absence de réseaux chez les usagers, comme on peut le constater à travers les extraits suivants:

Y'a pas juste le problème de fonctionnement, y'a aussi la solitude, quand tu es seul tu te sens pas, tu feel pas pour te faire à manger et quand tu sais qu'y'a un organisme qui s'appelle la Chaudronnée qui va offrir dans le... Ça devient un vrai partage, ça devient un repas communautaire (Bob; 334-339)

Ou encore: « ...je le vois moins maintenant comme étant un besoin strictement alimentaire, je le vois plus comme une occasion de rencontrer des gens... » (James; 1047-1050)

Finalement, plusieurs usagers témoignent de leur expérience à la soupe populaire comme une occasion de rencontrer des gens et de développer un fort sentiment d'appartenance à l'organisme:

La Chaudronnée est quand même un lieu, y'a des rencontres, j'ai vu des couples se développer, j'ai vu des gences venir en couple et aussi sortir en couple, je pense que la Chaudronnée est aussi un lieu de développement des relations... (Bob; 524-527)

Aussi, l'organisme peut parfois devenir un lieu d'identification, un port d'attache dans l'existence tumultueuse des gens, comme le démontrent ces extraits:

Il reste que la Chaudronnée existe et on existe beaucoup par la Chaudronnée, exister imagine-toi par une soupe populaire, son existence quotidienne qui est basée sur le fait que la Chaudronnée est là et nous attend... La soupe chaude... Qu'est-ce qui va avoir ce midi?... Est-ce que Normand va être là? Est-ce que Stéphane et Micheline vont commencer à sortir ensemble?... Pis regarde Yves l'autre jour il était tout seul ça veut dire que ça va mal avec sa blonde... (Bob; 576-583)

Ou encore:

Ben moi je pense encore qu'une place comme ça, ça l'a sa place parce qu'y'a trop de gens de psychiatrie qui sont jetés dehors et laissés à eux autres même et qui savent plus où donner de la tête, de se trouver un milieu à quelque part... Pis ceux qui ont des problèmes d'alcool pis au lieu d'aller dans les tavernes ou de rester chez eux à boire y peuvent toujours ben venir échanger là avec d'autres personnes, tsé parce que des personnes seules ça pense pas ben ben à manger leur trois repas par jour, se remplir l'estomac pour partir ta journée ça va mieux pour te chercher de l'ouvrage! Ou n'importe quoi... Ça commence de bonne heure fait que ça incite les gens à se lever plus de bonne heure pis à entamer leur journée au lieu de vivre comme des petits oiseaux de nuit et de pas se lever le matin! (Marie; 897-909)

Comme nous l'avons vu précédemment, l'aide alimentaire peut représenter un lieu très significatif pour les usagers en permettant de briser leur isolement et de meubler leur quotidien. Toutefois, la honte et la gêne dont témoignent plusieurs usagers ainsi que l'impression d'enfermement et de stagnation évoquée rendent la représentation qu'ils se font de l'aide alimentaire assez contradictoire voire même paradoxale. Peut-être est-ce le regard du reste de la communauté sherbrookoise et de la société en général qui pourrait expliquer et amplifier ce sentiment d'humiliation vécu par les usagers?

Tout d'abord, voyons ce que signifie concrètement le sentiment de honte et de gêne face au recours à l'aide alimentaire pour les usagers. Certains parlent d'atteinte à leur fierté personnelle qui se transforme, peu à peu, en une acceptation de leur situation et en un attachement à l'endroit, comme l'exprime Bob: "...On peut dire qu'on a pas besoin de la Chaudronnée... Question de fierté personnelle... Mais y reste que c'est la Chaudronnée... Elle est là et quelque part elle est en nous... C'est notre sein maternel..." (Bob; 595-600)

L'extrait suivant démontre bien aussi l'évolution du sentiment de honte vers l'acceptation et l'attachement:

...moi je te dis depuis les premières fois j'ai aucune hésitation, aucune honte, aucune gêne, même à y aller et ça me gêne pas d'en parler à des gens que je connais, des amis, que je mange là pis que je mange bien pis que je suis content de manger là pis that's it! Je m'en cache plus, *il a été un temps au début où je l'aurais pas dit par fierté...* (James; 214-219)

Par ailleurs, il y a aussi le sentiment d'enfermement, évoqué par certains usagers des soupes populaires et qui semble porter grandement atteinte à leur motivation en leur permettant une forme d'intégration sociale que l'on pourrait qualifier de "limitée", (pas de réseaux qui se poursuivent à l'extérieur, pas d'accès au marché de l'emploi etc.). En effet, c'est comme si pour eux, la fréquentation de ces endroits ne permettait pas une ouverture sur l'extérieur. C'est le cas, entre autres, de Lulu, qui dit ne pas être capable de poursuivre à l'extérieur de l'organisme la relation qu'il développe avec les autres usagers:

Ben contrairement à ce que j'aurais pensé c'est drôle à la Chaudronnée je rencontre des gens ben souvent pis quand je les rencontre sur la rue ben souvent on dirait qui veulent pas me parler ou genre ils me disent pas salut rien... On dirait qu'ils me reconnaissent pas... Je le sais pas pourquoi... Quand je les vois, je vais leur faire un sourire pis oups ils me regardent même pas dans le visage, y s'en vont... Quand on est à la Chaudronnée, on peut se parler mais à l'extérieur on s'ignore... C'est spécial! (Lulu; 457-467)

Finalement, il est intéressant de constater la trajectoire des usagers qui semble assez particulière à Sherbrooke. En effet, plusieurs usagers parlent de rupture avec leur milieu d'origine suite à leur intégration dans le réseau d'aide alimentaire. En ce sens, nous n'avons pas rencontré ici de situation où la fréquentation de la soupe populaire se situerait dans le prolongement des rapports de parenté et d'alliance. Pour certains, tout cela est dû à une perte d'emploi, pour d'autres c'est une sorte de "décrochage social" qui les amène à vouloir vivre en marge de la société. C'est le cas, entre autres de James, qui dit avoir fait un choix conscient de vivre sur l'aide sociale et de fréquenter la soupe populaire, ne pouvant plus s'identifier à son milieu professionnel. Ainsi, autant on voudrait ne pas avoir à vivre cette situation de pauvreté et à recourir à l'aide alimentaire, autant on s'accroche à un milieu auquel on peut s'identifier, qui ne porte pas de jugements et qui nous éloigne des valeurs modernes de compétitivité et de productivité.

La trajectoire d'utilisation de l'aide alimentaire de Lulu est intéressante puisqu'elle illustre les diverses étapes qui peuvent mener jusqu'à une implication comme bénévole dans l'organisme. Au début qu'il perçoit La Chaudronnée comme un restaurant à prix modique. Lulu est un étudiant qui n'a pu recevoir de bourse cette année et vit avec un budget très serré. Il prend trois repas par semaine à la Chaudronnée et le reste de la semaine, il retourne chez ses parents à Trois-Rivières. Par la suite, il commence à développer un sentiment d'appartenance à l'organisme, surtout à cause de l'attitude des cuisinières qui semblent assez familières avec lui. Il en vient même à vouloir s'impliquer

bénévolement dans l'organisme en participant au journal et possiblement au jardin communautaire.

Chez certains usagers qui deviennent bénévoles, nous avons remarqué l'émergence d'un discours de distanciation par rapport aux autres usagers. C'est le cas de Marie qui se présente comme «une ancienne usagère» de la Chaudronnée et qui travaille maintenant sur un projet EXTRA au sein de l'organisme. Elle est aussi impliquée au niveau du conseil d'administration. Elle dit qu'elle n'a jamais beaucoup fréquenté l'organisme avant de travailler là compte-tenu qu'il y a presque seulement des gars, ce qui semble l'intimider un peu. C'est à cet endroit qu'elle a connu son chum et s'est fait quelques amies qu'elle voit à l'extérieur de l'organisme. Toutefois, elle dit à quelques reprises durant l'entrevue qu'elle veut se couper de ce monde qu'elle trouve malsain (boisson, bataille etc.)

D'ailleurs malgré leur attachement à l'endroit, certains usagers vont exprimer les réticences qu'ils ont face à l'existence des soupes populaires, dénonçant ainsi la pauvreté qui touche de plus en plus fortement la population, comme l'explique Marco: "Idéalement, j'ai rien contre ça les soupes populaires mais y devrait pas en avoir de soupes populaires... Y devrait pas avoir de gens qui sont pas capables de manger..." (Marco; 737-740).

Deux événements sont illustratifs du type d'activité sociale générée par les activités d'aide alimentaire dans cette soupe populaire. La tempête de verglas a eu lieu au moment où nous faisons nos observations. Nous avons d'abord pu voir alors comment cette soupe est au centre des réseaux d'informations chez la population pauvre de Sherbrooke : on s'inquiétait de l'évolution de la situation, de l'état de certaines personnes, etc. Quelques semaines plus tard sur le babillard, on retrouvait des offres d'emploi pour nettoyer des forêts : plusieurs discussions ont alors eu lieu sur le travail, les salaires, les droits des employés. Quelques usagers se sont présentés pour offrir leur service alors que d'autres affirmaient leur scepticisme sur les possibilités d'obtenir un travail intéressant. Mis à part la circulation de l'information, on peut alors aussi saisir qu'il y a dans cet événement le développement d'une discussion collective sur le travail et ses possibilités dans le contexte actuel: cet espace social d'une critique ne propose pas une alternative mais il permet la production d'une parole qui dépasse le discours individuel. L'autre événement est celui de la clinique d'impôt menée par Marjolaine et son conjoint. Elle fait du "recrutement" pour la clinique d'impôt organisée pour les personnes démunies. Elle prend leurs rapports d'impôts, va les porter à une personne qui les remplit et ensuite c'est elle qui s'occupe de les poster:

...j'aide aux garçons, moi j'y vais surtout pour aider les garçons pour la clinique d'impôt là ! Parce qu'il y a quelques années les gars faisaient pas leurs impôts, ça leur disait rien ! Mais depuis que je vais les voir, je discute avec eux autres que c'est important pour eux autres pour avoir leur TPS ! . Ben là les garçons sont toutes d'accord avec ça.

Le rapport ainsi produit permet de récupérer un peu plus de \$200. Les usagers ont longuement discuté de l'impôt et de l'action des gouvernements à cette occasion. Le retour de TPS apparaît au bout du compte comme un droit et plusieurs d'entre eux se sont soumis à l'exercice.

Si dans le cas de cette deuxième soupe populaire, on remarque une ouverture plus grande sur la ville, il ne semble pas que les sociabilités que nous y avons observées se transposent beaucoup à l'extérieur de la soupe. Toutefois, on y remarque le développement d'une parole publique commune qui s'articule autour de la défense des droits et de la citoyenneté.

L'aide alimentaire sous forme de colis

Les propos des usagers font état d'une importante différence de perception de l'aide alimentaire entre ceux qui reçoivent des colis au Centre-ville chez Mon oncle Léon et à Arthur et son œuvre. Il faut dire ces activités d'aide alimentaire ont été créées à partir d'initiative individuelle et sont le fait de personnes en contiguïté sociale avec les espaces de pauvreté du milieu. Ces personnes ont comme caractéristiques d'avoir dans ces milieux exercés des activités commerciales et d'être connus pour leurs engagements religieux. Le déroulement de la distribution de colis dans les deux organismes ne donne lieu qu'à très peu d'interactions sociales.

En voici une brève description : La distribution de colis s'effectue sur une base régulière, soit quasi chaque jour entre 3h 30 et 4h 30 p.m.. La distribution de l'aide alimentaire telle qu'observée se pratique en deux étapes. Premièrement, il semble que les gens téléphonent le matin pour demander une aide alimentaire et passent ensuite récupérer leur colis entre les heures réservées à cet effet. Il semble que ce soit par l'intermédiaire du premier contact téléphonique que les informations sont récupérées (nom, nombre de personnes à charge, nombre de colis reçus, etc). Les demandes d'aide alimentaire suite au premier contact téléphonique sont inscrites sur une feuille et transmises à M. Groleau. Par la suite, celui-ci délègue (si non disponible) à un bénévole la charge de la distribution.

Le magasin chez Arthur est situé dans un bout de rue où sont situés côte à côte plusieurs comptoirs vestimentaire ou de meubles. Arthur fait parti d'un circuit où les gens magasinent d'un comptoir à l'autre. Il semble que beaucoup "d'habitues" circulent dans ce coin. De plus, cette rue est au coeur du quartier où les gens en situation de pauvreté habitent. Enfin, il semble que les fins de mois soient particulièrement occupées au niveau de la distribution de colis. En effet, le chèque de bien-être social n'entre qu'une fois par mois, soit le premier du mois.

Il ressort de l'observation une impression de gêne des usagers à recourir à l'aide alimentaire qui corroborent leur propos. Plusieurs usagers parlent de l'aide alimentaire comme dans le cas suivant en termes de « bonne oeuvre » :

C :Ça fait combien de temps que vous connaissez ça, Arthur?

I : Ça fait longtemps, mais... je les ai jamais appelés. Quand j'ai été dans le besoin encore ben plus que ça, je les ai jamais appelés. C'était la première fois. Quand j'ai vu que j'étais [??????] je vais lui donner cinq piasses pour le char. Ça marche pas avec de l'eau, ça, un char. [??] il part de [?] pour s'en venir ici [?] attendez une minute, ça marche pas avec de l'eau, ça. Faut comprendre ça. Il y en a qui critiquent, ben coudonc... Moi, j'ai pas à critiquer contre Arthur et son oeuvre, parce qu'il fait des bonnes oeuvres, il fait quelque chose de bien. Il aide à beaucoup de monde. Même si il y en a qui sont pas contents, ça, c'est pas mes problèmes à moi. Moi, je me contente de ce que j'ai. Je me contente et pis c'est tout

L'activité d'aide alimentaire dans ces deux lieux prend le sens de ressources économiques pour les usagers et une connotation de charité traditionnelle. Cet usager dans la suite de ces propos tient tout un discours de nature religieux le plaçant comme donneur à son entourage et justifiant son recours à l'aide alimentaire.

Les propos des usagers de colis à SEME sont de nature très différente. D'une part, l'attribution de colis donne lieu à un suivie individualisée et d'autres part les usagers de l'aide alimentaire sont sélectionnés en fonction d'un aide alimentaire limité dans le temps. Dans ce cadre l'aide alimentaire devient une ressource parmi d'autres pour soutenir une démarche de réinsertion sociale et/ou économique dans le milieu.

L'aide alimentaire, les réseaux de solidarité et l'entraide à Sherbrooke

Nos observations dans différents milieux de Sherbrooke nous permettent de croire que certains réseaux d'entraide existent mais seraient divisés en différents secteurs de la ville. D'une part, il y a les usagers du centre-ville qui gravitent entre deux soupes populaires, El Shaddaï et La Chaudronnée. Entre autre, le milieu des soupes populaires s'est révélé comme étant un haut lieu d'appartenance pour les personnes qui les fréquentent et reflétant une sorte de société parallèle avec ses normes et règles particulières.

Il a été plus difficile pour nous d'observer des réseaux de solidarité et d'entraide entre les usagers au sein des services de colis et ce compte-tenu, sans aucun doute, de la nature des services offerts. En effet, les usagers semblent s'y rendre davantage pour recevoir de la nourriture plutôt que pour socialiser ou s'impliquer comme c'est le cas dans les soupes populaires et les cuisines collectives.